Tome XXVIII. N° 24. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Mars 1927

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Les Associations patriotiques et militaires en Allemagne

On a souvent parlé, en France, de l'existence et de la puissance de ces fameuses associations patriotiques allemandes, mais presque jamais leur caractère réel n'a été compris, et ce n'est d'ailleurs guère étonnant. On a tendance, naturellement, à les comparer aux organisations similaires de chez nous ; quand on parle du Stahlhelm (*Casque d'acier*), on songe à notre Union nationale des combattants, ou à quelque autre ligue analogue.

Or, aucune comparaison de ce genre ne peut être faite, et cela pour deux raisons principales.

Tout d'abord les différences de caractère entre le Français et l'Allemand suffisent déjà à créer une différence sérieuse dans les organisations des deux pays. L'extraordinaire penchant de l'Allemand à s'associer est légendaire, et on connaît la boutade de Bismarck à propos de ses compatriotes : « Là où ils sont trois, ils forment quatre associations. » Ce penchant produit son résultat naturel : une floraison fantastique de groupements et de ligues de toutes sortes dont

quelques-uns possèdent des effectifs considérables ; par leur nombre, comme par leur puissance, les associations allemandes dépassent généralement de façon incalculable leurs similaires de France, et cela quel que soit leur terrain : politique, commercial, industriel, agricole, etc...

Une autre cause plus grave rend singulièrement importante la question des associations patriotiques en Allemagne : c'est que ces dernières ont un but tout autre que le but normal d'une ligue : elles sont en réalité des associations *militaires*, une véritable réserve destinée à compléter la Reichswehr.

Liés par les clauses impératives du traité de Versailles, les Allemands ont dû se contenter, pour le moment du moins, d'une petite armée de métier ; mais tout de suite ils ont cherché le moyen de tourner la difficulté et de reconstituer leur puissance militaire. Les chefs de l'armée allemande, le général von Seeckt en tête, ont, dès 1920, choisi une ligne de conduite nette. Partant de rien — puisque le traité de Versailles avait fait table rase de l'ancienne armée — l'état-major allemand s'est attelé à une tâche entièrement nouvelle : faire de la petite armée de métier qu'on lui laissait une armée-cadres, de premier ordre, destinée à encadrer à l'avenir l'ensemble de la nation ; puis obtenir l'embrigadement et l'instruction militaire de la jeunesse, et dans ce but utiliser le mouvement nationaliste et le penchant naturel des Allemands à s'associer.

De là est venu le développement considérable de ces fameuses associations dites « nationales » — la plupart du temps à couleur politique très réactionnaire, le mouvement patriotique se développant surtout à droite, — les seules dont nous nous occuperons ici.

Ce sont les associations d'auto-protection *(Wehrverbände)* d'anciens combattants ou d'anciens camarades (*Kriegervereine*, *Regimentsvereine)*, de tireurs *(Schützenvereine* ou *gilden)*, de cavaliers *(Reitervereine)*, enfin d'aviation *(Fliegervereine*, *Bund* ou *Ring der Flieger*).

Population et gouvernement, d'un commun accord, ont vu dans ces groupements une reconstitution des forces de l'Allemagne, un moyen de se libérer des chaînes du traité. L'autorité militaire veille surtout à ce que les associations travaillent à l'instruction militaire — camouflée en instruction sportive et patriotique — de la jeunesse allemande,

et à l'entretien de la valeur des anciens combattants. L'administration civile — dont on se représente mal, en France, la toute-puissance outre-Rhin — prête son appui *matériel* et *moral* à ces sociétés, d'où l'embrigadement *moralement obligatoire* de presque toute la population.

Sur l'attitude du gouvernement, il est assez délicat de se prononcer, car la question est loin d'être claire. Il y a appui sans réserves — et cela de façon certaine — de la part des membres du gouvernement appartenant aux partis de droite et même souvent au Centre ou au parti démocrate (1). Quant aux socialistes, on a prétendu longtemps qu'ils étaient les adversaires intransigeants des associations ; cela est sans doute vrai en politique, pour les associations nettement monarchistes, mais de récentes révélations (2), dues au mystérieux procès de la Reichswehr noire (assassinats de la Sainte-Vehme), ont semblé prouver que le fameux Karl Severing, ministre de l'Intérieur socialiste de l'État prussien, considéré à juste titre comme le grand pilier de la République en Allemagne, était au courant des agissements illégaux du lieutenant Schulz et de sa bande, agissements qu'il aurait tolérés « dans un but patriotique ».

L'idée de faire des associations une réserve militaire future serait donc commune à tous les hommes politiques allemands?

Quoi qu'il en soit de ces faits inquiétants, qu'on ne tirera sans doute jamais au clair, un ensemble de choses reste certain : activité et puissance considérable des associations, appui vigoureux de l'administration — presque entièrement nationaliste et d'une indépendance quasi complète vis-à-vis du gouvernement, — appui certain des membres de droite du Parlement et du gouvernement, enfin direction de l'activité de ces associations par les autorités militaires.

Ces faits, établis de façon irrécusable, sans contestation possible, et contre lesquels la Commission de contrôle a

(1) Le Dr Gessler (démocrate), ministre de la Reichswehr, a osé se féliciter publiquement (mars 1926), de l' « activité militaire des sociétés patriotiques » et le Dr Wirth, du Centre, a avoué au Reichstag, tout récemment, au cours du débat sur la Reichswehr ouvert par le socialiste Scheidemann, que, étant chancelier en 1921, il avait non seulement connu, mais soutenu les agissement en Haute-Silésie de ces sociétés d'auto-protection qu'il désavouait alors officiellement.

(2) Octobre 1926.

protesté constamment, mais sans succès, sont directement contraires aux articles 177 et 178 du traité de Versailles : ils impliquent en effet l'existence d'une préparation méthodique de la nation armée, préparation d'autant plus redoutable qu'elle s'accompagne d'une excitation morale très dangereuse pour la paix du monde et infiniment plus puissante qu'elle l'était avant 1914. Cette situation rend donc nécessaire une étude des associations énumérées plus haut.

Associations d'auto-protection.

On a pris l'habitude de traduire ainsi en français le mot *Wehrverband* appliqué tout d'abord aux sociétés militaires qui ont surgi en Allemagne après la révolution, et surtout en Haute-Silésie lors des troubles consécutifs au plébiscite germano-polonais. Ce sont des associations d'anciens combattants ; leur structure et leur organisation sont toutes militaires : uniformes, hiérarchie, discipline, exercices... Leurs buts officiels varient légèrement, mais comprennent toujours le sport, l'éducation patriotique, l'appui mutuel et le secours aux camarades, parfois une action politique précise ; on ne peut donner ni règle ni définition pour l'ensemble. Quant au but principal, plus ou moins avoué, c'est le culte des vertus guerrières, l'entraînement et l'éducation militaire de tous les hommes dans la force de l'âge. Nous allons examiner successivement les principales parmi ces associations :

1° *Le Stahlhelm* (*Casque d'acier*). — Cette association d'anciens combattants, fondée fin 1918 à Magdebourg par le capitaine Seldte, qui en est resté le chef (*Bundesführer*), commença à se développer sérieusement à partir de 1921. Il y a un an, elle comptait *au moins* un million de membres, et depuis lors ses effectifs se sont encore augmentés, sans qu'on puisse savoir exactement dans quelles proportions. Les membres du Stahlhelm doivent avoir un minimum de quatre mois de front pendant la grande guerre, et s'astreindre à une assiduité minima aux exercices hebdomadaires ; un manquement persistant entraîne immédiatement l'exclusion. Tous sont habillés d'un uniforme feldgrau presque identique à celui de la Reichswehr ; leur équipement com-

porte le ceinturon, la musette, le bidon et le quart, la couverture, le sac et la toile de tente, enfin le bâton ferré (1).

Le Stahlhelm se divise en Landesverbände (un par État ou par province), puis en Gau et en Kreis, et possède une hiérarchie d'officiers et de sous-officiers identique à celle de l'armée régulière. Il organise des exercices comportant marches, manœuvres avec campement, services en campagne *(Geländespiel)*, jeux sportifs, tirs, séances d'instruction intérieure. La fréquence de ces exercices varie, mais est en général de deux par semaine.

L'association, qui dispose d'un journal hebdomadaire, *Der Stahlhelm*, et de très actifs et nombreux agents de propagande, organise, en dehors de ses exercices réguliers, de grandes « journées », avec fêtes et défilés de parade ; elle intervient fréquemment dans la vie publique par des manifestations, des réunions, la publication de manifestes dans les journaux. Des ressources financières énormes, provenant des cotisations des membres, de dons nombreux et très larges venant des membres influents du parti nationaliste, grands propriétaires fonciers ou grands industriels, enfin de dons secrets du ministère de la Reichswehr, en font une association très riche et influente.

Au point de vue politique, le Stahlhelm s'affirme théoriquement neutre, du moins dans la question de la forme du gouvernement ; il a cependant adopté de façon exclusive l'ancien drapeau impérial noir-blanc-rouge et combat pour son rétablissement officiel ; d'autre part ses manifestations ne laissent aucun doute sur sa couleur politique, nettement monarchiste.

Le Stahlhelm possède deux filiales : tout d'abord une « Réserve du Stahlhelm » *(Stahlhelm-landsturm)*, groupant ceux des anciens soldats qui n'ont pas le temps minimum de front, ou bien ne peuvent ou ne veulent se plier à l'assiduité minima exigée.

Ensuite le « Jeune Casque d'acier » *(Jungstahlhelm)*, composé de jeunes gens n'ayant pas été soldats, encadrés par des anciens combattants membres du vrai Stahlhelm.

Le Jungstahlhelm, qui constitue la réserve de l'avenir, l'œuvre capitale puisqu'il s'agit de remplacer pour ces jeunes gens le service militaire, est l'objet des soins les plus

(1) L'association possède en outre des cuisines roulantes.

assidus de la part de la direction du Stahlhelm ; ses cadres sont choisis parmi les anciens combattants particulièrement qualifiés par leur expérience et leurs qualités d'instructeurs, et triés sur le volet.

Le Jungstahlhelm participe aux mêmes exercices que le Stahlhelm, et possède la même hiérarchie. Son uniforme est le même, et se distingue seulement par un insigne spécial : deux petites épées croisées sur la casquette. Son effectif est évalué à 200 000 hommes environ.

Malgré sa grande discipline, l'association a subi le contre-coup des événements de 1923-1924 et de la scission qui s'est produite alors dans le parti nationaliste. Le général Ludendorff, en fondant le parti raciste, se posa en violent antijuif et anticatholique, et beaucoup d'anciens combattants, ses admirateurs aveugles, adoptèrent l'insigne antisémite de la croix gammée ou Hakenhreuz (✠). La direction du Stahlhelm, soutenue par la majorité des membres, refusa de suivre les racistes dans cette voie, protesta de sa neutralité absolue, et maintint comme uniques insignes le casque d'acier et le drapeau noir-blanc-rouge.

Ludendorff et ses partisans firent alors scission et fondèrent le Frontkämpferbund (F. K. B.) ou Frontring.

2° *Le Frontring*, — Cette association est identique au Stahlhelm par l'organisation, le recrutement et le fonctionnement. Mais elle a comme emblème le drapeau noir-blanc-rouge surmonté de la Hakenkreuz, et ses membres portent, sur un uniforme pareil à celui du Stahlhelm, un casque d'acier croisé avec une Hakenkreuz. Sa ligne de conduite politique est officiellement raciste et antisémite (les Juifs en sont exclus), sans qu'il y ait soumission directe à un des partis racistes *(Nationalsozialistische Freiheitsbewegung* ou bien *Deutsch-Völkische Freiheitspartei)*. Comme puissance, le Frontring n'est pas comparable au Stahlhelm ; ses effectifs ne dépassent pas 250 000 hommes, et sa richesse est bien moins grande, même proportionnellement à sa force numérique. Par suite de ses outrances politiques, cette association dissidente se trouve en beaucoup moins bons termes que le Stahlhelm avec l'autorité militaire ou civile.

3° *Le Wehrwolf (Loup-garou)*. — C'est une association mixte d'anciens combattants et de jeunes gens qui s'intitule

elle-même : *Bund deutscher Männer und Frontkämpfer* (ligue d'hommes allemands et de combattants du front). En fait, elle se compose de jeunes gens n'ayant pas fait campagne, encadrés par des anciens combattants, officiers et sous-officiers pour la plupart.

L'habillement ne comporte pas l'uniforme complet, mais seulement les brodequins et jambières et la casquette (casquette bleu foncé dite *Kapitänsmütze*), mais beaucoup de membres — dont presque tous les gradés — portent la tenue feldgrau. L'équipement, en principe le même que celui du Stahlhelm, est généralement moins complet et bien moins soigné. Quant aux emblèmes spéciaux, ils se composent de la tête de mort sur les drapeaux et sur les insignes métalliques portés à la boutonnière, et d'une cocarde noir-blanc-rouge entourée de feuilles de laurier dorées (portée sur la casquette).

Le Wehrwolf est organisé comme le Stahlhelm : un Landesverband par État ou province, puis des Gau, des Kreis et enfin des sections par ville ou même village important.

Jusqu'au début de 1924 il n'existait que deux grandes associations d'auto-protection : le Stahlhelm (anciens combattants) et le Wehrwolf (jeunes). Nous avons vu l'échec des racistes du Stahlhelm, dont la majorité maintint son ancienne ligne de conduite, la minorité raciste faisant scission pour former le Frontring. Le contraire se produisit au Wehrwolf, dont la grande majorité passa au camp raciste, tandis que la minorité restée fidèle à l'ancienne politique forma le noyau du Jungstahlhelm, dont nous avons parlé plus haut.

Toutefois, dans le Wehrwolf, l'unanimité ne règne pas ; beaucoup de sections ont adopté la Hakenkreuz, mais non pas toutes. C'est que l'organisation est très décentralisée : les chefs de Kreis sont presque indépendants, l'organisation centrale et même les chefs de Gau n'exerçant qu'une surveillance générale. Aussi le Wehrwolf sert-il presque partout de liaison, de trait d'union entre le Stahlhelm et le Frontring, associations qui, tout en travaillant en fait dans le même but, sont rivales et parfois ennemies.

Le Wehrwolf exécute des exercices analogues à ceux des associations ci-dessus étudiées, mais moins sérieux et moins fréquents. En revanche l'action morale, par conférences cours, réunions sportives, *Bierabend*, est plus poussée ; on

s'applique en effet, là comme dans les autres ligues de *jeunes*, à embrigader moralement cette jeunesse ne possédant pas l'empreinte militaire et patriotique de ses aînés anciens combattants. On ne se rend pas compte, en France, hélas, de l'effrayant succès de cette action. Les scandales des assassinats de la Sainte-Vehme, dont le procès s'est déroulé à Leipzig en octobre 1926, jettent une lueur inquiétante sur le fanatisme inouï développé chez ces jeunes gens toujours prêts à empoigner le poignard et le revolver contre des ennemis politiques, avec la ferme conviction de *remplir un devoir moral*. Contre les Français, et plus encore peut-être contre les Polonais, tout moyen est jugé bon. On prêche à ces jeunes gens la haine la plus féroce, la plus implacable, et tout ce qu'on sait en France à ce sujet reste bien en deçà de la réalité ; seuls peuvent connaître la réalité ceux qui ont fait de longs séjours en Allemagne et se sont donné la peine d'y suivre les réunions, les discours et les écrits.

L'effectif total du Wehrwolf est compris entre 200 et 300 000 hommes.

4° *La Deutschnationale Bismarckjugend (jeunesse de Bismarck nationale-allemande)*. — C'est, comme son nom l'indique, une association de jeunesse directement inféodée au parti deutschnational, donc nationaliste et monarchiste.

Composée de jeunes gens depuis l'âge de quinze ans encadrés par des anciens combattants, elle possède aussi un uniforme feldgrau presque identique à celui de la Reichswehr, et un équipement de campagne complet. Son drapeau est noir-blanc-rouge, avec l'ancien aigle impérial couronné, et l'insigne distinctif est le trèfle bleu sur fond blanc. Les gradés portent un uniforme spécial, un peu dans le genre des uniformes français : galons aux manches, écussons brodés en or, parements de couleurs variées.

L'organisation ressemble à celle du Wehrwolf, mais l'échelon inférieur est la *Markmannschaft*, dont le numéro se porte au col de la vareuse.

Cette association, d'allure rigoureusement militaire, et où la discipline est très stricte, se recrute beaucoup dans l'aristocratie prussienne ; elle est très riche, remarquablement bien habillée et équipée. Son activité, analogue à celle du Wehrwolf, paraît plus militaire et plus sérieuse ; son effectif total atteint à peu près 150 000 hommes.

5° *Le Jungdeutscher orden (en abrégé Jungdo).* — C'est le « Jeune ordre teutonique » fondé en 1922 et dont l'organisation est calquée — nominalement du moins — sur celle du célèbre ordre du moyen âge.

Le chef porte le titre de Grand-Maître *(Hochmeister)*, et a sous ses ordres des « maîtres du pays » *(Landmeister)* et des « Gross-Konture ». Les membres se donnent le nom de « frères » et se tutoient ; ils prêtent serment dans des conditions spéciales, très théâtrales, font des sortes de pèlerinages à Marienburg, la célèbre forteresse de l'Ordre teutonique ; bref on n'a rien négligé pour utiliser l'enthousiasme des Allemands pour leur passé moyenâgeux, enthousiasme vivace surtout dans la Prusse du nord, naturellement.

Les membres du Jungdo portent sur leur uniforme — pareil, comme l'équipement, à celui du Stahlhelm, — un insigne spécial, l'ancien écusson des chevaliers : un écu blanc avec croix de Malte noire.

Cette association, remarquablement organisée et disciplinée, possède son journal : *Der Jungdeutsche*, et exécute les mêmes exercices que le Stahlhelm ou le Frontring ; c'est peut-être chez elle qu'on trouve le plus de discipline morale, le plus de fanatisme national, mais, en politique, elle garde une attitude imprécise. Recrutée beaucoup chez les Junker et dans les milieux nettement réactionnaires, elle passait jusque durant l'été de 1925 pour monarchiste, et en liaison intime avec les organisations de droite.

Mais elle a énergiquement protesté de son attitude *überparteilich* (au-dessus des partis), et son grand-maître Mahraun, qui paraît un politique fort avisé, prononça en juillet 1925 un discours retentissant : « Il faut se garder, disait-il, de tomber dans le travers de ceux qui croient suivre la tradition allemande en exigeant une fidélité monarchiste aveugle. Le Jungdo ne poursuit qu'un but, celui de son illustred evancier : l'action commune de tous les frères pour devenir les pionniers du germanisme, sans s'inféoder à aucun parti ni à aucun prince. Nous avons plus de points communs avec la grande association républicaine la Reichsbanner qu'avec le Stahlhelm et ses acolytes. »

Ce fut une stupeur générale et un tolle à droite, tandis qu'à gauche les socialistes accueillirent cette manifestation sensationnelle avec quelque scepticisme, déclarant que « jus-

qu'à présent la Reichsbanner n'avait guère pu discerner ses points communs avec le Jungdo ».

Mahraun semble avoir voulu se conserver des amitiés de tous les côtés, et ne pas se laisser entraîner trop à droite. Depuis lors, il s'est mis en désaccord avec la droite même en politique extérieure, puisqu'il a blâmé les tractations soviétophiles de la Reichswehr et s'est prononcé pour un rapprochement avec la France, bien entendu sous des conditions formelles d'évacuation rhénane et de révision du traité de Versailles.

Le Jungdeutscher Orden compte environ 200 000 hommes.

6° *Autres associations d'auto-protection réactionnaires.* — Comme autres associations réactionnaires d'une certaine importance, on peut citer les organisations Rossbach et Ehrardt, l'association Wiking — celle-là prônant ouvertement le coup d'État et la dictature et en lutte avec le gouvernement, — la ligue Oberland, le Bund der Fronsoldaten (Ligue des soldats du front), le Ludendorffbund, union ultra-raciste, la ligue Olympia (théoriquement dissoute), etc... En outre un grand nombre de petites sociétés locales existent, plus ou moins affiliées aux grandes associations.

On peut évaluer de façon approximative à 500 000 le nombre des adhérents à toutes ces dernières organisations.

Au total, c'est environ 2 500 000 hommes que comprend l'ensemble des associations d'auto-protection réactionnaires : 2 500 000 officiers et hommes non pas seulement inscrits sur des listes, affiliés à des partis, mais enrégimentés dans des organisations *militaires* travaillant de façon intensive à l'instruction *militaire* des anciens combattants et de la jeunesse sous la direction d'officiers de l'ancienne armée, et recevant leurs directives des *autorités militaires de la Reichswehr* qui les surveillent de très près. Sur ce dernier point, capital, il n'y a aucun doute possible, malgré des déclarations gouvernementales arrachées par l'Entente et auxquelles on ne peut guère accorder de confiance pour l'avenir, puisque jusqu'à présent elles n'ont été suivies d'aucun effet, les relations entre la Reichswehr et les associations devenant de jour en jour plus étroites.

A plusieurs reprises, d'ailleurs, le Stahlhelm, le Jungdo et le Wehrwolf ont exécuté des manœuvres en liaison avec la Reichswehr.

Toutes ces associations possèdent des règlements de manœuvre complets et précis, contenant les idées et les doctrines de la nouvelle armée allemande. Dans le Stahlhelm surtout, la plus puissante de toutes, l'instruction technique et tactique est très poussée, et la grande valeur militaire de l'association ne peut faire de doute.

Quant à la réalité et à la fréquence des exercices pratiques, il suffit, pour s'en convaincre, de voyager un peu en Allemagne en observateur attentif. Il suffit d'assister à quelques fêtes et d'y remarquer la bonne tenue et la discipline des défilés ; on peut, de plus, voir des groupes nombreux, parfaitement équipés, partir pour le service en campagne, avec cuisines roulantes et matériel de campement complet, non seulement pour la journée, mais souvent pour la nuit.

Généralement ces groupes manœuvrent sans armes. Mais la Reichswehr tient à leur disposition des armes portatives et des mitrailleuses, constituées en dépôt secret chez des particuliers, d'anciens officiers pour la plupart. De temps en temps, pour des raisons de politique intérieure, un scandale éclate à propos de la dénonciation d'un dépôt chez un propriétaire nationaliste. L'histoire est immédiatement étouffée, et le dénonciateur — que la loi allemande devrait logiquement récompenser — régulièrement condamné pour « haute trahison ».

Parfois la police, aux ordres de quelque fonctionnaire socialiste, fait son devoir maladroitement et arrête soit des membres d'associations, soit des détenteurs d'armes ; quelques jours après le silence se fait et on apprend, sans autre explication, que « les personnes arrêtées ont été mises en liberté », sans qu'il y ait eu ni procès ni non-lieu. C'est que le ministère de la Reichswehr est intervenu en faveur de ses gens, et le gouvernement de l'État intéressé, fût-il socialiste comme le gouvernement prussien, accepte généralement aussitôt d'étouffer l'affaire, ce qui en dit long sur l'esprit de discipline nationale de tous les Allemands. En général, d'ailleurs, l'administration, presque entièrement nationaliste, évite les maladresses de ce genre.

Si le caractère de toutes les associations ci-dessus étudiées n'a jamais été avoué officiellement ni par les autorités allemandes, ni même par les dirigeants principaux de

ces associations, il suffit cependant d'écouter les discours prononcés au cours de quelques grandes manifestations pour connaître la vérité, qui s'étale souvent non seulement dans le journal *Der Stahlhelm* mais dans toute cette petite presse locale si puissante en Allemagne et si totalement inconnue à l'étranger.

A l'occasion d'une manifestation du Stahlhelm dans une grande ville de Prusse — manifestation comportant un défilé solennel *au pas de parade* de 7 ou 8 000 hommes, un service en campagne et des marches de nuit — un certain nombre de chefs de l'association se sont laissés aller à faire des déclarations franches, non seulement sur leurs visées politiques, mais sur le but de leur activité.

M. Walter Kuhrke termina son allocution par ces mots :

Il s'agit de se préparer au combat. Ne comptons pas pouvoir récupérer par le travail tout ce que nous avons perdu. C'est de la mollesse, de la lâcheté même, que de vouloir gagner à la sueur de son front ce qu'on peut conquérir avec son sang. Que ce principe de nos ancêtres germains (rapporté par Tacite) devienne le nôtre : le fer et le sang pourront seuls délivrer nos frères asservis !

Le comte Siegfried d'Eulenburg, reprenant le même sujet, développa sa pensée en ces termes :

Quel est le but du Stahlhelm? Il est simple : inculquer au peuple la volonté de se défendre... Vouloir relever l'Allemagne par le travail seul, c'est vouloir construire une maison sans fondations. Les fondations solides ne peuvent être que la force armée. Attendons notre heure patiemment sans doute, mais non en dormant ; veiller à ce que cette heure nous trouve prêts, telle est notre tâche.

Pendant la guerre, nous avions un but grandiose : gloire et grandeur ; aujourd'hui le but est : liberté et revanche...

Nous avons confiance en notre président Hindenburg, mais il faut que le peuple allemand fournisse des armes à son Hindenburg, même pour une guerre extérieure, où les sociétés patriotiques constitueront des troupes de choc.

Plus précis encore, M. Erich Lokau définit ainsi le rôle du Jungstahlhelm :

Notre tâche n'est pas d'enseigner les sciences, mais de faire l'éducation nationale et militaire de la jeunesse... Nous faisons des exer-

cices et des marches pour être prêts moralement et physiquement quand la patrie aura besoin de nous. Quand nous travaillons ainsi, d'après les méthodes en usage dans l'ancienne armée, nous le faisons sciemment, convaincus que la magnifique armée d'autrefois a été faite par l'éducation prussienne...

Dans notre œuvre il y a des côtés faibles, dus à nos défauts de caractère... De nombreuses organisations poursuivent le même but, il faudra savoir cependant lesquelles font le meilleur travail, et, en fin de compte, un petit nombre seulement des associations devront être chargées de l'instruction militaire.

Un peu plus tard, M. Frédéric Weber, après un véritable cours de tactique sur le combat offensif de l'infanterie, concluait en ces termes :

Je vous ai exposé la physionomie du combat moderne. La tactique doit varier, selon qu'il s'agit d'une troupe peu exercée ou d'une armée parfaitement instruite comme notre Reichswehr. Or, *le Stahlhelm, lui, aura pour rôle de renforcer la Reichswehr en première ligne, pour porter ses effectifs sur le pied de guerre et pour combattre dans ses rangs.* Si, pratiquement, nous n'avons pas le droit de nous exercer avec la Reichswehr, du moins devons-nous donc étudier la théorie du combat... Pensons qu'un jour viendra où la lutte, qui se déroulera pour commencer sur notre propre territoire, surpassera peut-être en horreurs celles de la grande guerre. En nous pénétrant tous les jours de l'idée que les difficultés actuelles ne sont rien en comparaison de ce qui nous attend, nous cultiverons le véritable esprit de notre Stahlhelm.

Dans certains cas, les autres sociétés ont également laissé entendre, quel était leur caractère réel.

M. Espe, parlant devant des membres du Wehrwolf et de la Bismarckjugend, salue la jeunesse allemande, « avenir de la patrie et espoir des anciens combattants, au cas où ces derniers disparaîtraient avant d'avoir vu le drapeau allemand flotter de nouveau sur la cathédrale de Strasbourg. »

Et un chef de la Bismarckjugend, parlant des buts de l'association, lui répond en ces termes : « Nos buts sont les suivants : développer la camaraderie, faire de la culture physique et morale ; surtout, par la gymnastique, les sports, les services en campagne, développer le courage, fortifier les muscles et nous exercer militairement. »

Ces quelques exemples sont inquiétants, non pas tant par leur ton belliqueux et agressif — car il ne faut pas s'exagérer l'importance de manifestations oratoires — mais par l'aveu net du genre d'activité de ces associations, activité qui serait elle-même de peu d'importance s'il s'agissait de faibles groupements, mais qui prend un caractère de gravité exceptionnelle quand on connaît les effectifs ci-dessus indiqués

L'étude des organisations de droite dites patriotiques *(Vaterländische Verbände)* ne suffit cependant point pour se faire une idée de l'Allemagne moderne. Il faut aussi examiner le côté républicain, représenté par la Reichsbanner.

7° *Reichsbanner (bannière du Reich).* — Cette grande association républicaine, dont le drapeau est le nouveau drapeau officiel noir-rouge-or, doit être mise à part, car sa situation est différente.

Fondée à la fin de 1923, au moment des convulsions intérieures de l'Allemagne, pour faire face aux menaces de « putsch » (coup d'État) monarchistes et pour se défendre contre la tyrannie terroriste exercée par les grandes associations réactionnaires, elle est constituée par les groupements des trois partis dits « de Weimar » — parce que défenseurs de la constitution républicaine votée à Weimar en 1919 ; — le centre, les démocrates et les social-démocrates. Chaque groupe (catholique, démocrate ou socialiste), y conserve son caractère de parti, mais l'ensemble ne forme qu'une grande association destinée à « la défense de la constitution et du drapeau noir-rouge-or ».

Tel est, du moins, son principal but *officiel;* c'est en tout cas le seul but d'une grande partie de ses membres.

La Reichsbanner a exercé une action incontestable au point de vue électoral. Attaquée avec une violence inouïe tant par les communistes qui l'appellent « la grande association capitaliste des traîtres social-démocrates » que par les nationalistes qui la surnomment « l'association des jeunes gens du général Nollet », la « société des traîtres et des amis de la France », elle n'en a pas moins grandi rapidement, jusqu'à atteindre, en 1926, l'effectif énorme de 3 500 000 adhérents.

Évidemment, il n'y a aucun rapport entre les membres de la Reichsbanner, simples adhérents d'une ligue qui n'exige aucune condition autre que le républicanisme, et ceux des

associations genre Stahlhelm, exigeant une participation assidue à des exercices militaires. Cependant la Reichsbanner, tout d'abord paisible association analogue aux similaires de France, se contentant de réunions avec discours — accompagnées de ces grandes manifestations avec drapeaux et musique indispensables en Allemagne — a pris peu à peu des allures plus militaires, s'est hiérarchisée et disciplinée, et se livre, elle aussi, à l'instruction et à l'éducation sportives (?) de la jeunesse. Sans doute ses exercices ne sont-ils pas comparables — sauf exceptions — à ceux du Stahlhelm, comme valeur et comme fréquence ; on y donne cependant une instruction militaire, qui tend à se développer toujours plus. Aussi la Reichsbanner doit-elle être, en dépit de son caractère pacifique, rangée dans les associations d'auto-protection.

Au point de vue politique, la Reichsbanner est nettement républicaine, mais il s'en faut, et de beaucoup, qu'elle ne soit pas patriote. C'est elle qui a organisé les plus imposantes manifestations pour le rattachement de l'Autriche, la suppression de l'occupation rhénane, contre l'« oppression » des Allemands en Pologne et en Bohême, parfois même (Hambourg) pour le soutien du Deutschtum en Alsace.

Au cours d'une campagne électorale récente, deux chefs de la Reichsbanner, MM. Stark (démocrate) et Mertins (socialiste), devant une assistance nombreuse, ont exalté les couleurs républicaines noir-rouge-or, et ont tous deux insisté, en termes presque identiques, sur leur caractère national : « Ces glorieuses couleurs sont celles de 1848, celles du Parlement de Francfort et de la révolution nationale, de cette révolution qui voulait créer la Grande Allemagne *de l'Adige au Danemark* et *de la Meuse au Niémen*, selon le glorieux chant républicain du *Deutschland über alles;* mais l'auteur de ce chant a dû, à cette époque, se réfugier en Suisse pour échapper à la police de ces monarques absolus dont l'égoïsme mesquin fit échouer le projet de « Grande Allemagne »... « Les sauveurs de l'Allemagne ne sont pas les admirateurs de ces princes égoïstes, ces monarchistes qui ont accaparé faussement le chant républicain du *Deutschland über alles*. C'est la République démocratique qui fondera dans l'avenir la Grande Allemagne ».

Ces paroles, qu'on retrouve fréquemment dans la bouche des dirigeants de la Reichsbanner, montrent l'état d'esprit

régnant dans cette association républicaine et démocrate — qui contrairement aux naïves croyances de certains Français toujours prêts à croire que républicain veut dire ami de la France —, se montre hostile au traité de Versailles tout comme ses adversaires de droite. Si la Reichsbanner, malgré des efforts récents, n'arrive pas encore à rivaliser avec les « militaristes » par son organisation militaire, elle rivalise avec les « nationalistes » par son pangermanisme !

8° *Roter Frontkämpferbund (Association rouge des anciens combattants)*. — C'est l'organisation communiste, complètement inféodée à la Troisième Internationale de Moscou. Organisée elle aussi militairement, avec une hiérarchie et une discipline strictes, elle a aussi son uniforme feldgrau, orné de la cocarde rouge et d'un insigne constitué par les initiales R. F. K. B., avec le marteau et la faucille entrelacés.

Cette association, qui compte à peu près 120 000 hommes, est violemment hostile à la Reichsbanner qu'elle poursuit de sa haine tenace. Dans bien des villes, elle manifeste à chacune des réunions de la Reichsbanner, tandis qu'elle se montre plus rarement lors des réunions bien plus nombreuses des organisations de droite. Cette attitude, conforme à la politique du parti communiste dans toute l'Allemagne, paraît le résultat d'un mot d'ordre de Moscou ; en effet, bolcheviks russes et réactionnaires allemands, tout en se détestant, restent, comme en 1917, liés par une entente militaire contre les puissances occidentales et surtout la Pologne. D'où les fureurs plus violentes des communistes allemands contre la « République bourgeoise » que contre les monarchistes.

Kriegervereine et associations régimentaires.

Presque tous les régiments de l'ancienne armée allemande ont leur « association des anciens du régiment » ; c'est un groupement de camarades qui se réunissent pour causer, chanter, boire de la bière et rappeler en commun leurs souvenirs. Ces groupements n'ont pas de couleur politique officielle, mais ils constituent un instrument excellent pour conserver et fortifier le patriotisme, maintenir l'union entre officiers et soldats : ce sont des cellules de cohésion patrio-

tique et militaire. Il n'est pas difficile de deviner que, à part de rares exceptions, ce sont les membres du Stahlhelm qui, dans ces sociétés régimentaires, ont rapidement pris la haute main et la direction. Ils se gardent bien d'affilier la société à une organisation réactionnaire, mais ils arrivent ainsi à dominer et à diriger vers les fins qu'ils désirent un grand nombre d'anciens camarades sans opinions politiques arrêtées et sans grande ardeur militaire ; c'est en outre un excellent terrain de propagande.

Les *Kriegervereine* sont des sociétés d'anciens militaires théoriquement *überparteilich* mais pratiquement très réactionnaires ; ils obéissent à une organisation centrale qui, en octobre 1925, décida l'exclusion de ceux de leurs membres appartenant à la Reichsbanner et qui refuseraient de s'en démettre.

Le nombre des Kriegervereine et des associations régimentaires est *formidable;* un régiment a parfois deux, trois ou quatre associations différentes, situées dans les villes ou bourgs où existe un groupement d'anciens assez fort.

Associations de cavaliers et de tireurs.

Ce sont les *Reitervereine* (cavaliers) et les innombrables *Schützenvereine* et *Schützengilden* (tireurs).

Les sociétés de tireurs groupent les jeunes gens et anciens combattants (mais surtout les jeunes gens) dans la ville, le village, exceptionnellement le Kreis ; elles sont essentiellement locales. Dans toute commune un peu importante existe un stand, généralement bien organisé, où les membres de la Schützengilde viennent s'exercer le dimanche. L'autorité militaire ne manque pas de leur prêter de temps en temps ses propres champs de tir ; le goût des Allemands pour le tir (à la carabine, au pistolet, au fusil), cultivé habilement et à haute dose par la presse et la propagande nationalistes, attire à ces sociétés de très nombreux individus qui répugneraient à entrer dans des associations militaires et politiques, qui viennent là pour s'amuser... et sont de ce fait instruits.

Les Schützenvereine organisent naturellement aussi des fêtes, avec distribution de prix aux meilleurs tireurs, chants patriotiques, etc...

Les *Reitervereine* ont une importance toute spéciale dans les grandes contrées d'élevage, comme le Mecklembourg, la Poméranie et la Prusse orientale.

Dans ces provinces, qui élèvent une excellente race de chevaux de selle (et fournissaient la plus grande partie de la cavalerie allemande avant la guerre), où tout propriétaire campagnard est un éleveur et un bon cavalier, l'organisation d'associations de cavaliers et même d'écoles d'équitation était très facile et a donné des résultats de premier ordre.

Dans plusieurs occasions, notamment lors de voyages de personnages importants : anciens généraux ou maréchaux, voire princes — qu'on reçoit dans la Prusse du nord presque comme des souverains régnants, — les Reitervereine organisent de grandes démonstrations. On a pu voir ces cavaliers, au nombre de 2 000 environ, se livrer sur les terrains de manœuvres à des évolutions brillantes, dénotant à la fois une excellente instruction équestre et une véritable instruction militaire ; tous les membres portent un uniforme, sont groupés en pelotons et escadrons commandés par des chefs reconnaissables à des insignes spéciaux, et manœuvrent avec discipline.

Par ailleurs, il existe des écoles d'équitation sans doute civiles, mais dont l'organisation est bien faite pour surprendre : installées dans d'anciens quartiers de cavalerie loués (?) à l'école, elles possèdent des dortoirs et des réfectoires pour leurs élèves, qui y suivent des cours complets faits par d'anciens (?) officiers. Installation et luxe de moyens hors de proportion pour une vraie école civile, et qui dénotent, là comme ailleurs, un simple camouflage d'une œuvre militaire au premier chef.

Les Reitervereine sont donc des centres d'instruction de cavalerie fort bien organisés et menés, dont le rôle complète celui des Stahlhelm, Wehrwolf et autres au point de vue de l'instruction militaire.

Sociétés d'aviation.

L'intérêt pris par la population allemande à tout ce qui concerne l'aviation est inouï et tel qu'on ne peut guère s'en faire une idée en France ; l'action du gouvernement et de la propagande nationaliste n'est d'ailleurs pas étrangère

à ce mouvement d'opinion, nécessaire pour pouvoir constituer l'aviation civile formidable destinée à être mobilisée en temps de guerre comme aviation militaire.

Dans toutes les localités tant soit peu importantes existe une société d'aviation : Ring der Flieger, Fliegerbund, Fliegerverein, etc..., les noms varient mais le but ne change guère ; ces sociétés s'occupent d'abord de développer le goût des choses de l'air par des conférences, des séances de cinéma, des démonstrations. Puis elles organisent, dès que leur importance le permet, des écoles de pilotage, d'abord de planeurs et d'avions sans moteurs, puis d'avions à moteur auxiliaire et enfin d'avions réels. Très nombreux sont les Fliegervereine qui ont acheté un avion qu'ils possèdent définitivement et qui sert à tous les membres pour obtenir leur brevet de pilotage. Dans bien des petites villes, on peut lire des articles dans ce genre : « Il est honteux que des jeunes gens de vingt ans n'aient pas encore le brevet de pilote ; il faut absolument qu'avant trois mois d'ici tous aient pu le passer avec succès. »

C'est dire le nombre de ceux qui se livrent au sport de l'aviation.

Là où les ressources sont trop faibles on se contente du vol à voile, sport plus accessible à tous, et qui permet déjà une bonne sélection pour les futurs aviateurs. Quant aux grands concours de vol à voile, comme le célèbre concours annuel de Rossitten *(Kurische Nehrung)*, ils sont suivis avec passion, et c'est à quelle ville enverra le plus de concurrents et enlèvera le plus de prix.

Les Fliegervereine interviennent ensuite dans toutes les questions intéressant l'aviation commerciale. Ce sont eux qui négocient avec les grandes compagnies aériennes (Junkers, Aéro-Lloyd, Deruluft, etc...), sollicitent des fonds auprès des autorités civiles ou directement de la population pour créer des champs d'atterrissage, des phares, des relais. Ils concourent à la fondation de compagnies locales filiales des grandes.

C'est en partie grâce à leur activité que l'aviation commerciale peut devenir si prospère en Allemagne et que les ressources en pilotes sont si grandes et constituent une menace si grave pour nous en cas de guerre. L'importance de ces sociétés au point de vue militaire est donc certaine et doit être rapprochée de celle des associations d'auto-protection.

Les Fliegervereine sont groupés naturellement en cartels plus ou moins étendus qui centralisent les efforts et la propagande.

*
* *

En résumé, toutes les associations que nous venons d'étudier — sauf la ligue communiste — sont destinées, consciemment ou non, à coopérer à la préparation de l'Allemagne à la guerre. La future mobilisation allemande ne peut évidemment fonctionner que par la mise en œuvre, préparée patiemment par l'état-major de la Reichswehr, de toutes les ressources de la nation. Le premier problème est l'utilisation des ressources en hommes, et c'est pour le résoudre que l'autorité militaire allemande utilise les associations d'auto-protection et autres.

Complétée, pour les hommes des armes spéciales, par des enrôlements de Zeitfreiwillige (volontaires temporaires incorporés dans l'armée pour quatre ou six mois) qui n'ont jamais cessé malgré les protestations de la Commission de contrôle, *l'instruction militaire des réserves allemandes se fait donc dans les associations civiles.*

En 1924 le système, qui avait débuté en 1920 et fonctionnait depuis avec une ampleur toujours croissante, présentait une lacune grave — non encore tout à fait comblée aujourd'hui d'ailleurs — et menaçant alors d'aller toujours en s'aggravant. Toutes les associations étaient à cette époque réactionnaires : seuls les anciens combattants et les jeunes gens monarchistes ou du moins sympathiques à la monarchie prenaient donc part à l'instruction. Si la situation était restée la même, c'est toute une moitié du pays qui serait restée à l'écart, échappant à l'embrigadement et à l'instruction militaire. Le jour de la mobilisation, une moitié du pays serait demeurée indifférente sinon hostile.

Or le général von Seeckt voulait que toute l'Allemagne, quand l'heure sonnerait, fût prête moralement et matériellement à se ranger derrière lui. Aussi fit-il des efforts — malgré les colères de la droite — pour favoriser le développement de la Reichsbanner et surtout son esprit patriotique et sa valeur militaire ; c'est que cette dernière association groupe précisément dans son sein les socialistes, les républicains et tous ceux qui ne voudraient jamais se laisser enrôler dans les associations réactionnaires.

Seeckt, en affirmant solennellement sa fidélité à la République — quoi qu'il ait pu en coûter à ses sentiments intimes — a conservé à la Reichswehr une apparence de neutralité politique et su se rendre populaire même dans la Reichsbanner ; cette dernière donne, comme nous l'avons vu, des preuves toujours nouvelles de son patriotisme, et elle a en particulier fait au maréchal Hindenburg, en mars 1926, à Cologne, une réception brillante et enthousiaste ; d'autre part, nous avons vu qu'elle développe de jour en jour sa valeur militaire encore faible. Elle constitue, dans l'esprit des dirigeants de la Reichswehr, la réserve de seconde ligne.

Avec le temps, le but sera atteint : le Stahlhelm et ses acolytes d'un côté, la Reichsbanner de l'autre, enrégimenteront *toute* la jeunesse allemande. Sans doute se heurteront-ils violemment et fréquemment dans les questions de politique intérieure ; mais ils se réunissent et fraternisent déjà pour bien des questions extérieures (Anschluss autrichien, attitude antipolonaise, propagande coloniale), et le jour où la guerre se présentera, où l'union sacrée de 1914 pourra ressusciter — il suffit d'une circonstance favorable et d'une campagne de presse ! — ce jour-là nous verrons les drapeaux noir-blanc-rouge et noir-rouge-or (1) fraterniser au service unique de la patrie, et le général Heye, successeur de von Seeckt dont il suit exactement les idées et la ligne de conduite, pourra compter sur l'Allemagne entière, unie moralement et instruite militairement.

Puisse toute la France ouvrir les yeux, voir clairement le péril, et comprendre que le cri d'alarme poussé par les Français qui ont vécu en Allemagne et étudié cette question des associations militaires n'est dû ni à une sotte haine ni à un affolement sans fondement, mais bien à un examen sérieux, mille fois répété, aboutissant hélas à une certitude trop évidente.

XXX.

(1) Il n'est pas jusqu'au drapeau rouge du « Roter Frontkämpferbund » qui ne puisse lui aussi se joindre aux deux autres, au cas possible et même probable d'une guerre germano-soviétique contre la Pologne.

Etudes et milieux littéraires[1]

III

Utilité des humanités et de la culture générale.

On peut étudier l'importance des humanités au point de vue de la culture générale et, en même temps, au point de vue de leurs dérivations dans les littératures européennes, notamment dans la littérature française.

Cette question des humanités touche à beaucoup de points importants. En juin de l'année 1922, grâce au ministre de l'Instruction publique d'alors, Léon Bérard, qui, par extraordinaire, était non seulement un lettré mais un humaniste, elle a été traitée à la tribune de la Chambre contradictoirement par un certain nombre de députés, parmi lesquels notamment Édouard Herriot, qui défendait la thèse de la superfluité des humanités, au point de vue de l'enseignement ; Bracke, député socialiste, mais hellénisant remarquable, qui défendait la thèse contraire ; Léon Bérard, le ministre, qui, bien entendu, tenait pour les humanités ; et enfin, votre serviteur.

Qu'est-ce que les humanités?

Les humanités, c'est le grec et le latin, c'est ce qu'on a appelé « les temples sereins », *templa serena.*

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 février et 1er mars 1927.

Elles ont cet avantage d'échapper à la contingence, à nos disputes et à nos querelles actuelles, et de nous transporter dans le domaine de la raison, de la logique et de la beauté. C'est ce qui fait leur importance dans l'enseignement.

Elles assoient le jugement non seulement des enfants, mais des jeunes gens. C'est une grande question, et au point de vue moral, et au point de vue social que celle du rôle des humanités, au point de vue de la formation de l'homme, et notamment des jeunes Français.

L'ignorance des humanités, — admise comme inoffensive par ceux qui en tiennent exclusivement pour les modernes, dans cette grande querelle, toujours ouverte, depuis la Renaissance et le dix-septième siècle, entre les anciens et les modernes, — l'ignorance des humanités offre un péril réel : celui de l'orgueil intellectuel, lequel est le fait de gens qui, comme nous disons, n'ayant pas décliné à temps « *rosa*, la rose », s'imaginent qu'ils découvrent la lune à tout bout de champ.

Celui, lettré ou savant, même exceptionnellement doué, qui n'a pas une connaissance étendue de ce que les anciens ont pensé, senti, déterminé avant lui, celui-là croit volontiers qu'il ouvre une voie nouvelle, et que l'hypothèse qu'il énonce est une éternelle vérité.

La première leçon que nous donne la connaissance des bons auteurs latins et grecs, est donc une leçon de modestie. Vous le savez, presque tout a été dit depuis qu'il y a des hommes, « et qui pensent ».

En outre, en ce qui concerne l'écrivain, qu'il soit prosateur, poète ou philosophe, les humanités offrent un grand avantage : elles lui inculquent cette forte leçon d'aller toujours jusqu'au bout, soit de sa description, soit de sa pensée.

Un des principaux défauts des écrivains du dix-neuvième et du vingtième siècle commençant — je parle de ceux qui comptent — si on les compare à leurs devanciers du seizième et du dix-septième siècle, c'est la timidité intellectuelle. Ils entrent dans une série de raisonnements, dans l'analyse d'un caractère et d'un tempérament ; ils entrent aussi dans des chaînes de circonstances faisant ressortir une personnalité ; mais ils ne vont pas jusqu'au bout. Même les meilleurs s'arrêtent à mi-chemin. Or, ce qui fait la force exceptionnelle des grands écrivains du seizième siècle et du dix-septième, qu'il s'agisse de Montaigne ou de Molière, c'est que, s'ils

prennent un sujet ou un caractère, ils extrayent de lui, par traits successifs, tout ce qui peut être extrait. C'est là l'école des anciens : on traite un sujet à fond. On ne se contente pas de l'effleurer.

Les grands auteurs anciens nous sont parvenus par phases successives et, en quelque sorte, par bouffées. La Renaissance est ainsi faite de plusieurs renaissances qui s'imbriquent.

Le philosophe de l'antiquité qui, repris par le plus grand des théologiens, a influencé au maximum le temps moderne, et influence de plus en plus le temps contemporain, c'est — vous ne l'ignorez pas — Aristote.

Aristote a tout embrassé. Non seulement il a rassemblé toutes les connaissances de son époque, — et ce n'est pas peu de chose, — mais encore ses œuvres, outrepassant et surmontant les sceptiques, ses successeurs, sur lesquels Victor Brochard a écrit un si bel ouvrage, ont atteint, dans diverses directions, un ensemble, de certitudes qui, depuis, n'a été ni contredit, ni dépassé.

Saint Thomas d'Aquin, au treizième siècle, a repris cet ensemble de certitudes, et l'a transporté, hissé si l'on peut dire, du monde intellectuel où il avait éclairé tant d'esprits, jusqu'au monde spirituel, jusqu'au monde de la foi et de la connaissance totale.

C'est par une fortune singulière que les manuscrits d'Aristote sont parvenus aux temps actuels ; que la reprise des travaux d'Aristote par la *Somme* de saint Thomas a été possible.

Au siège d'Athènes, que menait le proconsul Sylla, les manuscrits du savant entre les savants et du plus grand de tous les philosophes connus, se trouvaient chez un riche particulier, amateur de bibliothèques. La ville prise, Sylla, qui savait ce qu'il faisait, se saisit des manuscrits et les fit transporter à Rome, où les savants purent les étudier.

Vous voyez donc que, même au point de vue des continuations et des survivances intellectuelles, l'épée — et quelle épée ! — vient en aide à la plume. On peut dire d'une certaine façon, en étendant ce cas à d'autres semblables ou analogues, que les littérateurs de tous les temps vivent sous la surveillance des grands capitaines, des conducteurs d'hommes et sous la garde de l'épée.

Les deux principaux poètes latins incontestablement, et

ceux dont la connaissance et même l'étude apparaît comme indispensable à quiconque, en prose ou en vers, tient à tracer un signe durable, sont, l'un Lucrèce, et l'autre Virgile.

Chacun d'eux a son titre bien différent. Ce qui caractérise Lucrèce, entre les poètes de tous les temps, c'est, avec la rigueur de son esprit, l'âpreté de ses formules.

Un écrivain allemand, qui dans les temps modernes, s'est présenté comme le continuateur de Lucrèce, j'ai nommé Frédéric Nietzsche, a écrit un ouvrage fameux qui s'appelle *le Voyageur et son ombre*. Comme celui de Lucrèce, ce voyageur est privé d'âme. Ce qu'il y a peut-être de plus extraordinaire dans ce témoignage matérialiste, et uniquement matérialiste que nous ont légué les anciens, c'est qu'aucune allusion spirituelle, ou à quoi que ce soit de spirituel, ne s'y trouve.

Vous savez dans quel vers se résume la pensée de Lucrèce : « Tant la Religion a pu nous conseiller de maux. *Tantum religio potuit suadore malorum.* »

Une autre de ses formules, non moins saisissante, c'est celle qui, en tête d'un chant célèbre nous montre le petit des humains tombant ici-bas comme un naufragé. Au milieu de tous les aspects extérieurs du naufrage, que sort-il de lui tout d'abord? Il sort la plainte, il sort le cri. Lucrèce nous dit : « Il remplit l'endroit d'un vagissement lugubre, *Vagitu que locum lugubri complet* », et il ajoute, et c'est là-dessus que j'appelle votre attention : « Comme il est juste pour celui à qui il reste encore, au cours de la vie, à traverser tant de maux, *ut æquum est cui tantum in vitâ restat transire malorum.* Il semble que, dans ce vers, on discerne, alignés, toute la misère, les accidents, les maladies, les douleurs, les catastrophes qui s'abattront sur ce petit de l'homme, actuellement naufragé sur le lit de sa mère, et qui ne cesseront que par la mort. C'est vous dire que cette poésie de Lucrèce n'est pas infiniment consolante.

Une seule fois, et en trois mots, dans cet ouvrage extraordinaire, non tant par les conceptions qu'il nous apporte, — car la théorie atomique de Lucrèce est un stade de l'esprit assez sommaire, — il semble que ce représentant majeur et le plus rythmique, et le plus étincelant du matérialisme ici-bas, ait voulu ouvrir une toute petite — oh ! bien petite — porte au delà des contingences, de ces contingences dont il note et repère si cruellement les chocs et contre-chocs sur

l'humain. Il parle à un certain moment d'une puissance qui pourrait être arrachée au destin : *Fatis avulsa potestas.* Ce mot symbolise ces esprits tourmentés de l'antiquité, auxquels appartient le poète dont nous parlons. Ils ne peuvent plus croire aux illusions, devenues extérieures et vides, du paganisme. Ils sentent, autour d'eux, comme une pluie glacée, les maux et les nécessités présentes. Ils se demandent par où ils pourraient s'échapper, peut-être, grâce à une puissance qui soulèverait ce qu'ils appelaient l'âme : *psyché*, et l'esprit : *noos* ; mais, où est-elle, cette puissance? Ils n'en savent rien.

De Lucrèce sont parvenues jusqu'à nous quelques-unes des célèbres formules qui ont soutenu et qui soutiennent les héros.

Je ne vous cite qu'en passant celle que vous connaissez tous, sur la transmission du flambeau. Elle nous montre précisément la civilisation et la culture transmises, de main en main, comme font, pour leur torche, les coureurs qui se précipitent à toute vitesse par le stade : *Et quasi cursores vitæ lampada tradunt.* Ceux mêmes qui ne comprennent pas le latin sentent toute la beauté de ces deux termes : les suprêmes flambeaux, les lampadaires de la vie.

En sortant de ces chapitres pathétiques du *De Naturâ rerum*, on se demande où apparaît, là dedans, le remède à cette douleur dont il est parlé avec tant d'âpreté.

Lucrèce ne voit ici-bas que l'angoisse et la souffrance. Il ne soupçonne rien de ce qui pourrait être une utilisation morale de cette souffrance, ou un rachat quelconque avec son aide. Elle est un supplice vain, conséquence d'une structure physique de l'univers.

Le continuateur de Lucrèce, le philosophe Nietzsche, esprit instable, discursif, puissant, attaqué, au tournant de l'âge, par une maladie cruelle, mais doué du génie des aphorismes, s'est attaché aussi, en niant la Rédemption, au problème de la douleur. Selon lui, — il l'a exprimé dans des termes magnifiques, — ce qu'il y a de douloureux dans l'homme tend précisément à s'échapper et à fuir, alors que « la joie, dit-il, veut l'éternité ».

« La douleur dit : va-t'en, s'écrie Nietzsche, dans son langage abréviatif, mais toute joie veut l'éternité, la profonde, profonde éternité. »

C'est beau, c'est grand, mais cela ne peut convenir,

encore une fois, qu'à des âmes trempées d'une façon toute particulière et qui n'ont pas entrevu l'autre côté du problème, la sortie sur l'immortalité personnelle, que nous a apportée, entre tant d'autres bienfaits, le christianisme.

Cet écho de la douleur vitale et de toutes les désillusions qu'elle traîne après soi, vous la trouvez aussi dans un poète anglais moderne, dans Rossetti, auquel sont dus ces vers étranges :

« Regarde mon visage. Mon nom est : j'aurais pu être, et l'on m'appelle aussi : jamais plus. Trop tard. Adieu ! »

Look at my face; my name is : might have been.
I am called also : no more. Too late. Fare thee well!

Pour Virgile, le plus grand, le plus harmonieux, le plus irremplaçable des poètes italiens avec Lucrèce, le sentiment est tout autre. Virgile est d'abord un de ces auteurs de reviviscence, dont je vous parlais la semaine passée. Virgile a aidé puissamment à la reconstruction civique de l'Italie, déchirée par tant de guerres intestines et accablée aussi par tant d'invasions étrangères.

C'est même une situation littéraire d'une analogie curieuse, à l'époque où nous sommes, au milieu de l'ébranlement de toutes choses, que celle de ce magnanime Virgile, qui, au cours des âges, et non pas seulement auprès de Dante, a passé pour un restaurateur des vérités et de l'ordre éternels, et pour un puissant magicien.

Lui-même a souffert de l'état de l'Italie. Il l'a ressenti cruellement, et sa douleur lui a arraché des chants, parmi lesquels, contrairement à ceux de Lucrèce, flotte comme une espérance cachée.

Rome ayant repoussé les barbares, avait senti la nécessité de donner des réalités à ses anciens combattants. Elle ne les nourrissait pas seulement de discours, lesquels peuvent être fort beaux, mais ne valent ni un lopin de terre, ni une tranche de pain, ni une bouteille de vin. Les vétérans recevaient, selon la formule de Sylla, des domaines dont étaient expropriés leurs anciens ou leurs nouveaux propriétaires.

Virgile possédait un de ces domaines. La loi implacable de Rome le lui enleva. C'est alors qu'il eut recours à Mécène, lequel exposa son cas à Auguste, et Auguste s'arrangea pour qu'il eût une libérale compensation. Donc, étant un

homme de grand goût, s'il n'était pas, comme je vous le disais l'autre jour, un très bon et excellent homme, Auguste demanda à Virgile d'écrire cette histoire de la Fondation de Rome qui s'appelle *l'Enéide*, et qui, toujours, à travers les âges, est venue verser son baume consolateur à l'Italie dans les périodes où elle était malheureuse, et dans les périodes où elle était heureuse lui assurer la continuation de sa grandeur.

Les Géorgiques, *l'Enéide*, monuments éternels, où chaque vers presque est devenu une sentence. On raconte que c'est Virgile lui-même qui a tracé l'épitaphe où se trouve résumée toute sa vie. En effet, si ce n'était lui qui avait tracé cette épitaphe, c'eût été un poète d'une valeur égale à la sienne. La voici :

« Mantoue m'a mis au monde. *Mantua me genuit.* La Calabre (c'est-à-dire la fièvre), m'en a arraché, *Calabri rapuere.*

« Maintenant Parthénope me tient. J'ai chanté les pâturages, les champs, les héros... *Tenet nunc Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.* »

On dirait, n'est-ce pas, toute une existence, tout un programme majestueux de la vie et de l'être, qui entre lentement sous les ombres. Après cela, en effet, il n'y a plus personne et la scène du génie reste vide.

Que d'élans extraordinaires dans cette œuvre ! A un moment, il parle de la vérité, et comme on n'avait pas alors de vérité religieuse, il se rabat sur la vérité politique, et il produit ce vers étonnant : « Qui pourrait dire, qui oserait dire que le soleil ment? » *Solem quis dicere falsum audeat?*

A un autre moment, il parle de la douceur d'un plat de lait et de châtaignes : « Les châtaignes molles et l'abondance du lait suave. » *Castaneæ molles et dulcis copia lacti.*

A un autre moment, il parle, après une grande injustice, de vengeurs possibles ; et, ces vengeurs, il les invoque : *Exoriare aliquis, nostris ex ossibus, ultor!* Il semble qu'il les tire de l'avenir à soi ! Tous les paysages du Midi sont concentrés dans le vers que je vais vous lire qui situe l'heure où les ombres tombent plus grandes du sommet des montagnes : *Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.*

A chaque page, presque à chaque vers, vous avez ainsi des assemblages de syllabes et de mots, qui ravissent tous ceux qui ont une légère connaissance du latin — car Virgile est

moins difficile que Lucrèce — et un certain sentiment des aspects poétiques de la vie.

Vous me direz que les enfants ne sont pas capables de goûter cette poésie admirable, ce baume destiné à soulager nos plaies et à nous permettre de gagner du temps. Ce n'est pas exact.

Les enfants, notamment entre l'âge de sept et neuf ans, sont des personnes beaucoup plus sagaces et raisonnables qu'on ne l'imagine généralement. C'est plus tard, vers la puberté, vers l'époque des impressions troubles, entre la quatorzième et la dix-septième année, que l'imagination des enfants subit des hauts et des bas qui, quelquefois, la désaxent et la troublent.

Aussi, en passant, ne saurions-nous trop admirer la décision, qui fut prise par le pape Pie X, d'admettre l'enfant à la première communion dans sa septième année. A l'époque, un grand nombre d'écrivains et de psychologues en Europe, une foule aussi de pédagogues et de pédants, s'étonnèrent de ce que le Saint-Père eût pu supposer que la connaissance des enfants, à sept ans, était assez développée pour recevoir la Vérité éternelle. C'étaient eux qui avaient tort. Je vous répète que la raison de l'enfant, à la septième année, est aussi bien capable de recevoir les Vérités supérieures du catéchisme que d'accepter les beautés des poètes de l'antiquité, et notamment du plus grand de tous, de Virgile.

En mars 1918, au moment où les Allemands marchaient de nouveau sur Paris, et menaçaient la Capitale, nous nous trouvions réunis dans mon bureau, à l'*Action française*, Maurras et moi, et nous parlions de la situation, laquelle n'était certes pas gaie.

Nous nous reportions aux écrivains de l'antiquité, voici dans quelles circonstances. Maurras, avec l'impavidité qui fait le fond de son caractère, écrivait, à ce moment où Paris était directement menacé, des articles où il demandait le retour de l'Allemagne aux vingt-deux États du traité de Westphalie.

Comme je lui objectais : « Nous en sommes loin ! », il me rappela le cas du Sénat romain, discutant la vente du champ où campaient, à quelques kilomètres de la ville, les soldats victorieux d'Annibal.

C'est, messieurs, par de tels souvenirs qu'on relève l'esprit public défaillant dans des heures graves, comme celles dont je vous parle en ce moment.

L'antiquité, Platon à part, ne nous a guère parlé de l'âme — et pour cause ! Le *Phédon* est, quant à l'âme et à sa destination, ce que *le Banquet* est, quant au corps, un témoignage unique ; mais, en revanche, elle nous a beaucoup parlé de la Cité et des moyens de la maintenir. Retenons de tout ceci cette leçon : c'est alors que la cité est le plus menacée, que les hommes qui tiennent une plume, ou disposent de la parole, ont le devoir strict de relever l'esprit public, de rappeler justement ces actes et décisions héroïques qui, tant de fois, dans l'antiquité, notamment à Rome et à Athènes, ont sauvé la civilisation.

Je disais à Maurras : « Lucrèce, c'est un auteur trop rude. Dans les traverses d'ici-bas, il a une façon de vous mener par les impasses de la douleur et de vous y laisser, qui, pour ma part, m'est insupportable. Au lieu que Virgile est un très grand médecin.

« Il arrive avec un pansement magnifique, il endort le mal et, pendant quelque temps, grâce à ses vers divins, on ne souffre plus. »

Maurras me répliqua : « Oui, mais faites attention à ceci : Lucrèce, en effet, vous entraîne au fond de la douleur et du désespoir. Cependant, il le fait avec tant de sombre énergie, qu'une fois parvenu là, vous n'avez plus qu'à rebondir et à remonter hors du gouffre. »

Mon père, Alphonse Daudet, était un très grand humaniste. Il m'avait appris de bonne heure, et précisément à l'âge de sept ans, à admirer Virgile.

J'ai eu de la chance. J'ai fait connaissance avec Virgile dans la compagnie de Daudet et de Mistral. Ils m'emmenaient l'un et l'autre, tenant un Virgile à la main. Nous allions nous asseoir, par les beaux jours d'été, pendant les vacances, dans cette campagne provençale qui rappelle, à tant de points de vue, la campagne italienne, soit à Mantoue, soit à Florence. Là, dans le bourdonnement des abeilles, tantôt Mistral, tantôt mon père me lisait une page des *Géorgiques*.

C'est ce que l'on peut souhaiter de mieux pour un enfant avide de connaître. Bien entendu, de ces vers admirables, de cette poésie mêlée au soleil, de ces insectes industrieux, d'où sort le miel, tant de peintures ingénieuses et ravissantes, beaucoup de choses m'échappaient. Mais, plus tard, la bienfaitrice mémoire va rechercher de-ci, de-là, ces souvenirs

dorés de l'enfance, et, par eux, nous met dans cette transe qui est l'inspiration littéraire et poétique.

Aucune langue vivante ne saurait remplacer, même dans ses chefs-d'œuvre, les chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Je vous parlais récemment du travail obscur et de l'irradiation des racines verbales, comme sources d'énergie pour l'esprit humain. Mais, les langues étrangères, l'anglais et l'allemand notamment, ne réveillent en nous que bien confusément, par-ci, par-là — et encore ! — quelques-unes de nos racines étymologiques. Au lieu que le grec et le latin nous les raniment tout entières dans leur fraîcheur, dans leur vivacité, dans leur lumière, dans leur radioactivité souveraine. Quelles délices !

Nous traduisons un Gœthe, nous traduisons un Henri Heine, nous traduisons un Shakespeare, au lieu que nous respirons, que nous ranimons — c'est le terme exact — quand nous les lisons, quand nous nous imprégnons d'eux, un Virgile, un Lucrèce, un Platon ou un Horace.

Ces auteurs-là, par les clartés qu'ils nous dispensent, par la sagesse qu'ils nous versent, sont, j'y insiste, irremplaçables ; non seulement ils forment des écrivains, mais, à certaines époques tragiques, ils peuvent fabriquer des héros, des maîtres de l'action, des sauveteurs civiques.

On comprend l'enivrement de la fin du moyen âge et de l'ouverture de la Renaissance, à l'apparition éblouissante, solaire, des manuscrits latins et grecs.

Beaucoup d'entre eux avaient été conservés dans des monastères. Cela semblait une des lois de la vie de l'esprit, que les grands monuments de l'intellectualisme antique aient été transmis aux âges à venir par le spiritualisme, par ces gardiens de la civilisation et de la culture que sont les Ordres religieux.

La Renaissance, par ses érudits, par ses poètes, par ses princes, par ses pèlerins, a vu naître l'humanisme. L'humanisme est défini dans la formule célèbre de Térence : « Je suis homme, et je pense que rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » « *Homo sum : humani nihil a me alienum puto.* »

Qu'est-ce que l'humanisme?

L'humanisme, c'est l'effort permanent de l'homme résistant aux puissances de la nature. Non pas seulement aux puissances extérieures furieuses, déchaînées, manifestes,

mais à celles qui, du dehors, sont entrées en lui, et que nous appelons habituellement les instincts.

Dans l'antiquité, cette lutte incessante de l'homme contre ses instincts était tantôt âpre et parfois désespérée avec les stoïciens, tantôt aimable, souriante, enveloppée avec les épicuriens. La seule ouverture sur la joie était, bien entendu, la volupté de la chair, et Lucrèce, dont je vous peignais tout à l'heure en traits encore trop roses le pessimisme foncier, a exprimé ces délices éphémères dans l'appel à l'*Æneadum genitrix, hominum divumque voluptas*, et dans le vers fameux : *Jam Venus in sylvis jungebat corpora amantum*. La nature perfide attire l'homme à elle par ses instincts. C'est le mythe fatal que Gœthe a résumé dans *le Roi des Aulnes*, et que Schubert a harmonisé dans un chant fameux.

Qui chemine si tard par la nuit et le vent?
C'est le père avec son enfant.

Puis, l'enfant se met à trembler, il a cru voir sortir du fourré le roi des Aulnes, le spectre noir. Le père le rassure, la galopade continue, et, quand on arrive à la maison, l'enfant est mort. Il a succombé au roi des Aulnes, c'est-à-dire, dans la pensée de Gœthe, à ses instincts.

Le paganisme renfermait l'homme dans la fatalité. Il limitait l'esprit humain à ce que les Grecs appelaient *noos*, à ce que les Latins appelaient *animus* et aussi *intellectus*.

L'apparition du Rédempteur a été pour l'humanité tout entière, non seulement une sublime espérance et promesse, mais une immense libération. L'homme, à partir de la Croix, a senti et compris son âme, et, appuyé sur elle, il a pu lutter contre ses instincts, affronter la nature, surmonter les désirs coupables, et souvent se vaincre soi-même. C'est là, déjà, un miracle essentiel.

Quand on observe cette pauvreté des Latins et des Grecs, — en ce qui concerne l'âme, — cette richesse, en ce qui concerne l'esprit et la raison, on se rend plus aisément compte des gigantesques phénomènes historiques qui ont suivi la chute du monde païen.

Qui est-ce qui a caractérisé le moyen âge?

D'abord les Croisades, phénomène d'ordre surnaturel ; puis la reprise de la philosophie d'Aristote, par la philosophie, d'abord contestée, puis victorieuse, de saint Thomas ; et enfin, dans l'ordre architectural, les cathédrales.

Ces trois grands mouvements si nouveaux dans le monde, ces trois grands essors spirituels du moyen âge, se sont rejoints dans un gouffre de lumière qui fut une jeune vivante, et, elle aussi, un miracle, qui a sauvé notre pays, martyre et sainte : Jeanne d'Arc.

Puis le monde s'est assombri. La Réforme, Martin Luther sont apparus. Ils ont passé, mais l'esprit de fatalité, renouvelé du paganisme, sans les splendeurs esthétiques du paganisme, est venu ressaisir les hommes. Et, au milieu des massacres, des carnages et des erreurs sanglantes, s'est dressée la Révolution.

Il semble, en regardant les choses de haut, que le « *fatum* » antique, surmontant, pour un temps, le miracle et le Rédempteur, soit venu pour rabattre le couvercle sur l'humanité, et la remettre dans la situation atroce de l'étouffement lent.

Mais depuis déjà un certain nombre d'années, une réaction se produit, et qui ne va pas sans un retour vers les maîtres de l'antiquité, notamment vers ceux qui, comme Virgile, étaient une première consolation au milieu du paganisme, avant que le monde n'en connût une plus décisive et plus souveraine à la fois.

***

Les humanités (la connaissance du latin et du grec) ne sont pas moins indispensables aux savants qu'aux hommes de lettres et aux philosophes.

Si c'est une erreur de croire que l'enseignement des langues vivantes puisse remplacer celui des langues antiques, c'en est une autre de croire que les connaissances scientifiques puissent satisfaire entièrement l'esprit.

D'abord, une partie de ces connaissances est caduque.

Il est faux qu'on obtienne jamais, dans les sciences biologiques, des résultats absolus ou simplement durables. C'est un point de vue qui demanderait lui-même à être longuement développé, comme je l'ai fait.

J'ai fait mes études médicales. J'ai passé sept ans dans les hôpitaux. Aucune des vérités révélées qu'on enseignait à l'époque où je terminais mes études, ne tient plus actuellement debout. Tout ce que l'on exigeait alors pour les concours de l'externat, de l'internat, de la médaille d'or, etc., tout ce qui vous aurait fait recaler si on ne l'avait pas su,

vous ferait recaler, aujourd'hui, si on voulait seulement l'énoncer. Ces théories sont tombées successivement dans l'oubli.

La doctrine des localisations cérébrales, de mon temps, c'était un dogme ! Il était entendu que le siège de la parole articulée était au pied de la troisième circonvolution frontale gauche — et, comme Broca était un radical, on disait : ce siège est même au pied de la troisième circonvolution frontale d'extrême gauche.

A l'heure actuelle, vous feriez rire un étudiant de seconde année, si vous lui parliez de la localisation du langage articulé. D'abord, nous ne savons pas du tout ce qu'est le langage articulé ; ensuite, il n'est localisé nulle part dans le cerveau.

A la même époque, la doctrine philosophique en faveur, à la mode, était l'évolution — notre tante à la crème ! — tout s'expliquait par l'évolution. Il y avait des bibliothèques évolutionnistes. L'évolution s'appliquait non seulement à la science médicale, mais à la philosophie et à la littérature. Brunetière a écrit sept ou huit illisibles ouvrages sur l'évolution littéraire, sur l'évolution philosophique et religieuse.

A l'heure actuelle, l'évolution a complètement disparu des points de vue scientifiques. On ne parle plus d'elle que pour la contester.

De mon temps aussi l'hystérie était à la mode. Nous avions, dans les services d'hôpitaux, des hystériques, hommes et femmes que nous soignions, ou plutôt que nous cultivions, en leur donnant, à l'aide de procédés appropriés, des attaques, des léthargies, des catalepsies, etc., tout ce que vous voudrez. A l'heure actuelle, vous offririez 10 000 francs pour avoir un hystérique dans un hôpital qu'on serait bien incapable de vous l'amener. C'était nous qui fabriquions les hystériques, d'après les procédés des professeurs Charcot et Luyr.

C'est vous dire qu'il ne convient pas d'apporter à la pérennité des études scientifiques des affirmations trop fortes ni trop précises.

La vérité est que, dans les sciences de la vie, vous avez, environ tous les trente ans, une théorie séduisante, développée par un homme de valeur, qui vaut ce qu'elle vaut, est adoptée, enseignée dans les examens et concours, qui vous fait recevoir, vous permet même d'entrer dans les académies, et puis qui passe et disparaît. *Saltavit et placuit.*

Généralement ce sont les disciples qui viennent détruire les théories des maîtres. Les localisations cérébrales ont été anéanties par un élève de Charcot, Pierre Marie ; l'hystérie a disparu sous les coups de l'illustre Babinski, le meilleur chef de clinique de la Salpêtrière que nous ayons connu.

Au lieu que la beauté de Virgile, de Lucrèce, les enseignements que nous donnent les auteurs de l'antiquité, sont, on peut le dire, immortels, dans le sens où les humains prennent généralement ce mot. Pendant des centaines et des milliers d'années, Platon, Virgile, Lucrèce et les autres seront interprétés et admirés devant des publics tels que vous.

Il est un autre point de vue qui doit nous intéresser dans les humanités, et dont — si j'en juge par les discussions qui ont eu lieu à la Chambre sous le règne de Léon Bérard — les hommes politiques ne semblent pas suffisamment convaincus.

Seules donc, au point de vue de la littérature, de la science et de la culture générale, les humanités donnent à l'esprit humain une assise forte. Elles le forment et le meublent de telle façon que, dans les circonstances graves de la vie, chacun peut recourir à leurs enseignements.

L'enseignement, c'est la chose la plus importante. Il est toute une catégorie d'enfants qui ne le reçoivent, en raison même de la situation de leurs parents, que sous l'insuffisante forme primaire. Il n'est pas question pour eux, ni de Lucrèce, ni de Virgile, ni du latin, ni des rudiments du grec. C'est la raison pour laquelle les démocrates veulent supprimer de l'enseignement public les humanités, afin que personne ne puisse se targuer de les connaître, vis-à-vis d'autres, moins fortunés, qui n'auraient pas reçu la même culture.

Toute la question de la suppression des humanités dans l'enseignement secondaire — suppression à laquelle tend et a toujours tendu la démocratie — se ramène à ceci que les enfants du peuple, ou, comme on dit, du prolétariat, ne peuvent pas recevoir cet enseignement, et que, par conséquent, ils sont dans une situation inférieure vis-à-vis de ceux qui l'ont reçu.

Il est bien vrai que des enfants qui n'ont reçu aucune connaissance du grec et du latin, qui n'ont décliné ni *rosa, la rose*, ni *templum, le temple*, qui ne savent pas même sommairement ce que c'est que Lucrèce, ou que Virgile, n'atteindront jamais à un niveau social. Or, tous les enfants du peuple

français ont droit, en équité, au même degré d'instruction.

Il devrait être entendu que tous les enfants ont la possibilité — par l'acquisition des principes de culture générale, du rudiment des humanités — d'acquérir le droit de faire leur ascension sociale ; de devenir plus tard, s'ils ont en eux la flamme créatrice des petits Pasteur, des petits Alphonse Daudet, des petits Charcot.

Cela, c'est la justice. Or, la société porte la peine de ne pas donner un enseignement élevé à tous ses fils.

Des enfants du peuple, naissant avec de fortes aptitudes, n'ayant pas un acquis littéraire et scientifique suffisant, retournent ces aptitudes contre la société marâtre qui ne leur a pas donné l'enseignement auquel ils avaient droit.

Je suis, vous le savez, un défenseur acharné de l'ordre et de l'harmonie dans la société ; c'est comme tel que je prétends qu'il faut remédier à ce malaise essentiel, à cette infériorité des enfants en question. Malaise tenant à l'infériorité, non tant de leur éducation que de leur instruction.

Y remédier, comment cela? Mais de la façon la plus simple. En mettant des éléments de latin et de grec dans l'enseignement primaire.

Vous voyez l'argument. Les instituteurs, pour la plupart — et c'est fâcheux — ne possèdent pas ces rudiments de latin et de grec. Ils n'ont pas de culture générale. Gardez donc pour le français, pour les mathématiques, pour tout ce qui concerne la géographie et l'histoire, gardez ces instituteurs, en les formant ; et quant à la connaissance des éléments du latin et du grec, ayez recours aux curés.

Nous nous sommes habitués, depuis cent quarante ans, à l'état de bataille intellectuelle et morale permanente dans la nation. Ce n'est pas seulement nocif, c'est ridicule.

« En outre, disais-je à mes collègues anticléricaux, que va-t-il arriver? Vous fabriquez des révolutionnaires. Privée de l'enseignement classique, des normes et des canons que nous a transmis, sur la question de l'ordre, et sur toutes les questions intéressant la cité, la sagesse antique par ses prosateurs et ses poètes, votre instruction conduit ces enfants du peuple à la révolution, à l'anarchie. Ils deviendront des rebelles, des Lénine, des Proudhon, des Marx. Quel avantage, et pour eux et pour la nation?

Il s'agirait, tout au contraire de libérer et d'élever ces jeunes esprits, de telle façon que, s'ils n'ont pas les avan-

tages matériels, — si courts d'ailleurs et si réversibles, que donnent ici-bas les richesses matérielles, — ils aient au moins ces avantages véritables, durables, sains, indispensables à la famille, au foyer comme à la patrie, que sont les richesses intellectuelles et morales, les seules vraies.

Enfin, au point de vue du langage, — car c'est la grande question, — les connaissances latines et grecques lui font une base inébranlable, un fondement millénaire.

Toutes les racines que nous employons, de façon courante, viennent soit du latin, soit du grec, par une série de transformations successives.

Je vous parlais l'autre jour de Fichte, philosophe allemand qui a le mieux parlé, avec Mistral, de la puissance latente du langage dans l'esprit.

Fichte a deux formules :

1° « La langue est le seul lien véritable entre le monde des corps et celui des esprits. » Cela est juste.

2° « Le langage forme les hommes bien plus qu'ils ne font le langage. » Et c'est la vérité absolue.

Mistral a dit de son côté : « Qui tient sa langue, tient la clé qui de ses chaînes le délivre. »

L'application de ces trois formules présuppose et implique l'existence et le rayonnement, dans l'esprit, de ces racines latines et grecques que réveille l'enseignement secondaire, que ranime l'enseignement supérieur, et dont sont frustrés les enfants de la primaire.

Pour tenir vraiment votre langue, il faut que vous teniez, et dès la jeunesse, les sources qui l'ont formée, c'est-à-dire le grec et le latin.

***

Il n'est pas un carrefour de l'enseignement où ne se retrouvent ces grandes questions, intéressant l'humanité tout entière et que nous avons examinées trop brièvement, au cours de cette conférence.

Les méthodes pédagogiques des Jésuites, vous le savez, ont formé l'enseignement français jusqu'au jour où l'on a mis en discussion le problème des langues vivantes substituées aux langues anciennes.

Les enfants, dans les lycées et dans les collèges, faisaient des versions latines, des versions grecques, des thèmes grecs,

des thèmes latins, des discours latins et même des vers latins. Tous ces exercices se tiennent et forment le jugement.

Il est arrivé qu'au milieu des querelles politiques que vous savez, on a reproché à l'enseignement des Jésuites le thème latin. On a dit : « A quoi sert cet exercice baroque? Aussi bien pour le thème que pour le discours latin, les enfants n'ont pas les connaissances suffisantes, grammaticales et syntaxiques. Alors qu'au contraire, dans les traductions, dans la version latine et grecque, notamment, ils peuvent mesurer leurs forces aux petites difficultés. Donc la version est le seul exercice qui doive être conservé ». A l'heure actuelle, le thème, le discours latin sont en train de disparaître.

Je professe une opinion entière contraire, et si j'avais l'honneur d'être grand maître de l'Université, je remettrais immédiatement en honneur le discours et le thème latins.

En effet, le thème, c'est l'humanisme. Quand il fait un thème latin, l'enfant part du connu vers l'inconnu. C'est l'homme en marche contre la nature, dont je vous parlais tout à l'heure. Il la domine ; il lutte, dans une certaine mesure, contre la fatalité.

La version, au contraire, c'est l'énigme, c'est la marche de l'inconnu vers le connu. C'est un bon exercice, il est plus amusant, infiniment moins formateur que le premier.

Vous voyez comment, dans cet exposé si simple et dont j'ai résumé les traits essentiels, se retrouvent les principes généraux qui doivent guider un véritable éducateur. Si, du problème de l'éducation nous revenons à celui des imprégnations grecques et latines chez le premier des auteurs modernes, je vous ferai observer que tous ces grands flambeaux, tous les « lampadaires », de Lucrèce, de la Renaissance à nos jours, se sont appuyés sur la culture générale.

Je vous en ai énuméré quelques-uns : Ronsard, le plus grand de nos poètes, sans doute, avec Villon et Baudelaire, Ronsard, c'est du latin et du grec mis en français, et quel français !

Quand nous parlerons, dans notre prochaine conférence de *la Pléiade*, je vous le montrerai aisément. Boileau le lui a reproché. Il a eu tort !

Dante a eu soin de s'appuyer sur Virgile dans son poème immortel de *l'Enfer*. C'était là un compagnon symbolique, puisque, au cours du moyen âge, Virgile a toujours été considéré comme un panseur de plaies, comme un magi-

cien. Pour traverser la cité Dolente, la Gent perdue, l'éternelle Douleur, Dante ne pouvait pas mieux choisir que Virgile.

Shakespeare, dans ses plus beaux drames historiques, dans *Jules César*, dans *Coriolan*, s'est appuyé sur l'antiquité. C'est grâce aux auteurs antiques qu'il a pu nous peindre ces scènes inoubliables du Forum où, après les présages virgiliens annonçant l'assassinat de César, il nous montre Antoine soulevant peu à peu le peuple romain, d'abord par la plainte, puis par la pitié, puis par la colère et aboutissant à un « tolle » général. Ceux-là même qui, quelques minutes auparavant, applaudissaient au meurtre de César, veulent passionnément, furieusement le venger. Dans ces scènes sublimes, Shakespeare court, avec le flambeau.

Gœthe, autre flambeau, dans le *second Faust*, s'est confié entièrement à l'antiquité ; il l'a dit en propres termes dans ses conversations avec Eckermann.

Quant à Mistral, vous savez le début de *Mireille :* « Humble écolier du grand Homère... »

Baudelaire aussi est imbibé, imprégné de latin ; et, pour terminer par le nom glorieux sous l'égide duquel nous mettons ces conférences, Maurras n'est-il pas, en notre siècle, le représentant de l'humanisme tout entier?

Léon Daudet.

(*A suivre.*)

L'impératrice Eugénie au cap Martin

Jusqu'au moment où M. Stéphen Liégeard — sans en avoir prévu les conséquences — eut, pour la première fois, donné à notre rivage méditerranéen le nom de « Côte d'Azur », la Riviera française conserva le caractère d'une contrée privilégiée, où une société choisie de l'Europe se rencontrait comme dans un jardin. Elle y avait établi pour les saisons d'hiver ses quartiers généraux, et c'était presque un prolongement de Hyde-Park, doublé du faubourg Saint-Germain, dont la ville de Cannes devint le centre, avec Nice et Monaco comme succursales. C'était autant de bastions avancés sur un luxe de bon ton, peu accessibles encore aux parvenus qui ne savent ni manger ni se vêtir avec modération.

C'étaient des jeux et divertissements élégants, recherchés seulement par une aristocratie fortunée qui, sous la douceur du ciel, se donnait des vacances prolongées, loin des Cours et... des cours de Bourse. Le soleil avait richement marié les petites bourgades de pêcheurs avec les grands lords et les fastueux seigneurs. Et ces petits ânes de montagne, portant des princesses russes, ondoyantes de vastes crinolines, trottaient gaiement sous les ombrelles vertes ou bien le long du rivage, à l'ombre grêle des premiers kamérops, importés par les amateurs des tropiques.

De ces temps lointains un souvenir m'est resté à l'esprit

d'une certaine villa de Cannes où quelques-unes de ces belles dames, ayant, toutes jeunes encore, connu la fin de l'Empire, étaient assises, inondées de lumière, sur les marches d'un escalier de marbre, comme sur le perron du palais de Compiègne. Un groom du plus beau noir de Libye — échappé de l'hôtel de l'avenue Friedland où il avait fait son effet oriental aux redoutes d'Arsène Houssaye — apportait des paniers, remplis de fruits d'or. C'était une figure des tableaux de Véronèse. Le général de Galliffet, le dos appuyé sur une balustrade, se tenait là, debout dans sa grâce martiale. Il était coiffé d'un de ces chapeaux mexicains qui lui rappelaient la campagne de Puebla, quand, chef de la fameuse Contre-guérilla, il chargeait à la tête de ses zouaves. Une à une il prenait, tel un joueur de tennis, des oranges dans le panier et les lançait dans les jupes tendues de ces beautés, dans les plis de ces robes blanches enrubannées et fanfreluchées où couraient des ruches et des volants. Ce n'était que rires et cris joyeux, rappelant les beaux jours insouciants. Le bleu était dans le ciel, les roses étaient sur la terre, et ce jeu, imité du Jugement de Pâris, avait bien l'allure de ce délicieux « à peu près » qui était le péché mignon de l'époque impériale et toute la frivolité de son âme de crinoline.

Le général de Galliffet avait un esprit qui partait comme une mitrailleuse et quand la fumée se dissipait, on comptait beaucoup de morts. Mais ils se relevaient vite et demandaient généralement à être mitraillés de nouveau. Tel était le cas de ces belles nonchalantes qui remontent à l'horizon de ma première jeunesse.

*
* *

Parmi les maisons qui s'ouvraient avec discrétion, mais dont le prestige conservait son pouvoir et son trait à travers tant de catastrophes, il convient de citer en premier lieu celle qui, au Cap Martin, à la villa Cyrnos, abritait doña Maria Eugenia de Gusman, Porto Carrero y Palafox, comtesse de Teba, impératrice des Français.

Vers l'année 1890, la comtesse de Teba songea à se fixer à nouveau sur le sol français qu'elle n'avait plus, depuis le désastre de 1870, frôlé qu'en étrangère, en habituée des hôtels où, inconnue de la plupart, elle occupait, discrètement,

un appartement. Elle trouva l'année suivante, sous le président Carnot, l'occasion propice d'un tel établissement.

La Riviera, qu'elle avait tant de fois parcourue et côtoyée avec son yacht, était le lieu qu'elle avait choisi pour un hivernage régulier, lorsque, plus de trente ans avant sa mort, elle s'imaginait sa vieillesse assez avancée pour avoir besoin d'une station de repos...

Le Cap Martin, *cette grosse tortue verte*, comme elle me le désignait parfois de loin, lui semblait alors un séjour idéal. Nulle maison, nul voisinage périlleux où la dignité de son anonymat eût pu être menacée par des indiscrets. Rien que la *tignasse* des bois de pins, le romantisme des rochers qui tantôt tombent à pic sur la mer, tantôt forment des îlots, des havres, des promontoires qui ravissaient ses yeux. Ils invitaient son esprit d'aventure à de longues promenades solitaires, surplombant ce fameux « chemin des Douaniers » qui contourne le Cap, qui embrasse toutes ses sinuosités, suit tous ses caprices topographiques, escaladant et descendant les dos d'âne et ce terrain rocailleux.

Le caractère un peu colonial de l'Impératrice échappa complètement à ceux qui la connurent pendant son règne. Le rôle officiel qu'elle remplissait alors et auquel, avec une souplesse étonnante, elle plia sa nature impétueuse, avait mis au second plan ce penchant du lointain. Seul, le voyage entrepris en 1869, pour l'inauguration du canal de Suez, laissa soupçonner qu'en dehors de sa suprême ambition, déjà satisfaite, ce qui lui tenait le plus au cœur c'était de naviguer « comme Cléopâtre », disait Mérimée, mais aussi comme une femme très moderne, pénétrée de la nostalgie perpétuelle de la mer, de la joie presque violente des débarquements d'Orient, où, dans la brume nacrée des matins, des minarets surgissaient des coupoles blanches aux reflets laiteux. Souvent elle songeait à leur silence et à leur mystère, se profilant sur l'horizon immobile où mille images montaient à elle. C'était une humanité différente, colorée et familière dans l'imprévue de la poussée qui se presse contre le voyageur étranger. Elle avait la hantise de cette foule bigarrée qui la happait au passage et l'entraînait dans l'ombre dorée des ruelles, celle des sons innombrables qui s'y répercutaient parmi les cris des marchands, des odeurs d'épices, des jeux de lumière qui zèbrent les visages luisants et enturbannés.

Que de fois l'Impératrice parlait de ses impressions d'Orient ! Ce n'était pas la moindre de nos stupéfactions admiratives de l'entendre prononcer encore, sur le seuil de sa nonantième année, cette phrase d'espoir en une vie illimitée :

— Désormais je passerai tous mes hivers dans l'île de Ceylan. C'est le seul endroit où l'on est vraiment bien.

Un jour, ayant soumis à l'Impératrice le premier dessin aux crayons de couleur — combien naïf — que j'avais fait en 1863, à l'âge de quatre ans, représentant une villa italienne avec un parterre et un jet d'eau, elle s'écria :

— Vous voyez que vous revenez à votre point de départ ! vous avez commencé par la passion des jardins et vous finissez par elle. Moi je reviens à mon goût pour les voyages lointains. La vie en mer est si reposante.

Lorsqu'on arrivait devant la villa Cyrnos, une grande porte rustique fermait à cette époque le domaine. Elle a fait place, aujourd'hui à une grille, surmontée de la couronne royale de Savoie, que la duchesse Lœtitia avait fait poser peu de mois avant sa mort. On se dirigeait alors dans des allées désertes et l'on débouchait devant le péristyle d'honneur où un grand tapis écarlate était toujours jeté, sur un escalier de marbre entre deux colonnes corinthiennes. Un grand silence vous accueillait. Nulle rumeur ne venait de l'intérieur. On gravissait les marches du perron et à mesure que l'on s'avançait vers la grande porte, l'on voyait s'avancer vers soi une personne ayant une grande ressemblance avec soi-même. On s'arrêtait, elle aussi s'arrêtait. C'était l'effet d'une immense glace posée en face de l'entrée. Mme Henri Germain s'étant ainsi vue un jour, marchant à sa rencontre, s'écria :

— C'est très hospitalier. Dans cette maison on est reçu *par soi-même.*

Le grand vestibule était sobrement meublé de grands fauteuils en velours de Gênes. Le grand tableau du *Retour des cendres de Napoléon* tenait tout le mur de gauche. La *Belle-Poule*, en grand pavois, frémissait des coups de canon qui signalaient son entrée dans le port de France, et encore que l'Impératrice sût les Anglais guéris de toute susceptibilité au sujet du grand oncle, elle avait fait ramener d'Angleterre cette toile « pour ne pas faire de la peine », disait un de ses familiers, « aux descendants de Hudson Lowe ».

Au rez-de-chaussée, seul le petit salon formant bureau avait un certain caractère historique par les nombreux objets provenant de la famille impériale. A gauche, un grand portrait en pied de Joséphine, un de ceux dont l'Impératrice aimait à dire « qu'il exprimait le mieux la langueur amoureuse des Iles ». En face de lui un portrait du prince Impérial, également en pied, dans son uniforme de l'armée anglaise, chaussé de grandes bottes en cuir naturel. Sur le bureau, au milieu de la pièce, parmi des photographies et des miniatures, une charmante statuette de l'impératrice Élisabeth d'Autriche, svelte et fine, coiffée de la lourde couronne de ses cheveux. Ce décor était choisi avec mesure et l'atmosphère était celle d'une mondanité souriante et presque jeune, sans nulle solennité.

Au jardin, dans un grand demi-cercle, devant la villa, s'étalait une belle floraison de violettes et de pensées. Pendant les beaux après-midi, l'Impératrice, accompagnée du fidèle Pietri, faisait sa tournée chez ses voisins, car en ces derniers vingt ans le Cap s'était peuplé. Elle rendait souvent visite au domaine de M. Gustave Kahn, qui avait acquis tout un versant du Cap, pour y acclimater la flore tropicale. Cet exotisme enchantait l'Impératrice et elle se donnait ainsi une petite illusion de voyage dans son « cher Ceylan ». Près d'une petite porte rustique on pouvait apercevoir parfois un groupe discret, arrêté et causant, un vieillard, petit et voûté, le chapeau mou négligemment posé sur l'oreille, et à ses côtés une vieille dame, plus grande, un peu penchée en avant et portant, accroché à un bras, un en-cas en toile grise. C'était l'Impératrice. Elle était généralement coiffée d'un large chapeau bergère en paille noire, orné d'une torsade. Elle portait un vêtement flottant et une jupe assez ample, mais courte pour la mode d'alors. C'était bien la vieille dame de l'ancienne Europe qui n'avait pas abdiqué ses droits à une coquetterie raisonnable, en rapport avec son âge et sa condition. Ses cheveux gris étaient relevés sans apprêt, avec quelques boucles postiches, se perdant sous le chapeau. Quoique en deuil, ses mains petites et fines étaient couvertes de gants de chevreau naturel, généralement usés et montrant ces quelques déchirures qui sont, comme aimait à dire jadis Mme de Metternich, « avec son air d'en avoir deux », *un témoignage de noblesse contre des gants de circonstance*, toujours trop immaculés.

Par instant l'Impératrice portait une main à des lunettes noires, pour consolider les tiges qui, dans l'effet de la conversation, menaçaient de glisser, ou bien elle les relevait sur le front comme les notaires dans les comédies de Molière, quand ils cherchent les gens qui doivent signer l'acte de mariage. On apercevait alors des yeux gris-bleu, à la fois froids et animés. On devinait en eux des observateurs curieux et même indulgents. Néanmoins, ils impressionnaient encore par l'idée qu'on avait qu'ils pouvaient ne pas l'être. Ils étaient très rapprochés comme ceux de cette race que peignait le Greco. Les extrémités semblaient tirées par le bas, *comme des yeux* — disait encore la même Mme de Metternich — *dans lesquels on cherche un grain de sable avec le coin de son mouchoir.*

Ses yeux où l'âge avait marqué sa flétrissure, étaient dominés par des sourcils singulièrement arqués. Une main, à la fois discrète et un peu maladroite, semblait, en une longue habitude machinale, s'obstiner à rehausser au kohl leur tracé très mince. La courbe du nez descendait avec une pureté encore surprenante et s'arrêtait sur une bouche mince et fine qui ne montrait nulle trace de tristesse ni d'amertume. Elle n'avait pas perdu en route toute sa grâce, le long de tant de paroles et elle gardait encore toute sa combativité.

L'ovale était resté mince, d'une grande race, les joues tombaient légèrement, guère plus que ne le montraient déjà les photographies de 1873, après la mort de l'Empereur. Le menton révélait quelques touffes de poils follets, mais c'est surtout le teint qui présentait les marques indélébiles d'une vieillesse avancée. Là seulement on devinait le grand âge que démentait l'extrême vivacité du geste.

La première fois que je fus mis en rapport avec l'Impératrice, ce fut à Venise, pendant la semaine de Noël 1879. La veille de la fête de la Nativité, elle désirait assister à une cérémonie religieuse et se rendit, à la tombée de la nuit, dans Saint-Marc, dont les lueurs rousses des cierges, se reflétant sur les mosaïques d'or, nimbaient sa silhouette de deuil d'un mystère impressionnant. Une fois ses dévotions faites, elle s'était mise à circuler sur le sol ondoyant et à en examiner les dessins avec cet intérêt archéologique dans lequel elle mettait toute la précision de son esprit. Puis avec son accent un peu rude, elle dit en désignant les décli-

naisons particulières des mosaïques qui semblaient tantôt affaissées, tantôt soulevées par des lames de fond de l'Adriatique :

— On dirait des vagues pétrifiées !

Ce mot que j'avais noté et retenu à travers tant d'années, me revint à l'esprit à mon retour à la villa Cyrnos. Là une existence entière, pleine d'aventures et de « vagues », s'était *pétrifiée*, elle aussi, dans le calme et dans l'oubli.

*
* *

Dès que l'Impératrice se trouvait en face d'un visiteur pouvant apporter du dehors un élément nouveau, ou désigné par sa situation à l'instruire de quelque chose, l'idée de cette *pétrification* cessait aussitôt et la conversation prenait un tour animé. On allait alors au hasard d'un sujet à l'autre, sans savoir où elle allait vous mener, et cette émotion grandissait quand une bonne fortune voulait que ses pensées la dirigeassent vers des points inexplorés de son passé. Pour un visiteur, épris d'histoire et qui sentait la valeur d'un tel témoignage vivant, ces entretiens pouvaient monter à l'intérêt le plus émouvant.

Chaque changement de ton, dans la conversation de l'Impératrice, dévoilait un mystère de cette femme qui avait joué un rôle si considérable dans la destinée des peuples. Il y passait comme des éclairs. Dans cette extrême vieillesse elle s'intéressait encore avec passion à la politique et, ne pouvant plus diriger les nations, elle se mêlait encore très activement et dans les limites que lui traçaient son âge et sa position, jusqu'aux luttes électorales des Alpes-Maritimes ! Un curieux mélange se lisait en elle d'insensibilité et de passion parfois irritée, de sollicitude touchante pour son entourage, et même pour ceux qu'elle connaissait à peine, pourvu qu'ils fussent dans le sillage momentané de sa vie.

Continuant ses promenades sans se lasser, elle aimait à se perdre sur les routes qui allaient vers Menton, surtout quand les sujets qu'elle avait évoqués la changeaient de son quotidien. A la chute du jour, Piétri insistait toujours pour le retour. Elle cédait alors, non sans quelque résistance, et s'en revenait à pas lents dans les allées de pins, s'arrêtant par instants, en piquant sa canne dans le sable.

Sur la route parfois un mouvement de voitures la faisait

prendre son auditeur par la manche pour l'entraîner contre les clôtures de bois et « le sauver de la mort ». Elle se fâchait alors contre l'abus des voitures à chevaux, garnies d'étrangers qui donnaient une si grande insécurité à la route. Parmi les clients que les cochers de Monte-Carlo menaient à travers le Cap Martin, dans l'espoir de voir la Souveraine, peu la reconnaissaient en cette vieille dame, qui se garait dans la poussière, à l'approche de leurs chevaux. Dans sa continuelle frayeur, elle se montrait bien une femme du dix-neuvième siècle, qui tenait encore ce danger pour quelque chose de périlleux.

Pour ceux qui l'accompagnaient, elle avait des gestes de sollicitude alarmée. Parfois elle faisait une petite scène amicale à Piétri qui ne courait aucun risque, mais à qui elle reprochait avec vivacité de s'exposer par bravade et de *faire le fanfaron*, uniquement pour la désespérer. Piétri, habitué à ces façons, prenait ces choses avec philosophie et gardait son silence de « vieux conspirateur », dévoué jusqu'à la mort à sa Souveraine. Dans ses courses, l'Impératrice ne se servait de sa canne et de son en-cas que pour monter et descendre les pentes. Aussi avait-elle une main généralement libre pour tenir quelques fleurs fanées, qu'elle tortillait sur leurs tiges. Dans le feu de la conversation, elle les laissait souvent tomber et se lamentait alors sur ce petit malheur, beaucoup plus qu'elle n'avait fait sur la mort du « Roi-Vierge ». Quand on se baissait pour les ramasser, elle se confondait en remerciements comme d'un trésor retrouvé, et dans ces moments on découvrait en elle cet écho d'une naïveté presque juvénile que Mérimée avait connue soixante-dix ans auparavant.

En toutes occasions, la clarté de ses répliques était surprenante. De ses voyages elle avait tiré un grand profit et elle disait toujours sa joie de retrouver les lointains, l'Orient, Venise et la côte dalmate, où elle rencontrait partout le lion ailé de Saint-Marc, incrusté dans les blasons des villes. Elle regrettait que l'on ne connût pas mieux ce pays comme aussi la leçon d'énergie que les Vénitiens avaient donnée au monde. L'ardeur avec laquelle elle parlait des conquêtes de ce peuple la faisait alors songer aux aigles de Napoléon et on sentait fort bien que son goût pour les grandes ambitions politiques était des effets réflexes, arrivant parfois à la surface comme des lueurs sous la cendre.

Quand elle changeait le cours historique de ses entretiens, elle se mettait parfois à discuter *en homme*, expert en biens immobiliers, de l'avenir de son Cap Martin. Les pusillanimes qui manifestaient des craintes pour la conservation intacte de ce joyau, elle les rassurait et s'étendait sur sa satisfaction de voir « sa grosse tortue » sauvée par une société qui respecterait sa beauté et empêcherait tout morcellement. Dans ses promenades, elle aimait à faire remarquer, aux limites de son petit bois, un grillage presque invisible. Elle disait qu' « il pendait comme un filet de pêche qu'on avait mis à sécher ». Quand ses familiers, appréhendant des cambriolages, mettaient à l'abri des objets de valeur dont, par moments, ils pouvaient avoir la garde, elle les rassurait par une attitude qu'elle affichait comme une élégance envers ses voisins et comme un acte de confiance envers le passant.

Souvent, quand déjà la fraîcheur du soir montait du sol, elle insistait pour vous montrer *son coin*, établi, ainsi que toute la villa, sur ses plans et ménagé à mi-flanc de la rive escarpée. Elle engageait alors ses visiteurs dans les sentiers, tant de fois foulés par les pas agiles de celle que Maurice Barrès avait appelée « l'Impératrice de la Solitude ». A cette œuvre qui, en somme, avait consisté à laisser les choses en l'état où elle les avait trouvées, on pouvait donner une valeur particulière par ce frein qu'une femme, disposant de tant de moyens pour gâcher la nature, s'était imposé à elle-même, pour lui laisser son caractère. Elle était arrivée à une telle satiété que son dernier raffinement consistait à ne point entraîner la dernière partie inviolée de son domaine dans une transformation artificielle. Se penchant sur toutes les plantes, elle faisait, en vrai botaniste, remarquer leurs formes et leur parfum. Dans ces moments où elle avait dépouillé son côté parfois acerbe, elle était tout à fait charmante, d'une simplicité et d'une intimité telles qu'elle faisait oublier tout ce qui pesait si lourdement sur elle. Quand dans le crépuscule, elle se penchait sur les buissons avec un réel souci de chercher « leur nom de baptême », elle rappelait parfois les longues chevauchées de sa jeunesse espagnole. Ses goûts pour le monde semblaient se nouer à un heureux amour pour la nature comme si elle devait réhabiliter les premiers en préférant celui-ci. Elle marchait alors sans fatigue apparente, s'appuyant seulement par instants sur

le bras d'un familier, et se montrant enchantée quand elle pouvait échapper à ses « dictateurs de santé » pour les avoir perdus en route.

Dans sa dernière existence peut-être un peu monotone et assez sévèrement réglée, le moindre imprévu lui plaisait, l'amusait et variait son ordinaire. Son âge la tenait assez à l'écart de l'extérieur et son entourage veillait à cette difficile mission d'éloigner à la fois l'Inconnu par les dangers qu'il pouvait amener, et de l'appeler pour qu'il apportât dans son silence une distraction souhaitable à son esprit. Les reflets du dehors, pourvu qu'ils fussent à son goût, la charmaient depuis les révélations sensationnelles jusqu'aux petits caquets légers, dits dans les limites du respect qu'on devait à sa personne.

Dans ce coin du Cap la mer est parfois semblable à une nappe d'argent luisante, entre les pins tourmentés, couchés par les vents. Le ciel lumineux et blanc fait à ce paysage une atmosphère scintillante et froide qui s'unissait alors si bien avec cette clarté, insensible en apparence, que l'on pouvait découvrir dans l'âme de l'impératrice Eugénie.

Quand le soleil se couchait dans une brume légère, l'auguste hôtesse, levant sa canne, désignait souvent Monte-Carlo avec ses immenses hôtels, couvrant les flancs de la montagne. Elle excusait cette escalade comme une prise de possession légitime du monde moderne sur la nature. Elle l'approuvait même et, de loin, cette lutte avait pour elle des aspects impératifs, une forme de conquête qui lui plaisait.

On a beaucoup reproché à l'Impératrice un manque de cœur. C'est une manière imparfaite de juger sa sensibilité. Certes, le sujet est subtil, car si souvent celle-ci est manifestement émue, il peut ne s'en suivre point qu'elle ait la bonté « installée ». La vérité est sans doute qu'elle la manifesta souvent et aussi qu'elle donna à certains l'idée de n'en point avoir. Le duc de Morny avait eu raison de dire qu'elle avait le caractère successif. Ce qu'elle possédait, sans contestation possible était — malgré son soupçon d'avarice qui avait obscurci la jeunesse de son fils — ce quelque chose d'indéfinissable qui était bien de son pays, le ton du chevaleresque. Elle entendait défendre les opprimés et aussi elle avait une Raison, tout près de la bonne terre, ce qui faisait dire à quelques-uns qu'elle pouvait être, comme toute

Espagnole qui se respecte, Don Quichotte et Sancho Pança dans la même personne.

Souvent, au cours d'une promenade intime, elle semblait s'ingénier à se montrer tellement sous toutes les facettes qu'on croyait ne plus rien avoir à découvrir. Aussi un jour me donna-t-elle, précisément sur le cas de chevalerie, l'occasion de juger de sa générosité. Sur le mariage contrarié d'une jeune fille avec un homme sans fortune, elle me demanda des renseignements et prit, avec beaucoup de chaleur, la défense de l'amour contre l'avidité. Elle s'indigna qu'on pût trouver mauvais un choix de cœur, me pria de lui présenter ce couple pour lui donner du réconfort, toute acquise à la pensée qu'elle lui devait aide et protection.

« Comme elle a raison de faire un mariage d'amour, s'écria-t-elle, et de prendre un homme pour la seule raison qu'il lui plaît. Cela ne regarde personne ! »

Ce trait de caractère charmait, car en réalité, par tout son passé, elle était la moins désignée pour renier le droit à l'ambition. De telles appréciations imprévues tournaient alors à la confusion de beaucoup de personnes qui avaient connu d'elle une autre manière.

Son *coin* préféré où elle aimait à vous mener, était un petit promontoire créé sur un rocher, avec des fauteuils et une table ronde. De là la vue était inattendue, d'une âpreté sauvage sans autre rappel de la vie d'alentour que le lointain semis de maisons et de palais sur le rocher des Grimaldi. Les pins descendaient là jusqu'au seuil de la Méditerranée. L'impératrice aimait à y rester longtemps, jusqu'au moment où ses « dictateurs de santé » survenaient pour l'engager à rentrer. Quand au retour la façade de la villa Cyrnos surgissait au fond du jardin avec ses arcades, sa blanche loggia, les plans exotiques qui se dressaient dans les parterres, elle s'arrêtait volontiers, les désignant en disant aux visiteurs :

— Voilà mon faux Orient. Au fond je n'aime pas tant ces palmiers, ces aloès dont les jardiniers sont si fiers. Ils me rappellent mes voyages, mais je préfère toujours les plantes qui poussent librement dans le terrain de leur choix.

Ce cri du cœur soulignait ce qu'elle avait dit sur les droits à l'indépendance du cœur.

A l'époque où ce climat généreux n'avait pas encore

donné à ces arbres une exubérance accablante, le jardin était fort agréable.

— Dans certains endroits, réussis par la nature, disait-elle, l'intervention de l'homme ne peut plus être qu'une calamité.

Dans un de ces sentiers, elle me parla pour la première fois de Mérimée. Elle avait accepté mon bras au milieu d'une descente un peu rapide et s'arrêtant soudain à une de ces herbes sauvages qui poussent dans la fente des rochers, elle se pencha sur elle avec une souplesse qui me surprit. Elle la cueillit et me dit en jouant de sa main gantée — où passaient plusieurs doigts — avec les fruits rouges et luisants qui ressemblaient à des graines de poivre :

— Voilà des plantes que M. Mérimée trouvait dans nos excursions de montagne, aux environs de Grenade.

Elle raconta qu'il s'était fait parfois botaniste pour la circonstance et herborisait avec entrain en marchant à côté de sa mule. Il fallait alors arrêter aux endroits les plus dangereux, où chacun ne songeait qu'à son équilibre, « parce que, disait-il, c'est là où pousse la flore la plus rare ». Le péril augmentait le plaisir.

Ces dames, malgré leur intrépidité, n'étaient pas toujours de son avis, et Mme de Montijo s'alarmait parfois de ses prouesses. Mais quand il lui avait rapporté quelque joli bouquet parfumé de thym, elle le remerciait tout de même de sa peine, et il disait alors « qu'il ne fallait pas toujours regarder en l'air, mais aussi sur la terre, qui, au fond, gardait encore les meilleures surprises ».

— Je ne cessais, ajouta-t-elle, de le questionner, car il avait réponse à tout. C'était une véritable encyclopédie.

L'habitude d'interroger sans cesse n'était donc pas, chez elle, une manière apprise dans son métier de Souveraine, mais une curiosité naturelle que Mérimée avait augmentée en elle. Jusque dans son extrême vieillesse, elle le conserva intact et sa vie plus réduite se prolongeait au delà de ses murs par cette sorte d'avidité de connaître un plus grand nombre de choses de l'extérieur, de quelque source que ce soit. Elle n'en dédaigna aucune.

On s'était jadis beaucoup moqué de l'honorable M. Caro, un des familiers de Compiègne, quand, avant la guerre, il parlait du génie politique de l'Impératrice et... après la chute de l'Empire, de son incapacité. Il est indéniable que

dans le salon de sa vieillesse elle pouvait donner à son auditoire l'impression d'une des rares femmes de son temps, ayant des aperçus justes sur la vie publique. Une fois elle parla devant moi, avec un solide bon sens, des actions violentes destinées à changer un régime, et elle dit :

« Ce n'est pas si facile que cela de faire un coup d'État. Mon mari en a fait un, mais la maison était déjà à lui. »

Il est malheureusement certain que son influence fut néfaste. Il était également évident à tous ceux qui l'entendirent parler, que son appréciation des événements — plus encore que des gens — se trouvait souvent excellente. On avait, auprès d'elle, cette impression singulière que si l'on pouvait encore redouter son action pour le cas où elle eût conservé sa puissance, on savourait ses paroles précises. C'était bien vrai qu'elle séduisait encore par cet esprit, et là elle restait fidèle à elle-même quand on rapprochait ses impressions de celles qu'on eut de sa jeunesse où elle avait moins séduit les cœurs que les yeux et ses raisons.

« Je ne comprends pas, dit-elle un autre jour, qu'on ait fait de Mérimée plus tard un tableau si noir. On l'a traité de cynique personnage, amer et décevant. Moi qui l'ai si bien connu, je n'ai rien remarqué de pareil. »

Elle louait alors son parfait dévouement, son obligeance discrète et sans cesse en éveil, sa fidélité aux amis choisis. Elle ne niait pas ses apparences impassibles qui se manifestent si bien dans sa manière littéraire. « Regardez ! disait-il, laissez agir les gens, et ne vous en mêlez pas. » Cette attitude si claire, il la conservait dans la vie privée, mais cette prétendue indifférence était loin d'être de la sécheresse. Il y a des gens qui veulent toujours forcer vos attendrissements. La défiance de Mérimée pour ceux-là venait peut-être de cette manie. Il détestait les épanchements sentimentaux, souvent si factices et aussi les optimismes béats. Il était trop intelligent pour ces artifices et il ne manquait pas de les démasquer, parfois d'un seul mot qui emportait le morceau. « Voilà, disait-elle, ce que les gens n'aimaient pas. D'abord ils trouvaient l'ironie quelque chose d'anthipatique et de redoutable. Moi aussi je m'en méfiais parfois, mais cela dépendait du côté où elle venait. »

Elle attribuait l'éloignement de beaucoup de personnes pour Mérimée, à sa manière qui ne se livrait qu'à peu de personnes et qui ne se laissait aller devant aucune. On lui

rendait ainsi la méfiance qu'il montrait lui-même pour les autres. « J'ai connu, ajouta-t-elle, des femmes qui le traitaient sans détour de « diabolique » et l'évitaient avec soin ». Peut-être son génie mystificateur contribuait-il à ces aversions.

Quand il vint pour la première fois chez la comtesse de Montijo, il avait depuis longtemps écrit sa *Guzla* et même ses ballades illyriennes. L'Impératrice disait qu'il était « trop savant pour les gens du monde et quand il s'ennuyait avec eux il s'en vengeait avec des mots ».

« Tout ce que je sais, c'est qu'il nous amusait beaucoup. »

Sans doute, avec l'âge, avait-il changé, devenu plus compassé qu'aux beaux jours de Grenade. En tout cas, l'Impératrice lui avait conservé son souvenir reconnaissant. La question qui la troublait n'était pas de savoir comment elle prenait son penchant de conter des histoires scabreuses. Tout le monde savait que la forme sauvait le reste. Ce qui pouvait préoccuper était plutôt l'extrême liberté avec laquelle Mérimée avait pu devant *la maîtresse de maison*, comme il l'appelait, toujours si profondément respectueuse de l'Église, émailler ses conversations de mots sacrilèges et montrer toute sa vie les opinions d'un esprit le plus impénitent et le plus agressif. Un jour, je l'avais demandé à M. Raimbaud qui m'en donna une explication catégorique :

« Devant ses hôtes, Mérimée n'employait jamais les termes excessifs par lesquels il s'amusait parfois à indigner la galerie, mais il ne reculait pas devant des discussions du domaine spirituel où les sarcasmes pleuvaient. Quand l'Impératrice ne pouvait plus les supporter, elle lui disait : « Vous n'êtes qu'une bête ! » La conversation finissait alors comme cela et tout le monde était content, Mérimée le premier, car rien ne le ravissait comme d'être appelé un âne. »

« Malgré son esprit caustique », disait un jour l'Impératrice, « il craignait toujours les catastrophes. Il n'avait confiance en rien, surtout dans le Régime. Une fois, il a voulu m'empêcher d'aller en Espagne, sous prétexte que les socialistes de Grenade me feraient un mauvais parti. J'y suis allée tout de même, et j'en suis revenue. Au retour je lui ai envoyé une dépêche : « Voyage merveilleux, santé excellente. » Je crois qu'il était furieux de s'être trompé de la sorte. »

Un jour, elle dit avec un sérieux qui ajoutait au comique :

— Mon mari appréciait beaucoup ses qualités et il me disait parfois : « Votre Mérimée est bien agréable, mais il a un grand défaut à mes yeux, il n'est pas bonapartiste. » C'était vrai. Il n'aimait pas les Bourbons à Naples, mais il le soupçonnait bien capable de les vouloir en France.

L'Impératrice se trouvait rarement appelée à parler de M. Beyle. Comme Stendhal était mort déjà en 1845, elle avait conservé de lui un souvenir bien plus vague que de Mérimée. La seule occasion où j'eus le plaisir de l'entendre parler de lui fut celle que j'avais moi-même provoquée par une question, contraire au rite protocolaire. Mais comment résister?... « Souvent je me suis demandé », me dit un jour un diplomate qui avait connu la reine Victoria, « si un esprit épris d'histoire a le droit de négliger un témoin aussi précieux que l'est un souverain, sans violer la règle au profit de la postérité. » Je m'étais moi-même souvent posé cette question devant ceux qui portaient en eux le plus grand nombre de secrets, mais la crainte d'être importun, autant que le choix de l'instant propice, m'en ont détourné la plupart du temps. Parlant de Mérimée et de Beyle, Mme Walewska avait dit ces mots, trop sommaires pour avoir de l'importance : « Deux cœurs secs. »

L'Impératrice en jugea autrement. Quand Beyle fut présenté à la famille Montijo, il avait déjà terminé *le Rouge et le Noir*, et ce hussard du romantisme, comme on l'a appelé, était déjà l'observateur pénétrant, auquel rien ne pouvait échapper. Fort énigmatique, rempli d'un orgueil intellectuel qu'il ne cachait guère sa prétention d'être considéré, il mettait déjà à cette époque, dans le choix de ses sujets, ce raffinement qui trouvait sa nourriture dans le commerce de cette famille, encore qu'il ne faille point s'en exagérer l'ampleur.

L'Impératrice, au cours d'une promenade, me dit d'abord ce seul mot :

— C'est si loin !

Ce mot, elle le répétait souvent, lorsque son regard s'en allait en arrière d'elle, sur cette route interminable dont les débuts se perdaient déjà dans les brumes de la légende. Puis, avec ce qu'elle avait gardé dans sa mémoire, comme aussi avec ce qu'elle en savait par l'apport extérieur, elle s'était constitué une image assez exacte de *son M. Beyle.*

Ce n'était pas à vrai dire une contribution importante pour sa psychologie. Elle disait pourtant de lui « qu'il lui avait semblé à la fois réservé et avide d'entrer dans la confiance des gens ». Quelqu'un, ayant devant elle qualifié Stendhal de « supérieurement agaçant », elle protesta :

— Non, s'écria-t-elle, pas supérieurement agaçant. Agaçant, peut-être, et supérieur.

Ce mot montrait déjà sa clairvoyance. Elle se rappelait surtout ses récits de l'Épopée napoléonienne. Beyle connaissait son goût pour la gloire et ne s'était pas fait faute d'alimenter la conversation de ses souvenirs personnels. Aussi est-ce ceux-là qu'elle avait le mieux retenus. Sans être une femme lettrée, elle avait, surtout dans sa vieillesse, beaucoup lu pour une femme de sa condition, et elle avait été amenée ainsi à lire aussi les livres de M. Beyle. Le prestige qui précédait ce nom ne la laissa pas indifférente, si le côté minutieux de sa psychologie était susceptible de fatiguer son esprit. « C'était un ver de bois dans un confessionnal », disait de lui Mérimée, à Compiègne. « Il faisait chaque jour son petit tas de farine avec tout ce qu'il avait surpris dans les consciences. » Ce jugement avait amusé l'Impératrice, mais elle défendait toujours la mémoire de l'homme de Grenoble.

FERDINAND BAC.

(A suivre.)

Un règlement de comptes après Thermidor

Un réquisitoire prodigieux était en train de se composer contre les crimes de la Terreur. A cette barre même où quotidiennement pendant trois années les sectionnaires étaient venus avec fougue récriminer contre les aristocrates, les prêtres, les brissotins, voici que se présentaient des députations accusant des Montagnards et formulant dans leurs griefs des précisions stupéfiantes qu'on leur laissait toute licence de développer.

Après Fouquier-Tinville, ce fut le tour de David, puis de l'horrible Lebon. Le cas de celui-ci intéressait gravement le Comité de Salut public, en particulier Barère qui naguère l'encourageait en ces termes à l'exercice implacable de son proconsulat :

« Les forfaits ne se rachètent pas contre une République ; ils s'expient sous le glaive. Portez l'œil de la surveillance sur tous les points... Marchez toujours, citoyen collègue, sur cette ligne révolutionnaire que vous décrivez avec courage. Le Comité applaudit à vos travaux. »

Les doléances qui affluaient du Pas-de-Calais et des départements voisins avaient révélé des abominations. Mais Barère, avec son habituelle facilité, son ton d'optimisme badin, avait rejeté ces plaintes :

— Des formes un peu acerbes ont été érigées en accusa-

tion, mais ces formes ont détruit les pièges de l'aristocratie, et pas un patriote n'a été frappé. Que n'est-il permis à la haine d'un républicain contre l'aristocratie?

Les supplications venaient de prendre plus de force après Thermidor et le frémissement de Paris y répondait. Joseph Lebon reçut ordre de rentrer au sein de la Convention. Dès son retour il voulut parler. André Dumont l'interrompit :

— Cet homme sanguinaire, ce monstre pétri de crimes, vous le voyez salir cette tribune et y exhaler le venin de son âme infernale !

L'autre, perdant contenance, cherchait des excuses. Il était innocent, on avait abusé de sa candeur.

— J'ai failli, assurait-il, être victimé par Robespierre. Mon cœur est pur. Pendant neuf mois j'ai sué...

— Sué le sang ! ricana Poultier.

« L'arrestation ! l'arrestation, » criait-on de toutes parts. Elle fut décrétée sans débats.

Barère aurait bien voulu à ce moment n'avoir pas plaidé comme il l'avait fait le 21 messidor. Son euphémisme des « formes un peu acerbes » avait eu un succès dont il se serait bien passé. Lebon et Barère, ces deux noms se trouvaient maintenant associés, et quand dans les familles, dans les cafés, dans les rues, on s'entretenait des odieuses méchancetés de Lebon, l'on ne se faisait pas faute de vilipender aussi son défenseur.

Du reste, chaque jour des événements nouveaux prouvaient la force irrésistible de la contre-révolution. Les portes des prisons s'étaient ouvertes, et les détenus sortaient en masse des geôles. Des cortèges de pétitionnaires incessamment défilaient à la barre pour faire le procès des plus authentiques Montagnards. La pénurie des denrées indispensables, autant que la découverte des atrocités commises au nom de la Loi, retournait le peuple contre un régime qui en deux années avait, après la banqueroute, réduit l'État à la plus parfaite indigence. Tous les rapports de police de l'époque font allusion à la crise causée par le manque d'aliments et de combustibles. Tout est d'un prix exorbitant. « L'esprit public paraît tourmenté par les privations qu'éprouve le peuple... On se soucie peu de porter sur les bijoux les emblèmes de la Liberté... Les muscadins fourmillent partout. »

Chaque jour, en effet, grossissait le nombre des volontaires ligués contre les mœurs et les lois républicaines. Les tenants

du système ne ménageaient pas ces adversaires résolus et de plus en plus audacieux. Pour combattre leur propagande, ils usaient de la calomnie et de la caricature. Les historiens officiels ont recueilli la légende injurieuse et nous parlent avec ironie de la « Jeunesse dorée », assemblage, selon eux, d'opulents hurluberlus acharnés contre les paisibles et innocents Jacobins. Ces prétendus richards étaient en majorité des enfants de la bourgeoisie, même de la plus humble, de modestes commis. Les nobles s'étaient pour la plupart expatriés ou dirigeaient les insurgés de l'Ouest. On n'eût guère trouvé de leurs fils dans la légion que menaient Fréron et Tallien. Ces hardis garçons se vêtaient avec une propreté fort peu démocratique. Disons plus : par cette exagération propre à leur âge et par envie d'insulter à la mode crapuleuse des sans-culottes, quelques-uns mettaient peut-être dans leur toilette une certaine recherche. Cela contrastait trop avec l'accoutrement des purs. Le dessin satirique en fit aisément les Incroyables. S'ils eussent été si grotesques, eussent-ils eu l'influence dont ils jouirent sur la masse? On estimait leur crânerie et leur vigueur. Aux jours les plus sombres, c'étaient eux qui avaient bravé la tyrannie. On les avait vus faire des démonstrations téméraires, par exemple cette tentative pour sauver la reine pendant son transfert à la guillotine. Dans les salles de spectacles, disséminés parmi les assistants, ils guettaient les passages de la pièce où se pouvaient trouver à faire des rapprochements avec la triste actualité : leurs sifflets ou leurs bravos déchaînaient l'enthousiasme des uns, la rage des autres. La *Paméla* de Neufchâteau avait dû être interdite, car les représentations étaient l'occasion de bafouer les maîtres du jour. On pense bien que de telles insolences s'étaient payées cher quand le Comité de Sûreté générale avait pu se saisir des coupables.

Mais en quelques semaines les choses avaient bien changé. Les Jacobins avaient perdu avec la domination leurs privilèges et leur arrogance. Fini le temps où ils se donnaient l'amusement de brimer les citoyens honorables et de traquer des nonnettes. Ils rencontraient maintenant à qui parler et avaient assez à faire de se défendre. A leur tour d'être giflés, bâtonnés et fessés. La foule s'associait souvent aux vengeurs du droit pour prodiguer aux roitelets de la veille les avanies et les raclées.

Ce qui avait manqué jusqu'alors aux réactionnaires,

c'était l'organisation et le commandement. Dispersés et s'ignorant entre eux, perdus dans le réseau des sections, empêchés par la délation de se grouper et de s'entendre, ils étaient à peu près impuissants devant le fort embrigadement de leurs ennemis. Quand Stanislas Fréron provoqua leur ralliement, ils oublièrent, dans leur besoin d'un chef, les barbares incendies de Lyon et de Toulon, l'ignominieux passé de celui qui prenait l'initiative de les rassembler pour la bataille. Avec fougue ils répondirent à son invite, et, par des affiches dont ils couvrirent les murs de Paris, signifièrent qu'ils s'engageaient solennellement à nettoyer la France. Très vite ils furent une vaillante armée disciplinée, alerte, obéissant au mot d'ordre et prompte à se porter là où son intervention était nécessaire.

Ils se répandaient dans les agglomérations du Palais-Royal, aux Tuileries, chantant le *Réveil du peuple*, s'adonnant avec passion à la propagande, exploitant contre la secte les renchérissements, nourrissant la haine des Parisiens contre les grands tortionnaires et leurs protecteurs.

Peu à peu l'idée se généralisait et s'affirmait que la justice dût instruire sans tarder davantage la cause de Lebon, de Carrier, de Fouquier, celle aussi de Barère et de ses complices.

Le député Lecointre, de Versailles, qui brûlait de venger Danton, crut le moment venu d'abattre les anciens suppôts de Robespierre. C'était un personnage assez benêt, à l'expression stupide, à l'étourderie proverbiale. Dès l'abord il commit la sottise de s'aliéner une bonne centaine de conventionnels, ces « mandataires corrompus, qui, disait-il, ont dans les départements trahi et assassiné le peuple ». Les plus disposés à voter l'arrestation ne pouvaient être que fort déconcertés par ce rappel. L'argumentation en vingt-six points, que Lecointre lut le 12 fructidor, fut d'un effet à peu près nul. Billaud-Varenne, un moment inquiet, reprit son assurance, et, comme Goujon demandait la clôture de la discussion, il s'y opposa.

— Il n'y a pas de doute, s'écria-t-il, que si tous les faits qui viennent d'être articulés sont vrais, ceux à qui ils sont reprochés ne soient de très grands coupables ; il n'y a pas de doute que si les crimes qu'on a annoncés sont réels, nos têtes ne doivent tomber. Mais je défie Lecointre de justifier son accusation... Quand on a la conscience pure, on ne craint pas la lumière. Aussi, suis-je le premier à demander que les

pièces annoncées par Lecointre soient lues à la tribune.

Cambon, lui aussi, paya d'audace. C'était la Révolution qu'on chargeait ; tous ils étaient solidaires.

— Tu n'as pas, gronda-t-il, le courage d'attaquer la Convention tout entière. Mais si tu as des faits positifs dans les pièces que tu te proposes de lire, tu n'as pas été assez loin, il fallait accuser les deux comités.

La Convention, troublée, écarta les inculpations de Lecointre. Le lendemain il fallut que celui-ci publiât ses prétendues preuves. Il avoua qu'il ne les avait pas toutes : une des principales s'était égarée. Quel tollé ! Cependant il put reprendre l'énumération de ses griefs. Il eut même le courage d'aller jusqu'au bout. A Barère il reprocha sa pression menaçante pour obtenir la loi de Prairial, enfin ses tergiversations entre le 7 et le 9 thermidor. Après la lecture du vingt-sixième paragraphe, où il rappelait que le Comité s'était adjoint pour collaborateurs des contre-révolutionnaires avérés, Lecointre confessa n'avoir pas non plus cette pièce. Ce fut un haro tumultueux.

Barère affecta de négliger des imputations dont la source, disait-il, était évidemment anglaise. Et, en une de ces pirouettes à sa façon, il déclara que s'étendre dans une réfutation, ce serait servir M. Pitt, qui ne l'avait déjà pas mal été dans cette séance. Peu s'en fallut que Lecointre ne payât très cher sa maladresse.

La joie de Barère fut gâtée presque tout de suite. Le surlendemain, comme on procédait au renouvellement du Comité de Salut public et qu'on tirait les noms des membres à remplacer, le sien sortit avec ceux de Carnot et de Robert Lindet. Mais Collot d'Herbois et Billaud-Varenne donnant leur démission, une seule exclusion devenait nécessaire. Barère, comprenant combien il serait préférable, pour repousser une offensive, de participer au gouvernement, eût bien voulu demeurer. Il lui était difficile d'agir contrairement aux deux autres : il abandonna ses fonctions, avec le pressentiment qu'il resterait découvert contre les coups.

Il en fut encore plus persuadé quand fut rétablie l'absolue liberté de la presse. Dès le lendemain parurent *l'Orateur du peuple* de Fréron et *le Citoyen français* de Tallien, deux journaux de combat qui se proposaient de mener la vie dure aux Jacobins. Puis ce furent de nombreux pamphlets, que des lecteurs, montés sur des bancs ou des chaises, répétaient dans

les jardins publics ainsi qu'aux carrefours, au milieu d'auditoires passionnés. Les ardents légionnaires de Fréron et de Tallien, voués à leur service, vendaient partout ces libelles et en criaient les titres agressifs avec autant d'énergie que de ténacité. *Les Jacobins démasqués*, *la Queue de Robespierre*, *les Jacobins traités comme ils le méritent*, *le Coup de grâce des Jacobins*, *Encore des Jacobins*, *peuple, qu'en veux-tu faire? Les Jacobins sont f...* et *la France est sauvée*, *Gare l'explosion! Donnez-nous leurs têtes ou prenez les nôtres*, etc...

Les passants, les oisifs ne se faisaient pas prier pour acheter ces feuilles et les étalaient pour afficher leurs sentiments. Le moindre monôme organisé contre les Jacobins était suivi de la multitude, bourgeois, employés, artisans, qui s'armaient de gourdins pour la chasse. On forçait leurs lieux de réunion, d'où on les faisait décamper et à la porte on tapait dessus.

« Voilà un membre révolutionnaire de ma section, » disait l'un, et il donnait un soufflet. « Voilà le chef des sbires qui m'ont arrêté », disait un autre, et un coup de pied bien placé. La foule cueillait les fuyards à la sortie et les contraignait à marcher dans le ruisseau sous les huées et les horions. Les tricoteuses, quand elles étaient reconnues, subissaient le sort que naguère elles infligeaient aux ci-devant.

Ces manifestations de la rue irritaient naturellement les débats de la Convention. Le 12 vendémiaire an III, Legendre, que possédait le souvenir de Danton, prit à partie Collot d'Herbois, Barère et Billaud-Varenne, les traitant de conspirateurs, et Laporte demanda qu'on en finît une bonne fois avec ces complices de Robespierre. Ainsi renaissait la campagne qu'on croyait avortée. Barère, tout suant de peur, eut à recommencer son plaidoyer. Dans un mouvement de vertu découragée :

— Je ne puis concevoir, déplora-t-il, le motif de l'accusation que l'on nous fait. Sans doute vient-elle de ce que beaucoup de membres ne peuvent me pardonner d'avoir par mon discours influencé le supplice de Capet...

Ce ne fut encore là qu'une escarmouche. L'ordre du jour qui la termina ne précisa rien. Mais la voie restait ouverte à de plus puissants assauts, Dans Paris s'activait la guérilla des pamphlets contre les décemvirs détrônés. Ange Pitou, dont toutes les productions faisaient fureur, n'oubliait pas Barère dans ses *Tableaux de Paris en vaudeville* : « Barère,

le prôneur de victoires, sera de nouveau le trompette des intrigants. Il fera patte de velours parce que j'ai des ciseaux dans les mains pour lui couper les ongles. Ce nouveau Protée voudra ressaisir la verge de fer pour remettre la Terreur à l'ordre du jour. » Des chansons populaires ajoutaient leur raillerie à la satire. Une des plus en vogue, *Remettez vos culottes*, tournait en dérision la clique égalitaire.

Le Club des Jacobins, dont la populace faubourienne subissait l'impulsion, usait de sa tactique habituelle, entretenant l'anarchie et poussant à l'émeute. Ils recommençaient contre le seul pouvoir existant les menées qui, jadis, avaient eu tant de succès contre le roi, puis contre les Girondins. La gêne alimentaire et le manque de charbon faisaient plus durement souffrir aux premières rigueurs de l'hiver. Ils exploitaient cette misère et désignaient comme la cause unique de la disette l'aristocratisme de la Convention. Cette excitation systématique révoltait tous les citoyens amis de l'ordre et désireux d'un relèvement national. L'incendie de l'atelier de salpêtre de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, puis l'explosion de la poudrière de Grenelle, dont on soupçonna les raisons véritables et les auteurs, augmentèrent les ressentiments. Il fallut bien, sous les rumeurs de Paris, que fût définitivement fermée la salle des Jacobins.

Ce soir-là, Barère qui habitait rue Saint-Honoré, dans le voisinage, eut le dépit de considérer les illuminations et les danses qu'organisa le quartier Saint-Roch, en manifestation de réjouissance. Gros mécompte pour lui, pour Collot et Billaud, qui, avec Duhem, Romme, Goujon, Bourbotte, Crassous, Levasseur et quelques autres, constituaient l'état-major de la grande association.

« Barère, écrivait l'auteur de *La Grande Queue de Robespierre*, Barère qui dirige maintenant les Jacobins, n'est que le continuateur de Robespierre, c'est le plus plat scélérat qui ait jamais paru. Les Jacobins sont la queue de Barère. »

La publication des mémoires de Vilate, *Des Causes secrètes de la Révolution du 9 au 10 thermidor*, acheva de le discréditer. Personne n'avait d'illusions quant à la valeur morale de Vilate, un des plus vils fournisseurs de la guillotine. Néanmoins on s'enfiévrait à la lecture de ses révélations sur Barère. Ce dernier, naguère son intime et son patron, l'avait soudainement lâché, le livrant au tribunal révolutionnaire. L'autre s'en vengeait en ressassant contre lui toutes les confidences

et tous les racontars dont son ingéniosité vraiment crapuleuse pouvait tirer parti.

Barère avait bien des motifs de redouter l'orage ; mais il affectait une parfaite sérénité d'âme. Il ne manquait pas une séance, bien qu'il ne montât plus guère à la tribune. Le 24 brumaire, il rassembla toutes ses forces pour un discours de grande allure.

— Les circonstances actuelles, dit-il, et l'amour de mon pays... (*murmures*), oui, l'amour de mon pays, dont j'ai donné quelques preuves depuis cinq ans (*murmures et hilarité*), me font un devoir de déposer dans le sein de la Convention quelques alarmes dont les plus zélés patriotes ne peuvent se défendre... Tout est changé autour de nous. L'esprit de parti renaît, les aristocrates vindicatifs prennent de l'avantage. Décadi dernier, un contre-révolutionnaire a essayé l'effet que produirait le cri plusieurs fois répété de « A bas la République ! » (*Violents murmures : La preuve! la preuve!*) Si l'on ne veut pas entendre des faits, si toutes les vérités ne plaisent pas, je cesserai de les dire...

Sans aucun doute, selon lui, toute cette agitation était due à l'Angleterre et aux gouvernements royaux. Et, par une insinuation perfide, il atteignait les partisans de la Convention qu'il assimilait aux royalistes. Tallien fonça sur lui :

— Je le vois, s'écria-t-il, vous craignez que, quand vos crimes seront totalement découverts, le peuple ne fasse retomber sur vos têtes toute son indignation (*applaudissements*). Hommes méprisables, vous lui faisiez accroire que c'étaient les nombreux supplices que vous ordonniez qui attachaient la victoire à nos drapeaux. Les hommes qui ont abattu le tyran, le 9 thermidor, formaient une faction redoutable, il est vrai ; c'est celle de vingt-cinq millions de Français contre les fripons et les scélérats. (*Applaudissements frénétiques.*) Ils ne permettront plus le rétablissement de la Terreur.

La reprise de l'affaire se produisit au milieu de l'effervescence inouïe occasionnée par le procès de Carrier. L'âpreté de l'hiver, un des plus froids qu'il y eût eu, la dévalorisation des assignats et l'effronterie du mercantilisme aggravaient l'exaspération générale. Le compte rendu décadaire de l'agent national près le district de Paris note les symptômes alarmants de l'insurrection : « Il est vrai qu'on a fait des comparaisons séditieuses entre le régime monarchique et le ré-

publicain ; il est vrai que le mot de roi a été souvent prononcé. »

L'on sut le 7 nivôse la décision des comités. Ils estimaient qu'il y avait « lieu à examen contre Billaud, Collot, Barère et Vadier ». Une commission de vingt et un membres fut chargée d'informer. La nervosité de la Convention s'en accrut. Chaque jour, les cortèges de pétitionnaires, manifestant en sens opposé, se succédaient à la barre. Le 20 pluviôse, on enleva les bustes de Marat et de Lepelletier ; des femmes hurlant de colère, on les jeta dehors, et Legendre, l'ancien étripeur des prêtres et des rois, stigmatisa cette clientèle de Billaud et de ses complices, « le parti des trois scélérats », cependant que le forcené Duhem beuglait son éternel : « Je t'assassinerai ! »

Le 12, une affluence, telle qu'aux grandes journées de 92 et 93, bondait la Convention : Saladin, un des anciens proscrits, allait présenter le rapport de la commission. Quand il entra, ses collègues, pour la plupart, se levèrent et lui firent une ovation. Billaud-Varenne, Barère et Collot parurent à leur tour, escortés de leurs amis, et allèrent s'asseoir à leurs places habituelles. Le vieux Vadier avait par la fuite évité les complications. Une curiosité dénuée de toute sympathie suivit l'ascension du groupe vers le sommet de la Montagne. Tout différent qu'il fût de ses coaccusés par la finesse de ses traits, par cette élégance que ses concessions à la canaille n'avaient pu lui faire perdre, Barère avait sur son visage amaigri le masque blême et dur que les veilles anxieuses laissent aux criminels : on eût malaisément reconnu dans cet homme hâve et triste l'aède rayonnant des Carmagnoles.

Le président recommanda le calme

— Au moment où les bons citoyens viennent réclamer une justice impartiale, j'attends de la portion du peuple ici présente respect et silence. Je l'invite à ne donner aucune marque d'approbation ni d'improbation.

C'étaient à peu près les termes dans lesquels Barère lui-même, président de la Convention, s'était exprimé le 11 décembre 1792, avant de procéder à l'interrogatoire de Louis XVI.

Saladin eut la parole. Il reprit un à un tous les griefs de Lecointre, insista sur l'appui accordé aux Carrier, aux Lebon, sur l'arbitraire odieux qui, sous prétexte de punir des conspirations, avait renouvelé les hécatombes. Puis, remontant

plus haut, il exploitait le meurtre de Danton, le fratricide dont resterait salie la Révolution. Au souvenir de ce crime, beaucoup de Montagnards voyaient rouge et l'expiation de Thermidor leur était insuffisante. Enfin le rapporteur articula la sentence vers laquelle tout l'auditoire était avidement tendu. Il y avait lieu de poursuivre Billaud, Collot, Barère et Vadier.

Au milieu des bravos et des trépignements, Legendre, avec sa fougue accoutumée, s'écria que, pour éviter le retour de Thermidor, on devait interner sans délai les conspirateurs. La proposition fut aussitôt votée.

Barère, croyant à son incarcération immédiate, ne se pressait pas de se retirer après la séance. Il partit un des derniers et seul, dans la nuit glacée qu'attristaient les rafales de neige, il s'achemina vers son logis rue Saint-Honoré. Deux heures après, comme il guettait avec inquiétude les bruits du dehors, il entendit des gens monter lourdement l'étage. Il y eut sur le palier un pesant heurt de crosses. On frappa. Tremblant, il prit sa lampe pour aller ouvrir. Des grenadiers étaient là. L'un d'eux, un gradé, lui présentait un papier, l'ordre de sa mise en surveillance. Deux soldats seraient en permanence chez lui pour le garder à vue. Le chef affecta lui-même à ses hommes le vestibule et la première pièce, où ils s'installèrent avec un vacarme de sabres, de bottes, de sièges dérangés. Quand ils furent à leur aise, ils jouèrent aux cartes et fumèrent pour passer le temps. Dans l'animation de la partie, ils s'exclamaient, juraient, tapaient sur la table, sans souci de leur prisonnier qui, après une telle journée, aurait voulu dormir. Un moment, une colonne de manifestants défila sous ses fenêtres, chantant *le Réveil du peuple* et ponctuant le couplet de vivats à la Convention.

Lui, dans l'agacement de l'insomnie, réfléchissait à l'horreur de cette vie nouvelle. C'était ce bétail dont il lui faudrait subir le voisinage pendant des semaines, jusqu'à l'issue du procès, issue dont il n'examinait pas sans épouvante certaines possibilités.

Il employa ses loisirs de reclus à rédiger des opuscules pour sa justification et put s'abuser sur l'efficacité de ces écrits. Dans sa retraite il recevait des visites que deux policiers épiaient d'un observatoire tout proche. Il apprit ainsi que ses partisans se démenaient pour faire éclater une révolution propice à sa délivrance.

Le 2 germinal, ses gardes l'emmenèrent en voiture à la Convention, où il retrouva ses deux compères. On les introduisit dans un cabinet réservé, derrière le fauteuil présidentiel, le même réduit où, le 9 thermidor, ils s'étaient tous trois enfermés par peur d'Hanriot et de ses tape-dur. Ils entendaient le public entonner alternativement le *Réveil du peuple* et l'*Hymne des Marseillais*. Enfin leur porte s'ouvrit, on les fit passer dans la salle et ils s'assirent derrière le président, face à l'Assemblée.

Cette première journée, ainsi que les deux qui suivirent, furent consacrées à l'audition de plusieurs anciens membres des deux Comités, que tourmentait la crainte d'être impliqués à leur tour et qui, par précaution autant que par un devoir de décence élémentaire, étaient tenus de figurer comme témoins à décharge.

Carnot devait beaucoup à Barère. C'était celui-ci qui l'avait, malgré Robespierre, fait entrer au Comité de Salut public, lui qui encore l'avait fait maintenir quand le dictateur voulait lui substituer Couthon. Carnot plaida pour Barère, mais surtout pour lui-même.

— Ne serait-il pas absurde, insista-t-il, que vous me rendissiez, moi par exemple ou Lindet ou Prieur, responsables de ce que les prévenus ont pu faire dans leurs bureaux, à notre insu? que vous rendissiez ceux-ci responsables de ce que j'ai fait dans les miens? que les uns et les autres enfin le devinssent de ce qu'il a plu à Robespierre et à Saint-Just de comploter dans leurs bureaux de police générale?

Tous ils n'avaient eu, selon lui, qu'un tort, l'excès de leur zèle patriotique. Ne serait-il pas préférable de tout pardonner, de tout oublier dans une réconciliation sublime? C'était cette solution que préconisaient les plus habiles Jacobins. Ils professaient un peu tardivement des idées pacifiques et maudissaient la haine entre Français. La Terreur n'avait été, somme toute, qu'un malentendu. Qu'on n'y pensât plus et que tout s'effaçât dans un beau baiser Lamourette.

Après que, le 5 germinal, Saladin eut énuméré les actes délictueux, les accusés purent parler du haut de la tribune. Barère avait repris toute son assurance.

— A-t-on, dit-il, reproché à Brutus d'avoir dissimulé pendant six mois avec Tarquin?

De même, il avait, lui, laissé faire Robespierre pour mieux le perdre. On alléguait la loi des suspects dont il avait été

le rapporteur. Qu'il eût englobé sous ce nom de « suspects » toutes les classes de la nation, nobles, fanatiques, incrédules, aventuriers, étrangers, opulents, pauvres, écrivains, etc.... c'était vrai : mais il en tirait gloire.

— J'étais plus humain que ceux qui ne voulaient trouver de coupables que dans une classe, car je voulais les frapper dans toutes celles où ils se trouvaient... Quelquefois l'enthousiasme révolutionnaire a pu nous faire abandonner l'exactitude géométrique ; mais quand nous avons reconnu notre erreur, nous l'avons réparée.

Les deux autres, à leur tour, essayèrent une réfutation. Du reste, la discussion ne s'épuisait pas. La Convention ne consacrant qu'une partie de ses séances à la besogne judiciaire, les débats traînaient en longueur, au grand avantage des prévenus, qui avaient tout loisir de diluer sous les flots oratoires les arguments de Saladin. Le public comptait généralement peu sur la rigueur du verdict. « On pense, note un policier, que le châtiment des trois députés ne sera guère sévère, surtout pour Barère, qui a le secret de trop de choses, qui en sait long sur toutes les factions et qui pourrait faire de graves révélations. »

Il eût été sage de la part des Jacobins de se tenir cois, de ne pas bousculer la Convention, qui se fût peut-être accommodée d'un compromis. Leurs brutalités, la tentative en vue d'enlever de leur domicile les représentants séquestrés, l'agitation entretenue dans les faubourgs, enfin la journée du 12 germinal et l'effroyable ruée dans la salle des séances leur firent perdre la partie.

Quand l'arrivée de la garde nationale eut rétabli l'ordre et chassé les perturbateurs, on voulut leur faire payer cher la peur qu'ils avaient causée. Sergent dénonça les organisateurs de cette irruption.

— On les connaît, dit-il.

Et le président, André Dumont, prenant sa revanche sur Choudieu, qui tout à l'heure le traitait de royaliste, lui retourna son apostrophe, aux applaudissements fous de ses collègues.

— Oui, nos ennemis, ceux du peuple, les véritables royalistes, les voilà. Ils ne sont point en Angleterre, mais dans notre sein. Ils tiennent des conciliabules nocturnes, dans lesquels ils trament des complots... Savez-vous quel est le but du mouvement d'aujourd'hui? C'est de vous empêcher de

vous prononcer sur le sort des trois brigands qui ont inondé la République de sang...

Le succès immense de sa harangue le stimulait.

— Vous vous plaignez, poursuivit-il, de ce que l'opinion publique a l'air de s'éloigner de vous. Soyez fermes, si vous voulez la fixer.

Et, puisqu'on avait les preuves de la complicité de Barère, de Billaud-Varenne, de Collot d'Herbois, il proposait de les chasser sans délai du territoire.

— Je demande, conclut-il, que les trois brigands qui ont assassiné la patrie soient déportés dès cette nuit.

Cela fut décrété sur-le-champ, ainsi que l'arrestation de Choudieu, Chasles, Léonard Bourdon, qui avaient pactisé scandaleusement avec l'insurrection.

Barère savait ce qui se faisait en vue de les sauver, lui et ses compagnons. De sa chambre il avait entendu la rumeur lointaine ; des heures avaient passé. Qu'était-il advenu? Quels étaient les vainqueurs? Assez tard il avait pris le parti de se coucher ; il dormait, quand sa porte s'ouvrit brusquement et, à la clarté du flambeau que tenait un gendarme, il vit entrer un civil avec deux gardes nationaux. C'était un juge de paix chargé de lui signifier la décision qui le frappait. On allait l'envoyer à l'île d'Oléron, d'où il partirait pour Cayenne. Le magistrat visita les meubles, y apposa les scellés, puis se retira.

Le lendemain, vers huit heures, un détachement d'infanterie vint s'aligner sous la voûte de l'hôtel. Cette manœuvre augmenta la curiosité des gens qui déjà s'amassaient tout le long de la rue. Dans cette circonstance encore on procédait avec une singulière maladresse. Au lieu de hâter l'opération, Pichegru, commandant en chef de la garde, et les autorités municipales laissèrent l'agglomération s'épaissir durant quatre heures et se transformer en une mer humaine. Elle obstruait toutes les voies, quand, à midi, s'ébranla la berline où était monté Barère avec un officier de gendarmerie. Aucun soin n'avait été pris de maintenir la commodité du passage. Le véhicule, une voiture de cour ornée de dorures et de glaces, avançait au pas. Son escorte trop faible repoussait difficilement la cohue qui, à peine ouverte, se soudait de nouveau. Et tout ce monde d'exhaler la diversité de ses sentiments en un assourdissant vacarme, où dominaient les injures et les blasphèmes. Des fenêtres et des balcons des

citoyens, des citoyennes s'associaient avec véhémence à ce débordement.

Devant l'hôtel de Noailles il y eut un arrêt, pendant lequel Barère faillit être écharpé. L'impétuosité de la frénésie populaire l'épouvantait. Ce fut pire encore à Saint-Roch. Ici l'attelage fut complètement bloqué : des milliers de personnes s'écrasaient au carrefour et sur l'escalier de l'église. Les poings se tendaient vers l'ancien rapporteur. « A mort les assassins ! criait-on, qu'on les guillotine ! » D'autres, qui n'étaient pas ses ennemis, réclamaient son jugement au nom de la légalité. Des gens au visage convulsé lui crachaient des horreurs, se hissaient sur les marchepieds pour l'insulter plus directement. Comment ne fut-il pas mis à mort ! Les bataillons de Raffet le dégagèrent enfin. Des ordres avaient été passés de surseoir au départ. On lui fit suivre la rue Saint-Honoré jusqu'à la rue de l'Échelle, où l'on tourna bride pour le déposer au pavillon de Marsan, dans les locaux du Comité de Sûreté générale. Billaud-Varenne y vint échouer à son tour une heure après. De sa maison, sise sur la rive gauche, entre les rues Mazarine et de Thionville (ci-devant Dauphine), il n'avait pu aller plus loin qu'aux abords du faubourg Saint-Jacques. Collot d'Herbois, pendant ce temps, voyageait ; car on avait eu la sagesse de l'expulser très tôt, et sans encombre il avait quitté Paris.

A 6 heures du soir eut lieu un nouvel essai par les quais vers la grille de Chaillot. Barère précédait Billaud-Varenne. Il y avait quelque force armée sur la place de la Révolution. Elle n'empêcha pas leurs amis de prendre d'assaut les voitures, d'en couper les traits, de s'atteler eux-mêmes et de ramener les prisonniers vers la Convention. Ils furent enfermés au Comité de Sûreté générale.

Le bruit s'était répandu que, par respect du droit, on allait terminer l'examen de leur cause. La Convention n'avait-elle pas cet après-midi rejeté la motion de Tallien qui l'invitait à les faire exécuter. La promesse de l'aboutissement des débats satisfaisait à la fois leurs partisans, à qui cette prolongation donnait l'espoir d'une pression plus efficace, et leurs adversaires qu'irritait la modération de leur peine. Les Parisiens, d'ailleurs fatigués par de si vives démonstrations, reposaient pour la plupart. Tandis que la garde nationale faisait activement la police de la ville, on expédia les proscrits. Deux cents fantassins les attendaient

à leur sortie, sur la place du Carrousel. Ils furent encadrés chacun d'un peloton, et par le Pont-Royal, les rues du Bac, du Regard, Notre-Dame-des-Champs et d'Enfer, la troupe s'achemina vers la barrière de Montrouge, poussa jusqu'à la fourche que formaient les routes de Châtillon et de Bourg-la-Reine.

En cet endroit, des lanternes posées à terre éclairaient faiblement deux berlines. Les deux groupes se séparèrent, allant vers l'une et l'autre. Avant de monter, Barère harangua son escorte. Il protesta qu'il avait toujours aimé la France et la liberté, cria : « Vive la patrie ! vive la République ! » On ne lui répondit pas. Avec deux officiers il prit place dans sa voiture, Billaud avec deux autres dans la sienne. Et lugubrement ils s'enfoncèrent dans la pleine obscurité.

Le jour venu, l'on mit pied à terre pour se dégourdir de la lassitude et pour laisser souffler les chevaux. Barère vit alors écrite à la craie sur la caisse du véhicule la phrase fameuse dont il avait jadis déshonoré la tribune : « Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. »

A travers les campagnes qu'égayait le matin, la grand'-route filait d'une fuite indéfinie. Barère la suivait par la pensée tout au loin vers Toulouse, plus loin encore, vers son pays de Bigorre. Avril naissait : dans quelques semaines, là-bas, la vallée de Luz serait si douce ! Des regrets idylliques l'amollissaient. Il songeait au bonheur d'autrefois dans son humble province. Que la célébrité lui coûtait cher !

Le soir ils couchèrent près d'Étampes et le lendemain 14, comme on les faisait descendre dans une auberge, quelques lieues avant Orléans, ils eurent la surprise d'y trouver Collot d'Herbois.

Avec ce fielleux gredin, nulle sympathie ne pouvait être : sa physionomie et toute sa nature affreuse repoussaient. Mais ils étaient unis par les revers. Avec amertume ils parlèrent de leur détresse. Ah ! ce Sieyès, c'était lui qui avait tout combiné depuis sa présidence des Vingt-et-Un. Qui aurait cru que ce crapaud du *Marais* leur ferait ainsi la loi? Ils se soulageaient de pouvoir exprimer leurs rancœurs.

Le 15, avant l'aurore, ils furent debout. Il s'agissait d'atteindre de bonne heure Orléans, où la surexcitation contre eux était extrême. On y avait particulièrement souffert de la Terreur : naguère, sur un faux exposé de Collot d'Herbois,

un décret déclarant cette commune en état de rébellion l'avait soumise à d'abominables rigueurs. Les habitants exécraient les leaders jacobins et, au début de ventôse, leur délégation était venue se plaindre qu'on tardât tant à sévir contre ces « bourreaux de la France ». Toute la région était avertie. Au fur et à mesure qu'ils approchaient, les gens, dans les villages, laissaient leurs occupations et se postaient pour regarder ces brigands extraordinaires.

Des courriers furent dépêchés à la rencontre du convoi, pour déconseiller le passage : s'obstiner à traverser Orléans, ce serait les livrer à l'écartèlement, à la lapidation. Collot d'Herbois et Billaud-Varenne, affolés, suppliaient les officiers de modifier l'itinéraire et de s'en aller par Chartres. Barère, plus soucieux des convenances, dissimulait son désarroi. Après des hésitations, il fut décidé qu'on ferait l'essai avec lui. A neuf heures, il entrait dans la ville. C'était à Collot surtout que les Orléanais en voulaient et les canonniers n'eurent pas trop de peine à les maîtriser, tandis que Barère leur expliquait que les deux autres Conventionnels seraient là bientôt. Au milieu de la foule qu'endiguait un double cordon de militaires, il se rendit, encadré par une patrouille, à l'Hôtel de Ville. On lui servit à manger ; mais son repas fut troublé par une ruée de manifestants, dont le vacarme lui donna de l'émotion, sans qu'ils pussent lui porter des coups.

L'expérience avait à peu près réussi : ce fut le tour de Collot et de Billaud. Leur apparition fut saluée par un ouragan de cris de mort, et deux fois le barrage faillit céder sous la violence de l'effort que faisait la multitude pour les avoir. Elle les atteignit, les frappa, les eût déchirés, si l'on ne les lui eût arrachés promptement. Meurtris et crevés de peur, ils rejoignirent enfin Barère dans son refuge. Pour les expulser tous trois ensuite, la municipalité recruta le ban et l'arrière ban de la garde nationale, montra de-ci de-là des canons, enfin eut recours à la protection de la cavalerie.

Ils n'eurent plus d'ennuis jusqu'à Amboise, où ils soupèrent le lendemain. Mais ce qu'on leur apprit des dispositions de Tours les glaça d'effroi. La population les attendait, s'étant juré de les jeter dans la Loire ; et l'on ne pouvait compter sur la garde nationale. Il y avait une chance de se tirer d'affaire, ne pas demeurer ici et parvenir à Tours au milieu de la nuit. Ils y furent à deux heures du matin. Per-

sonne dans les rues, personne sur le pont ; mais des fenêtres encore éclairées, des gens qui sans doute s'étaient lassés de guetter et venaient de rentrer chez eux. Le moindre soupçon les jetterait à leurs trousses. Par malheur, les chevaux fourbus devaient être abandonnés. La maîtresse des postes, à la demande qu'on lui fit de bêtes fraîches, répondit qu'elle n'en avait point, que les siennes, ayant elles-mêmes fourni une grande course, étaient épuisées, que de plus ses postillons étaient au lit.

Les trois misérables suaient d'angoisse en voyant le temps se perdre à de vains pourparlers. Si cette commère prolongeait son refus, des délateurs allaient colporter la nouvelle, le tocsin sonnerait, ils n'échapperaient pas. Enfin elle réveilla l'un de ses domestiques et fit atteler : les officiers aidèrent à la tâche. Mais dans la préoccupation dont les esprits étaient en général possédés, l'attention devait être fatalement attirée par le bruit de la conversation, des allées et venues, des piaffements. Des voisins s'inquiétèrent et donnèrent l'alarme. Elle se propageait déjà, quand, tout étant prêt, les proscrits et leurs gardiens se jetèrent dans les voitures qui s'éloignèrent à fond de train.

A Poitiers ils coururent des dangers semblables. Maintenant ils s'engageaient dans une province qu'avait enfiévrée la guerre de l'Ouest. Les anciens potentats jacobins y étaient exécrés, surtout Barère, l'apologiste des colonnes infernales. Niort est à quelques lieues de Fontenay-le-Comte, un des nids de Vendéens les plus actifs. Quantité de ses enfants avaient pris rang dans l'armée du roi, et la petite cité souffrait cruellement encore de la tyrannie qu'avait exercée le bestial proconsul Carrier. Il n'y avait aucun moyen pour les terroristes de s'y montrer. On contourna les murs. Mais des vigies découvrirent la ruse : les Niortais aussitôt se précipitèrent à la poursuite, qui à pied, qui à cheval, qui en charrettes. Les fugitifs cependant purent atteindre la grand' route et se sauvèrent.

Dès lors ils ne furent plus tracassés. La Rochelle et sa campagne formaient un îlot dans cette contrée de royalisme intransigeant. Le mélange des croyances résultant des anciennes luttes religieuses y tempérait la passion politique. La curiosité silencieuse avec laquelle on y accueillit les déportés leur sembla presque de la bienveillance après leurs secousses lamentables.

A la Rochelle ils restèrent jusqu'au surlendemain. Une barque de pêcheur était retenue. Elle les déposa sur une plage, près de Saint-Denis d'Oléron. Pendant des heures ils allèrent péniblement, leurs pieds s'enfonçant dans le sable ou la vase et l'obscurité peu à peu retardant leur marche. Enfin ils furent au Château. Des geôliers, après un léger repas, les emmenèrent là-haut à leurs chambres.

Quand le sien, la porte cadenassée, se fut retiré par les couloirs sonores, Barère, après tant d'ébranlements excessifs, sentit tout l'ennui de sa solitude. La nudité revêche de ce logis, où il ne percevait que le grondement continu des flots, la contrainte du repliement sur soi-même, dans cette paix de sépulcre, au seuil de l'infini, tout cela comprimait insupportablement son âme de Gascon expansif et mobile, nullement organisé pour la pratique du recueillement et de la méditation.

Le lendemain, à cette gêne morale s'ajouta la privation matérielle. Le peu d'effets dont il lui avait été permis de se munir le 12, s'étaient égarés dans les tribulations de cette fatale journée. Force lui fut d'utiliser le pauvre linge que l'administration tenait à la disposition de ses pensionnaires. Mais ce qui mortifia le plus ce sybarite, ce qui mit le comble à son dégoût, ce fut l'alimentation : pour breuvage de l'eau claire, pour pain celui de la troupe, composé de viles farines et farci de fênes qu'il trouvait tout entiers.

Le chagrin de son infortune s'avivait de la comparaison qu'il en faisait avec son régime délicat de naguère, les fins régals chez Vénua, les belles et galantes ripailles de Clichy. Cette bonne existence durait encore pour les Barras, les Fréron, pour beaucoup d'autres qui, sans changer avec autant de cynisme, avaient prudemment évolué vers la neutralité. Héritier politique de Robespierre et le premier sans conteste des Jacobins, il ne voyait pas dans ses déboires la conséquence de ses fautes ; il les attribuait à l'intraitabilité magnifique de sa vertu, à sa probité romaine, et finissait par concevoir de lui-même une estime transcendante. « Les Français de Paris, devait-il écrire plus tard à propos de ces vicissitudes, sont d'un tel acabit qu'avec des pamphlets et des journaux, ils proscriraient dans six mois tous les grands hommes de Plutarque, si la nature était assez barbare et assez prodigue pour leur en faire présent. »

Robert Launay.

Gloire [1]

DEUXIÈME PARTIE

II

— Salut et fraternité. Sois le bienvenu dans l'ancien repaire des tyrans.

Le chef de bataillon Peugnot, commandant la citadelle de Milan, accueillit en ces termes le chef d'escadrons Lestradère au seuil de la Rochetta, l'un des deux châteaux élevés par François Sforza dans la grande cour de la forteresse.

La nuit était noire et la pluie faisait rage. Henri entra et serra la main gauche que lui tendait l'ancien capitaine de grenadiers de la 32e, main unique, car la droite, accompagnée de l'avant-bras, était restée sur le champ de bataille de Dego. Par ordre de Bonaparte le vieil officier, au lieu de subir la réforme, avait reçu ce poste honorable.

— Salut, camarade.

Henri, triste et soucieux, secoua ses bottes engluées de boue, et suivit le petit homme dans un corridor éclairé par un falot accroché au mur nu. Son manteau ruisselait et son visage, inondé de pluie,

(1) Copyrigth by Marcel Dupont 1927. — Voir *la Revue universelle* des 15 février et 1er mars 1927.

portait les traces de la fatigue causée par le voyage, vingt lieues parcourues à cheval sous la tempête, depuis Chiari où il avait couché la nuit précédente.

Peugnot poussa une porte basse.

— Je t'attendais, dit-il, et t'ai fait préparer un bon feu pour te sécher. Sacré temps !...

— Mais que me veut-on? Le sais-tu?

Le chef de bataillon leva sans répondre ses maigres épaules. Ils traversèrent une salle voûtée où une vingtaine de soldats de la légion polonaise jouaient aux cartes, fumaient ou buvaient, leurs armes alignées contre la muraille. Après une seconde porte, ils descendirent trois marches et débouchèrent dans une pièce plus petite illuminée par le feu de bourrées qui pétillaient dans la vaste cheminée à manteau. Deux gendarmes, installés devant l'âtre, causaient avec un homme vêtu d'une redingote prune et coiffé d'un chapeau à cocarde. A leur entrée, tous trois se levèrent et se retirèrent dans l'un des angles de la salle, auprès d'une porte ouverte sur une galerie plongée dans l'ombre.

— Approche et chauffe-toi, dit Peugnot.

Et tandis qu'Henri retirait son manteau alourdi de pluie, il alla vers l'homme vêtu en civil et lui dit quelques mots à mi-voix. Celui-ci s'éloigna aussitôt dans la galerie et Peugnot revint s'asseoir sur un fauteuil de bois en face d'Henri. Celui-ci, un pli au front, fixait d'un œil dur la flamme, tout en lui présentant ses semelles d'où s'élevait une buée. Une odeur de cuir roussi monta dans l'air.

— Alors, dit Peugnot, tu viens de là-bas?

— J'en viens. Soixante-cinq lieues en quatre jours, sans débotter ! Et cela au moment où nous tenions l'Autrichien à la gorge, où nous n'étions plus séparés de Vienne que par vingt lieues de pays et l'épaisseur d'une armée battue, en retraite depuis un mois. Malédiction ! On m'arrache à mes hommes, on m'envoie ici sans explication, sans motif. Mon régiment, à l'avant-garde du corps Masséna, venait d'atteindre Knittelfeld, lorsque m'est parvenu cet ordre.

Il tira de sa sabretache un papier plié et le tendit à Peugnot. Celui-ci l'ouvrit et, s'approchant du foyer, le nez sur la feuille, lut :

« *Au quartier général à Judemburg.*

« Le 16 germinal an V de la République.

« Au reçu du présent ordre, le citoyen Lestradère quittera sans délai l'armée d'opération et se rendra par la ligne d'étapes, savoir :

Bellune, Feltre, Vicence, Vérone et Brescia, à Milan où il devra se trouver au plus tard le 20 du courant, au soir. Dès son arrivée il se présentera à la citadelle et se mettra aux ordres de l'adjudant-général Landrieux. Il sera remis en route sur son corps aussitôt que sa présence ne sera plus reconnue utile dans l'affaire en cause. Et ce, si, au cours de l'enquête, aucune mesure n'est jugée nécessaire au sujet dudit Lestradère. Les commandants de gîtes d'étapes, commandants de place, commissaires aux armées et autres devront fournir au citoyen Lestradère toute facilité pour l'exécution de cet ordre, et toute escorte, si besoin est, pour son exécution en temps utile.

« Pour le général en chef et par son ordre.

« Berthier, *général divisionnaire.* »

— Encore l'affaire, grogna Peugnot en repliant et tendant le papier.

— Parle, que sais-tu?

Le commandant de la citadelle avança le menton en hochant la tête comme pour dire : Que sais-je?... Mais c'est grave. Il coula un regard du côté des gendarmes, se pencha vers Henri et dit d'une voix qui paraissait sortir de sa cravate :

— De toi à moi, sois prudent. Tiens ta langue et méfie-toi des hommes, des portes, des fenêtres et même des murs.

— Me méfier? repartit le jeune homme avec humeur. Ai-je donc quelque chose à me reprocher? Sache, camarade, que je ne crains rien, ni personne.

— Chut ! fit le vieil officier.

Il se rapprocha encore jusqu'à toucher du genou le chef d'escadrons.

— Considère ici chaque homme comme un policier de Landrieux. Voilà où l'on a placé un vieux soldat comme moi !

Il cracha dans le feu avec dégoût comme il eût fait pour atteindre la foule de ceux qu'il méprisait, puis il reprit :

— L'affaire?... Une sale histoire dont j'ignore les détails... Un certain émigré pris avec de faux papiers du côté de Mantoue, voici tantôt un mois. On a, dit-on, trouvé sur lui un plan de révolte du Midi de la France et des lettres en langage secret adressées par le doge et les inquisiteurs de Venise au provéditeur de Vérone, Giovanelli. Or, il paraîtrait que, de ce côté, on cherche à soulever le pays. Cela éclaterait sur les derrières de l'armée pendant qu'à la même heure les aristocrates et les prêtres soulèveraient la Provence, le Vivarais et le Lyonnais.

— Qu'ai-je à voir dans cette comédie? Est-ce pour de telles sornettes qu'on est venu me chercher dans les gorges des Alpes?

— Mon *fi*, fais comme moi. Patiente, ouvre l'œil et surveille ta langue. C'est le conseil d'un vieux grenadier manchot, bon tout au plus à servir de guichetier parce qu'il a donné un de ses bras, et le meilleur, à la nation.

Ce disant, le petit homme avait tiré sa tabatière des basques de son habit ; il l'ouvrit en prenant entre ses dents la queue de rat fixée au couvercle et la tendit à Lestradère. Sur le refus de celui-ci, il y puisa une forte pincée, puis se renversa sur le dossier de son siège.

Henri essaya de fermer les yeux et les oreilles à tout ce qui l'entourait pour s'orienter dans le labyrinthe de ses préoccupations et de ses rancœurs. Il voulait savoir. Mais chaque voie où il risquait sa pensée lui était aussitôt bouchée. Aucune ne l'amenait à l'air pur, à la réalité. Pourquoi l'avait-on arraché à ces derniers jours de victoire, à la gloire, et l'avait-on amené dans ce château lugubre, aux murs noirs, aux souvenirs sinistres, parmi les gendarmes et les sbires. Peugnot se trompait ; ce ne pouvait être pour cette histoire de brigand. Il ne connaissait pas d'émigré et ne se souciait pas d'en connaître. Seule, la gloire des armes le possédait. Avec une telle maîtresse, le temps manque aux infidélités. Borghetto, Caldiero, Castiglione, Saint-Georges, Rivoli, Saint-Michel, Rimini, ces noms seuls surgissaient dans sa mémoire lorsqu'il y cherchait l'étincelle capable de jeter une lueur sur sa route. Étapes de sa vie, marquées d'honneur, où il ne pouvait trouver trace d'aucune compromission. Si quelque émigré était mêlé à ces journées de lutte, c'était dans les rangs qu'il avait chargés à la tête de ses chasseurs. Alors, pourquoi? pourquoi?

Pas à pas, à tâtons, il remonta un peu plus haut dans ses souvenirs. Prairial an IV..., Pavie... Un nom s'inscrivit devant ses yeux : Courgains? Un émigré, certes. Mais ce vieillard podagre était-il homme à courir les routes? Pouvait-il gagner Venise, ourdir des complots avec le Sénat ou le doge de la sérénissime république, porter des ordres aux conjurés des États de Terre-Ferme et aux réacteurs de Provence? Folie. Alors, qui? Il s'arrêta une seconde à cette autre supposition : Valérie aurait correspondu avec le traître ; des lettres d'elle auraient été saisies dans ses bagages. Peut-être. Mais quelle vraisemblance y avait-il à ce qu'on l'ait appelé de l'armée pour pareille futilité?

Malgré lui sa pensée glissa, dévia. La figure de Valérie, celle de M. de Courgains s'effacèrent ; il ne vit plus que celle de Mlle Fauche.

Un an bientôt. Il sourit à sa chimère. Car n'était-ce point une chimère d'avoir sans répit et avec la foi d'un croyant conservé l'espoir de la retrouver. Pourtant, dès le début, un fait aurait dû lui ouvrir les yeux. Le lendemain de leur rencontre, quand il s'était présenté

au palais Bellavicini pour remettre à la jeune fille le laisser-passer de Marmont, il n'y avait trouvé qu'un vieux serviteur italien porteur d'un billet où il lut : « De sérieuses occupations m'appellent au dehors. Remettez mes papiers, je vous prie, au porteur de ce mot. — Antoinette. »

Ses escadrons partaient. Il obéit et laissa le sauf-conduit au vieillard. Depuis, plus rien. Mais partout le cher fantôme l'avait suivi, chevauchant avec lui le long des routes, en Italie, dans le Tyrol, en Carinthie, se glissant le soir sous sa tente, pénétrant à sa suite dans la grange ou dans le palais, gîte d'une nuit. L'image, loin de s'effacer, s'imprimait dans sa mémoire avec plus de relief et chaque jour il l'appelait davantage. Il revivait la minute où il avait tenu contre lui ce corps mêlé au sien. Hantise des choses inaccessibles, ce corps devenait l'objet persistant de son désir. Nulle crainte d'oublier sa saveur et sa forme précieuses, la souplesse et la fermeté de sa chair, l'étroitesse alanguie des hanches, le contour allongé des jambes fines. Tout ceci, malgré onze mois d'éloignement, était d'hier. Il le retrouverait à coup sûr parce que son destin, comme sa volonté, l'exigeait. De cela, il ne doutait point.

Mais il chassa cet espoir inopportun. D'autres préoccupations l'assaillaient.

— Dis-moi, camarade, quand pourrai-je voir Landrieux?

— Minute. C'est prévu. Je lui ai fait savoir ta venue et il te fera appeler. A cette heure, il préside la commission militaire pour laquelle tu as été convoqué.

Comme il achevait sa phrase, un officier parut à l'entrée de la galerie. L'homme à la redingote prune l'accompagnait et l'éclairait à l'aide d'un falot. L'officier s'arrêta sur le seuil, déplia un papier, le parcourut en ânonnant, puis demanda :

— Le citoyen Lestradère, Henri-François-Louis, chef d'escadrons au 24e de chasseurs?

— C'est moi, dit Henri en se levant.

— Alors, citoyen, pose ton sabre et suis-moi devant la commission.

En débouclant son ceinturon, Henri éprouva une sorte d'angoisse. Il lui semblait, par ce geste, renoncer à ce qu'il y avait de meilleur en lui ; il ne se sentait plus le même homme ; c'était comme l'abandon de sa raison de vivre, comme le reniement de sa foi. Mais Peugnot lui dit d'un ton d'affection fraternelle :

— Confie-le-moi, petit. Je te le garderai comme s'il était le mien.

Le jeune homme remit son arme au vétéran et suivit l'officier précédé par le porteur du falot. Ils traversèrent la galerie en silence et arrivèrent à une porte placée sous un passage voûté devant laquelle

leur guide s'effaça. L'officier entra le premier. Henri le suivit. Il était dans une vaste salle dont le plafond se perdait dans la nuit. Il ne vit d'abord qu'une longue table derrière laquelle étaient assis cinq hommes en uniforme. Deux candélabres de bois en forme de V renversé et garnis de nombreuses chandelles étaient posés à chaque extrémité de cette table et leur lueur vacillante éclairait seule la pièce. Elle frappait de face les visages des cinq militaires, mettant en relief leurs traits, creusant des trous d'ombre, accusant l'angle des maxillaires, la ligne pincée des bouches. Il regarda ces figures et n'en reconnut qu'une, celle de Landrieux, au centre. Il avait un peu connu celui-ci alors qu'il était chef d'état-major de la division de cavalerie Kilmaine. Depuis, le bruit courait que, très en faveur auprès de Bonaparte, il était devenu chef de la police secrète de l'armée.

Henri, décidé à cacher son courroux, se tenait rigide, le regard bien droit, en face des membres de la commission militaire. Il cherchait à lire en eux, mais leurs physionomies glacées les rendaient plus semblables à des juges qu'à des compagnons d'armes. Cependant ses yeux les fixaient avec calme. Qu'avait-il à craindre? Chaque jour de sa vie, il en était sûr, pouvait être donné en exemple d'honneur militaire et de loyauté républicaine. Le temps abominable des suspects, où l'innocent payait de sa vie la plus basse calomnie, était passé. Il y avait dans tout ceci une erreur ou un soupçon dont il allait faire prompte justice.

Après avoir posé les questions d'usage, l'adjudant-général Landrieux fouilla dans un amas de papiers et en choisit un, froissé, aux plis élimés, aux bords jaunis. Il toussa, regarda Henri en dessous et, lui tendant la feuille :

— Citoyen, dit-il, connais-tu cette pièce?

Henri la prit. Il ne s'attendait pas à un retour brutal vers un des instants les plus pathétiques de sa vie. Dans ce papier sali et usé par le contact d'innombrables mains, il venait de reconnaître le laisser-passer demandé par lui à Marmont au lendemain du sac de Pavie. Son émoi fut tel qu'il dut raidir tout son être pour ne point le laisser paraître et, comme il ne pouvait empêcher la feuille de trembler entre ses doigts, il la reposa vivement sur la table. Puis il dit d'une voix ferme :

— Je la reconnais fort bien. J'ai fait obtenir ce laissez-passer à la citoyenne Fauche, en prairial de l'an passé, pour lui permettre de porter un manuscrit de Jean-Jacques Rousseau à certain libraire de Venise dont j'ai oublié le nom. Il y avait à ce voyage des raisons légitimes et je les ai fournies au citoyen Marmont. J'avais d'ailleurs

apporté toutes les pièces établissant la sincérité de la personne intéressée.

Les juges restaient impénétrables. Henri recevait comme un soufflet la sensation de leur hostilité silencieuse. Qu'avaient donc ces hommes contre lui? N'avait-il point agi en tout ceci avec la loyauté d'un soldat? Landrieux avait repris le papier et le tournait entre ses doigts. Il laissa écouler quelques instants, puis, brusquement :

— Citoyen Lestradère, dit-il, connais-tu cet homme?

Et il tendit le bras vers le fond de la pièce. Henri se retourna. Son attention, dès le début, avait été attirée par les personnages rangés derrière la table et il avait à peine remarqué un petit groupe d'hommes assis dans une demi-obscurité contre la muraille opposée. Ce groupe, il le vit alors, se composait d'un très jeune homme que deux gendarmes encadraient. Auprès d'eux se tenait l'officier de gendarmerie qui l'avait introduit.

— Maugenest, approchez, dit Landrieux en s'adressant au prisonnier.

Celui-ci se leva d'un mouvement vif et vint se placer en face du chef d'escadrons. La tête haute, le regard direct, il avait sur les lèvres un sourire indéfinissable qui donnait à sa physionomie une expression de hauteur et de mépris. Henri eut aussitôt l'impression d'avoir déjà rencontré ce visage, mais il ne parvenait pas à situer dans sa mémoire le lieu ni l'époque de cette rencontre. Il le déclara sans hésitation.

— Réfléchis bien, citoyen, reprit Landrieux d'un ton où il s'efforçait de mettre toute la solennité possible. Tu dois nous aider à projeter les rayons de la vérité sur toutes les circonstances de la cause. Tu as devant toi le ci-devant chevalier de Maugenest. Il est convaincu du crime le plus affreux qui puisse charger conscience humaine. Nous avons entre les mains les preuves de son forfait, nos agents ayant pu mettre au clair la plupart des papiers dont il était porteur. Eh bien! écoute ceci et pèse bien la gravité de mes paroles. Quand il a été arrêté, l'homme placé devant toi, déguisé en femme, circulait depuis plus de trois mois sous le nom d'Antoinette Fauche entre Venise et Brescia, Vérone et Bergame, et ce, grâce au sauf-conduit établi sur ta demande.

Landrieux se tut commepour se donner le temps de juger l'effet de son discours. Si Henri, par malheur, n'eût pas déjà repris toute la maîtrise de soi, il eût frappé cet homme à la face. Voilà donc quel était le motif de sa présence à Milan. Un traître, muni de faux papiers, avait été saisi et on le soupçonnait, lui, Lestradère, de les lui avoir procurés! Il se contraignit et, impassible en apparence, attendit sans mot dire.

Un lieutenant-colonel d'artillerie placé à la droite de Landrieux prit alors la parole :

— Citoyen, dit-il avec componction, la commission militaire est disposée à t'écouter avec la plus entière impartialité. Nous avons sous les yeux tes états de service. Ils sont en tous points excellents. Tu as donné à la nation ce qu'elle est en droit d'attendre des meilleurs de ses fils. Cinq ans de service, onze campagnes, deux blessures, les notes les plus élogieuses, un sabre d'honneur après Wissembourg, deux certificats de civisme délivrés par le conseil de ton régiment, des rapports établis en ta faveur par les représentants Merlin de Thionville, Robespierre-le-Jeune et Salicetti ; pas une ombre n'a jusqu'ici obscurci ta carrière républicaine. C'est donc au pur patriote que je m'adresse en te disant : fouille dans les replis les plus profonds de ta mémoire, consulte ta conscience d'homme libre, et réponds. N'as-tu jamais eu aucune relation, aucune connivence avec...

Il prit une feuille placée devant lui et, pour confirmer son souvenir, lut :

— Avec le ci-devant chevalier de Maugenest, Hubert-Charles-Philippe?

Hubert ! Henri ne put retenir une exclamation. Il venait, ce nom, de jeter une vive lueur dans les ténèbres où il se débattait. Combien de fois il l'avait répété avec inquiétude quand il se remémorait chaque minute de sa course aux côtés d'Antoinette, le soir de Pavie. Il croyait encore entendre la voix de la jeune fille disant :

— Hubert, ne craignez rien. Vous pouvez ouvrir.

Et il ressentit encore avec acuité le sentiment de détresse éprouvé à ces paroles. C'était bien le visage entrevu dans l'entre-bâillement de la porte du palais Bellavicini, seulement ce visage était maintenant encadré de cheveux longs bouclés tombant jusque sur le col de l'habit.

— Excusez-moi, citoyens, dit-il, je reconnais cet homme.

Et il tendit le doigt dans la direction du prisonnier comme s'il eût voulu le menacer. Désormais cet indifférent était pour lui un ennemi. Il expliqua en quelles circonstances il avait été mis en sa présence. Pendant qu'il parlait, M. de Maugenest, immobile, le fixait d'un regard ironique. Quand Henri eut achevé son récit :

— Rien n'est plus faux, messieurs, dit-il. M. le comte de Lestradère...

— Accusé, interrompit Landrieux d'un ton menaçant, n'aggravez pas votre crime en insultant le brave patriote placé devant vous. Le citoyen Lestradère a renoncé sur l'autel de la patrie aux vaines formules dont vous cherchez à l'accabler. Nul n'a le droit de lui faire l'injure de les lui infliger de nouveau.

M. de Maugenest, toujours souriant, s'inclina devant le président de la commission et, tourné vers lui, continua avec le même calme :

— Monsieur, rien ne me fera négliger de donner à M. le comte de Lestradère le titre auquel sa naissance lui donne droit. Il y a renoncé pour des motifs que je m'abstiendrai de qualifier, libre à lui. Mais ce titre, il le tient du roi et le roi seul peut l'autoriser à le répudier. Je dis donc : M. le comte de Lestradère se trompe, car je me refuse à le croire de mauvaise foi. Je n'ai jamais été à Pavie et habite Venise depuis la jour où S. M. Louis XVIII, que je m'honore de servir contre vous, fut chassé de Vérone sur l'ordre de M. de Buonaparte. Sans aucun doute, M. de Lestradère est le jouet d'une ressemblance. Mais puisque le témoin vient de vous dire de quelle manière il a procuré le sauf-conduit à Mlle Fauche, je n'ai plus aucune raison de taire la façon dont il est parvenu entre mes mains.

Il se recueillit un instant. Tout sourire avait disparu de ses lèvres et ce fut avec gravité qu'il poursuivit :

— Messieurs, je ne connaissais pas Mlle Fauche, mais j'avais un besoin absolu de quitter Venise et de circuler librement en terre ferme. C'est dans ce but que le laissez-passer m'a été remis le 5 décembre dernier. J'ai des raisons pour taire le nom de la personne qui me l'a procuré, mais ce ne fut pas Mlle Fauche. Et pour cause. Mlle Fauche est décédée de la petite vérole le 3 décembre 1796 dans la maison de maître Moro-Alfieri, libraire à Venise.

Henri n'entendit pas la suite des explications données par M. de Maugenest. A ses yeux, tout était anéanti autour de lui. Il ne voyait plus les pâles visages des juges, la figure juvénile de l'accusé et son sourire méprisant revenu. Devant lui, dans un halo surnaturel, il ne distinguait plus que l'image d'Antoinette Fauche et son incompréhensible regard. Comment imaginer ce regard éteint pour toujours? A force de posséder ce fantôme, il l'avait introduit plus profondément dans son cœur que ne le fait un amant de sa maîtresse. Peu à peu son imagination en avait idéalisé les attraits tout en écartant les ombres qu'eût apportées la réalité. Et maintenant il fallait refermer le linceul. Henri dut se retenir pour ne pas crier : « Laissez-moi partir. Ma place n'est plus ici ; elle est là où se trouve la mort à côté de la gloire immortelle, puisque j'ai perdu celle que le destin m'avait envoyée. »

Par deux fois Landrieux dut l'interpeller avant de l'arracher à son cauchemar.

— Citoyen Lestradère, qu'as-tu à répondre?

Henri écarta le flot des souvenirs. La main droite étendue, il déclara d'une voix éclatante :

— Je jure de dire la vérité. Citoyens, vous connaissez mon passé. Il répond de moi mieux que des paroles. Cet homme est bien celui qui attendait la citoyenne Fauche au soir du 7 prairial. Comment, dans la suite, a-t-il pu s'approprier le laisser-passer, je l'ignore, car, sur mon honneur, jamais, depuis, je n'ai revu ni lui, ni elle.

Interpellé par Landrieux, Maugenest répondit :

— M. le comte de Lestradère se trompe, je l'affirme une fois de plus. D'ailleurs, inutile de m'interroger plus longuement. Je ne répondrai pas. En tant que juges je vous récuse. En tant qu'hommes je vous méprise et je vous hais. Messieurs, je n'ai plus qu'un mot à dire, le dernier.

Et, face au conseil, il hurla :

— Vive le roi !

Puis il retourna s'asseoir entre ses gardes.

— La cause est entendue, dit Landrieux.

Il échangea quelques paroles à voix basse avec le lieutenant-colonel d'artillerie placé à sa droite, puis avec un major d'infanterie légère assis à sa gauche, après quoi, il se recueillit quelques instants. Enfin, à demi-voix, comme s'il ne voulait pas que ses paroles parvinssent jusqu'au prisonnier, il dit en s'adressant à Lestradère :

— Tu aperçois nettement, citoyen, les conséquences déplorables de ton acte. Il est le fruit d'une légèreté incompatible avec la haute mission dont t'a chargé la nation. En pesant mieux les résultats possibles de ta démarche tu aurais refusé ta protection à une étrangère, à une inconnue.

Les mots, vides de sens, bourdonnaient aux oreilles d'Henri. Mais il enfermait au fond de son cœur cette seule pensée : elle est morte.

— Ce traître, continua Landrieux, est l'agent du ci-devant comte d'Antraygues, représentant lui-même du soi-disant roi de France à Venise... Sans toi, il n'aurait pu circuler impunément dans les provinces de terre ferme, servant de courrier entre ledit d'Antraygues et les conspirateurs de Provence d'une part, et, d'autre part, entre le fourbe gouvernement de Venise et ses provéditeurs. Or ceux-ci préparent, nous le savons, un vaste mouvement révolutionnaire sur l'Adige pour couper les communications de notre armée engagée sur la route de Vienne. Déjà nous avons reçu la nouvelle qu'un détachement de patriotes brescians et de Polonais au service de la France vient d'être taillé en pièces près de Salo par le provéditeur Francesco Cigogna ; et deux cents d'entre eux, chargés de fer, ont été promenés triomphalement dans les rues de Vérone. J'ai sous les yeux un manifeste criminel de Battaglia, provéditeur extraordinaire en Terre-Ferme, où je lis : « Nous exhortons les sujets restés fidèles

à se lever en masse, à courir aux armes, à dissiper, à détruire les ennemis de l'État, sans faire quartier à aucun... » Or, ces ennemis, sais-tu quels ils sont, citoyen? Ce sont nos frères, les patriotes de Bergame, de Brescia, de Crema qui ont voulu secouer le joug des Inquisiteurs et se sont jetés dans nos bras. Qui les attaque nous attaque. Si demain le sang français doit couler, songe à la part de responsabilité qui t'incombera.

Henri ne dit mot. Désormais un seul désir l'obsédait : quitter Milan au plus vite et retourner au feu, à la tête de ses chasseurs. Landrieux se méprit sur la raison de son abattement.

— Va, dit-il, retire-toi et tiens-toi à la disposition de la commission tant que celle-ci n'aura pas rendu sa sentence. Nul ici ne doute de ton patriotisme et de ta foi républicaine. Dès que notre décision sera prise, tu pourras demander ton ordre de route au commandant de la citadelle. Il est entre ses mains, tout signé. Retourne alors à ton rang dans les vaillantes phalanges de l'armée d'Italie et continue à bien servir la République.

Henri s'éloigna sans répondre. Il ne se sentait plus lui-même et le trouble de son esprit lui faisait perdre conscience des choses réelles. Le falot, ballotté devant lui, prenait l'apparence d'un feu lointain dans le brouillard. Son étonnement fut grand de se retrouver tout à coup au coin de la grande cheminée, assis en face du vieux soldat manchot dont les petits yeux le scrutaient avec une visible compassion.

— Alors? fit Peugnot dès que leurs regards se furent rencontrés.

— Ne parlons plus de tout cela, répondit le jeune homme. Dis-moi, camarade, quand penses-tu qu'ils rendront leur verdict?

— Ce soir, sans aucun doute.

Henri leva les bras.

— Qu'ils se hâtent. Je veux quitter ce château le plus tôt possible et la ville demain, au petit jour.

— J'ai tes papiers. Tu feras comme tu l'entendras. Je te comprends.

— Bien, dit Henri.

Et, enfermé dans son chagrin, il s'efforçait à retrouver dans les lueurs de la flamme l'image de celle qu'il avait perdue. Après un instant, Peugnot reprit :

— Tu ne connais pas ton bonheur. Tu vas pouvoir retourner au feu, parmi nos braves...

Sans achever sa phrase, il souleva son moignon au bout duquel pendait la manche vide.

— Oui, oui, dit Henri dont les yeux parurent soudain plus ardents que les braises du foyer.

— Dis-moi, poursuivit le petit homme en se penchant, la respiration sifflante. Que font-ils là-bas?... Vienne?...

— Nous y touchions. Ah ! si tu avais vu... Une marche triomphale ! Depuis le 5 germinal, en avant-garde de Masséna, nous avons chaque jour battu l'ennemi. Le 10, nous sommes à Klagenfurth. Avec le 10e de chasseurs nous chassons son arrière-garde de la ville. Dans la plaine, l'Autrichien fait face. Nous chargeons. Ses carrés sont défoncés ; ils se débandent ; tout ce qui peut être joint est haché ou fait prisonnier. Le 13, il se reforme à Saint-Veit et demande quatre heures de trêve. Refus. Il fuit sur Friesach où nous le retrouvons le 14. Il lance contre nous ses houzards. Nous chargeons. Ils tournent bride et nous les sabrons ; peu s'échappent. Jusqu'à la nuit, nous harcelons son infanterie. Le lendemain, 15, l'ennemi a disparu. On le poursuit ; on l'atteint à Unzmarkt. Il essaie de se rallier de l'autre côté. Nous chargeons. Il s'échappe encore. Le 16, nous le joignons à Judemburg. Nous chargeons. Il nous abandonne la ville. Déjà nous apercevons les plaines fertiles qui mènent à Vienne. Nous songeons aux lauriers qui nous attendent ; nous imaginons le défilé prochain dans la ville des empereurs. Quelle gloire ! Voilà l'heure, camarade, où j'ai reçu l'ordre d'être ici sous quatre jours.

Il regarda Peugnot. Le vieux soldat, les yeux troubles, semblait suivre dans le vide la marche éblouissante des bataillons aux habits bleus. De nouveau, ils se turent, accrochés à la même pensée tenace.

Un bruit de pas et de sabres les fit se dresser. L'adjudant général Landrieux, suivi des membres de la commission, traversa la salle rapidement. Enveloppés dans leur manteau, le chapeau enfoncé sur les yeux, ils ressemblaient à un cortège funèbre. Le lieutenant de gendarmerie, arrêté sur le seuil, fit un signe à Peugnot. Celui-ci le rejoignit et ils échangèrent quelques paroles à voix basse, puis l'officier remit au commandant un papier que celui-ci parcourut des yeux sans que son visage trahît la moindre émotion. Il revint ensuite vers Henri et lui dit :

— Tu pourras partir quand tu voudras.

Et il lut sur le papier déplié :

« Le ci-devant chevalier de Maugenest sera passé par les armes demain matin, à six heures, devant la caponnière numéro 7. »

III

Dès qu'il aperçut au loin les clochers de Vérone, Henri salua de la main le capitaine de la légion lombarde, auprès duquel il chevauchait.

— Adieu, dit-il, je prends les devants. Au diable Malenza et ses brigands ! Bien malins s'ils m'attrapent au train dont je vais gagner la ville. Ma jument a des fourmis au creux des paturons.

Et, sans écouter les avertissements de l'officier, il poussa Gettina dans les prairies bordant la route et s'éloigna d'un bon galop, les rênes longues. La jument s'ébrouait avec une gaieté de poulain, heureuse de détendre ses muscles après l'interminable marche au pas des fantassins. Il était une heure après midi. Un soleil déjà vif, presque un soleil d'été, donnait à la campagne une physionomie avenante et peu en rapport avec les craintes exprimées par le commandant de Brescia.

Qui donc eût songé à tenter un mauvais coup parmi ces champs à la terre grasse, ces pâturages semés de boqueteaux aux bourgeons précoces, et dans cette atmosphère fluide, lumineuse? L'herbe était fraîche, la route dorée, et la cité, au loin, paraissait taillée dans du marbre rose. Pour la première fois depuis huit jours, Henri éprouvait quelque joie à goûter sa jeunesse, son ardeur, sa force et à courir vers l'est sur un puissant cheval dont les sabots frôlaient sans bruit le sol gazonné, doux comme un tapis.

Enfin, il se sentait libre. Affranchi des contraintes subies à Brescia, il allait pouvoir doubler les étapes et en deux jours joindre l'armée, sa place au feu. Depuis le soir de Milan, la malchance s'accrochait à lui comme la vermine au pauvre monde. Il n'arrivait point à s'en défaire. Parti au petit jour dès le lendemain de sa comparution devant la commission militaire, il avait gagné Romano d'une traite et, le jour suivant, Brescia. Mais là, il était tombé au milieu d'une faible garnison sur le qui-vive. On y regardait avec inquiétude du côté de Vérone. Aux imperceptibles symptômes décelant des ferments de révolte succédaient, à chaque instant, des actes ressemblant fort à une hostilité déclarée. Les cinq cents hommes de troupes françaises s'y trouvaient comme étouffés sous le flot montant de cette population de soixante mille âmes, grossie chaque jour par l'arrivée de paysans accourus à la rescousse, et le général Balland, commandant la ville, demandait de tous côtés des renforts et du canon. Les campagnes s'armaient. Le soulèvement annoncé par Landrieux paraissait inévitable.

Henri, néanmoins, avait voulu poursuivre sa route, mais le général Chabran, commandant de Brescia, le lui avait interdit. Aucun Français isolé ne devait se risquer dans le pays compris entre Brescia et Vérone, pays battu en tous sens par une bande d'un millier de paysans armés, à la tête desquels se trouvait un certain abbé Malenza, fils d'un des gentilshommes les plus fameux de Terre-

Ferme. L'abbé, l'estoc au poing, dressait des embuscades, attaquait les petits détachements et massacrait sans pitié soldats et patriotes. Malgré son insistance, Henri ne put fléchir Chabran et il dut attendre la formation d'un détachement chargé d'escorter deux pièces de 4 amenées de Milan et destinées au château Saint-Félix de Vérone. Il demeura ainsi cinq jours dans la ville. Le dernier fut le jour de Pâques de l'an 1797.

Le lendemain, Henri quitta Brescia avec l'artillerie escortée par une compagnie de la légion cispadane. Parti aux premières lueurs du matin et contraint de suivre la colonne au pas des fantassins, il était arrivé seulement à une heure en vue de Vérone qu'il gagnait maintenant isolément, au risque de tomber dans quelque traquenard ou d'essuyer un coup de feu au passage.

Par chance, il atteignit sans accident la porte San-Zeno. Dès l'abord, il éprouva la fièvre de la ville. Un détachement de la 43e demi-brigade gardait la porte, mais, au lieu des sentinelles réglementaires, tout l'effectif du poste était sous les armes. Du côté de la ville, les hommes, fusils chargés, barraient la voûte. A une distance de cent pas, la foule hostile, ouvriers des faubourgs, paysans accourus des campagnes, individus de mauvaise mine, hommes et femmes, formaient muraille. Des murmures, des cris, des apostrophes s'élevaient, outrage au vainqueur qui, en d'autres temps, n'eût point été toléré. Mais une clameur dominait le tumulte et s'élançait vers les soldats comme un hommage de fidélité rendu à la Seigneurie :

— San-Marco !... San-Marco ! clamait la foule.

Devant le corps de garde Henri arrêta sa jument couverte d'écume et questionna l'officier. C'était un tout jeune sous-lieutenant dont l'œil inquiet, le geste saccadé, la contraction des mâchoires dans le visage pâli attestaient la nervosité et l'inquiétude. Il répondit sans quitter du regard le peuple massé dans l'avenue :

— Cette racaille va nous massacrer tous et on l'aura voulu. Depuis deux décades, nobles, prêtres et frocards prêchent sans pudeur la révolte. On discute, on temporise, au lieu de tirer tout de suite à mitraille dans le tas. Au lieu de désarmer la garnison vénitienne on l'a laissée se renforcer d'un gros d'Esclavons appelé par le provéditeur. D'autres troupes sont annoncées dans la lagune, marchant sur Vérone. Nous ne sommes pas cinq cents et l'armée est à huit journées de marche, dans les montagnes, aux prises avec les Kaiserlicks. Voilà comment les jean-foutres commandant à l'arrière traitent les affaires de la République. Malheur !

Et comme Henri souriait devant cette fureur où, en premier, se devinait un souci de sécurité personnelle :

— Méfie-toi, citoyen, reprit le jeune homme. Tu crois que j'exagère. Non, sur l'honneur. Tu aurais tort de circuler seul d'ici au Château-Vieux. Si tu tiens à la vie, mets pied à terre et attends au milieu de nous l'arrivée d'un détachement.

— Merci, l'ami. Je n'ai pas une minute à perdre, car je dois être après-demain à l'armée et je n'ai rien à craindre de ces citoyens.

— Comme il te plaira.

Le chef d'escadrons rendit la main et pointa droit sur la barrière humaine. Il se contenta, par précaution, de saisir discrètement l'extrémité de sa dragonne dans la main gauche afin de maintenir la garde de son sabre contre sa cuisse. Puis, paisiblement, il avança.

A son approche, les cris s'éteignirent brusquement et le barrage s'ouvrit. Son maintien assuré, sa bonne mine en imposaient à la populace. Mais quels regards dans toutes ces faces tournées vers lui ! Mieux que dans le discours de l'officier, il y puisa la vérité et comprit la gravité de l'orage sur le point de se déchaîner. La haine, une haine atroce et prête au pire, pouvait seule leur donner cet éclat sombre, cette profondeur accrue sous les sourcils froncés. Quel mauvais sort s'acharnait donc après lui? Allait-il être empêché, là aussi, de continuer sa route? Il se résolut à brûler Vérone et, ses papiers signés au commandement d'étapes, à pousser le jour même jusqu'à San-Bonifacio où Montebello. Gettina en avait vu d'autres.

Par bonheur le Château-Vieux était peu éloigné de la porte San-Zeno. Bientôt il se dressa, bloc énorme couleur de sang où Cane Grande II abrita sa tyrannie et ses crimes. Les embrasures en avaient été ouvertes et les canons tendaient sur la ville leur gueule menaçante. Là encore le pont était gardé militairement et l'on y montrait la même appréhension qu'à l'entrée de la cité.

Henri mit pied à terre dans la cour et confia sa jument à un houzard, puis il s'informa du commandant de place, le chef de bataillon Carrère. Il apprit que celui-ci, inquiet de l'exaspération croissante du peuple, avait réuni sur la place d'armes la plus grande partie de la garnison afin de pouvoir se porter plus rapidement sur les points particulièrement menacés. Malgré le conseil des officiers, Henri décida de s'y rendre directement, ne doutant pas d'obtenir le visa de sa feuille de route et, par suite, la possibilité de poursuivre son voyage sans délai.

Dans ce quartier central, il sentit le pouls de la ville battre de façon désordonnée. Des pavés, des murailles, une chaleur morbide semblait s'exhaler, se répandre en nappes lourdes. A l'entrée des ruelles, la plupart fermées par des portiques à arcades, on apercevait des paysans à visage farouche dissimulant les armes dont ils étaient

munis et épiant les mouvements, les gestes de chacun. Des bourgeois, en le croisant, crachèrent à terre en le regardant fixement ; d'autres murmurèrent entre leurs dents des paroles injurieuses, sans aucun doute. Quiconque ne portait pas à sa coiffure la cocarde timbrée du lion de Saint-Marc était considéré comme novateur, c'est-à-dire jacobin, et traité de même façon. Des individus mis avec recherche, le chapeau enfoncé sur les yeux et le visage caché sous un pli de leur cape, se glissaient d'un groupe à l'autre, jetaient une phrase ici, un mot là, et disparaissaient dans la foule. Sur les marches du Municipe, un moine, au visage féroce et illuminé, haranguait le menu peuple serré autour de lui en rangs profonds et lui arrachait des clameurs de haine.

Décidé à tout endurer plutôt que de risquer la perte d'une seule minute, Henri ferma l'oreille aux insultes et passa, droit et fier, comme s'il n'eût rien vu, rien entendu.

Quand il déboucha sur la place d'Armes, il comprit qu'il touchait au centre du mal. N'était-il pas trop tard pour donner le coup de scalpel? Henri eut l'impression d'une opération trop longtemps différée. Porter le fer dans cette chair fiévreuse pouvait amener la catastrophe. La troupe rangée en bataille, l'arme au pied, faisait face à une cohue de gens hors d'eux-mêmes, agitant des cannes, des bâtons, cachant sous leurs vêtements des armes trop visibles. Un mot, un mouvement pouvait déchaîner le massacre. Sur le front, le commandant Carrère, entouré de quelques officiers silencieux comme lui, fixait cette horde d'un regard où se lisait une angoisse que n'arrivait point à démentir le calme singulier de son attitude.

Henri le rejoignit et lui exposa tout de go son désir de poursuivre immédiatement sa marche vers la Carinthie. Le commandant Carrère le regarda avec des yeux inquiets.

— As-tu toute ta raison, camarade? fit-il. Tu y laisserais ta peau. Certes, le sort de la ville est inquiétant, mais si nous échappons au soulèvement ce soir, demain la situation sera renversée. Kilmaine nous amène des secours de Mantoue ; Bologne nous envoie une partie de sa garnison ; un messager vient de filer sur Brescia et Chabran doit dès ce soir être en marche sur Vérone avec deux ou trois cents hommes ; enfin, sur l'ordre de Buonaparte, toute la division Victor accourt à marches forcées ; aujourd'hui elle est à Padoue, après-demain son avant-garde sera sous nos murs. Il ne nous restera plus qu'à brancher les ennemis du peuple et les fauteurs de révolte. Te risquer aujourd'hui sur la route de Vicence? Folie ! De ce côté, le comte Émile des Emiles, un aristocrate cousu d'or, a soulevé et armé les campagnes. Tous nos isolés y ont été massacrés, mutilés, et tu subirais infailliblement le même sort.

Et comme Henri insistait, le commandant Carrère lui affirma avoir reçu du général Balland la défense absolue de laisser aucun Français quitter la ville. Tous les militaires de passage devaient se mettre aux ordres du commandant de place pour contribuer aux mesures de défense.

— Soit, dit Henri. Je vais donc trouver moi-même le général Balland et lui demander la permission de poursuivre ma route.

— A ta guise, camarade. Mais, je te préviens : le quartier général est au château Saint-Félix. Tu devras traverser toute la ville et passer sur la rive gauche de l'Adige au pont de pierre. Va, et je te souhaite d'échapper au stylet des assassins.

Aiguillonné par sa volonté de retourner au combat, Henri était incapable de juger sainement les faits. Il n'écouta aucun conseil de prudence et fendit crânement la foule. Au tumulte des injures, il opposa une attitude, un regard d'une telle sérénité, d'une si parfaite insouciance, que les mains se crispèrent sur les bâtons mais ne se levèrent pas.

Quand il eut dépassé le gros de foule massé autour de la place, il s'arrêta, indécis sur la route qu'il devait suivre. Aucune grande voie ne menait en ligne directe au pont de pierre situé au coude de l'Adige. C'était, depuis le fleuve jusqu'à l'arène romaine autour de laquelle il errait, un lacis inextricable de ruelles tortueuses bordées d'antiques demeures agrémentées d'arcades, ornées de fresques à demi effacées, auxquelles s'accrochaient des masures, des échoppes, toute une lèpre de misère poussée sur le visage splendide du passé. Impossible de se diriger seul dans ce méandre où les rues débutaient par de riches portiques encastrés entre deux palais et se terminaient en coupe-gorge ou en cul-de-sac.

Comme il débouchait sur la place Mura Gallieno quasi déserte, il croisa un gamin loqueteux qui, à la vue de son uniforme brodé, s'arrêta dans une contemplation pleine d'étonnement et de respect L'occasion s'offrait, Henri la saisit. Il prit dans sa bourse une pièce d'une lire tournois et, la faisant miroiter au soleil, il dit simplement :

— Castel San Felice.

— *Va bene*, dit le gamin ébloui.

Et, trottant de ses pieds nus sur les pavés aigus, il devança l'officier dans la direction indiquée. D'instinct il évita les voies importantes où tout le peuple de Vérone s'était porté et, empruntant des passages déserts, passant sous des voûtes, contournant des places, montant et descendant des escaliers, enjambant les tas d'immondices et les ruisseaux fétides, il parvint à éviter la proximité de la foule. Quant aux rares citadins rencontrés, peu soucieux de s'attirer

quelque algarade avec ce grand garçon porteur d'un sabre dont la large lame, par précaution, émergeait de trois pouces hors du fourreau, ils affectaient une attitude indifférente ou détournaient la tête.

Et soudain, comme ils approchaient de la piazza delle Erbe, ils perçurent du côté de la place d'armes l'éclatement sec d'un coup de feu. Henri s'arrêta net, retenant son souffle. Sur toute la ville régna un instant de silence mortel, puis, brusquement, ce fut une décharge générale de centaines de fusils. Alors une clameur immense s'éleva qui semblait sortir à la fois de tous les quartiers de la ville. Imaginez qu'on eût semé un filet de poudre ininterrompu le long de toutes les rues de Vérone et qu'une étincelle y ait mis le feu, la déflagration générale n'eût pas été plus instantanée que la voix de la révolte rugissant en même temps d'un bout à l'autre de la ville. De toutes parts les détonations crépitaient, les cris de mort s'élevaient en rafales et, au même moment, le bourdon du Dôme se mit à sonner le tocsin, puis ce fut celui de San-Zeno Maggiore. Bientôt, des cent clochers dressés sur Vérone, la même note sinistre déferla, comme le même cri de mort inlassablement répété. Le canon des forts y répondit. Vérone se soulevait. Les Français foudroyaient la ville.

Henri chercha son guide des yeux. Il avait disparu. L'horreur de sa situation surgit devant lui. Seul, perdu dans cette ville inconnue, entouré d'ennemis, c'en était fait de lui. Mourir assassiné par ces ruffians, quelle fin après celle dont, soldat, il avait rêvé !

Mais il n'eut même pas le loisir de songer à une possibilité de salut. Les événements se succédaient avec la vitesse inexorable d'un cataclysme. Voir devant lui un soldat français fuyant, déjà ensanglanté, devant une populace hurlante, mettre le sabre à la main pour se précipiter au secours de ce frère d'armes, voir le malheureux s'écrouler percé de coups et devoir en même temps faire face à une partie des meurtriers retournés contre lui, tout cela se déroula en moins de dix secondes.

Alors, il ne songea plus qu'à mourir en beauté, à faire payer chèrement sa vie. Face à ses assaillants il recula vers la place en ayant soin de longer les murailles afin d'assurer un de ses flancs. Comme la ruelle était fort étroite, tout en parant les coups et les rendant avec usure, il avait soin de ne point se laisser environner. Fort heureusement les agresseurs n'étaient armés que de poignards et de bâtons. Malgré leur acharnement, la terrible lame courbe leur inspirait le respect. Il put ainsi gagner la piazza delle Erbe.

Là, de nouveau, la catastrophe se précipita en un tel tumulte qu'il put à peine se rendre compte des faits. Adossé au Palais des Marchands, dont la façade s'allonge à l'est de la place, il vit aussitôt

une foule en délire abandonner un cadavre sur lequel elle s'acharnait pour se joindre à ses assaillants et se ruer sur lui. Un coup de bâton asséné sur le crâne l'étourdit un instant, point assez cependant pour l'empêcher de continuer à faire tête et à maintenir le flot à distance par de furieux coups de taille. Mais le sang l'aveuglait. Il distingua seulement un grand remous de la mer humaine, il entendit des acclamations, des vivats où revenait sans cesse le même nom :

— Nogarola !... Nogarola !...

Un carrosse, fendant la foule, avançait au milieu de la place. Derrière, accrochés aux courroies, trois soldats esclavons se tenaient debout, le fusil à la main, tandis qu'à côté du cocher un officier dressait l'étendard de saint Marc. Penché à la portière, un vieux gentilhomme répondait aux cris du peuple en agitant son chapeau et en prononçant des paroles perdues dans le vacarme.

Comme excités par ce spectacle, les agresseurs, tous ensemble, se ruèrent avec férocité. Henri perçut le regard du gentilhomme se posant sur lui, il vit son sourcil se froncer, distingua un geste de son bras, puis tout ne fut plus que brouillard, douleur, vertige, et il tomba.

IV

Lorsqu'il revint à lui et entr'ouvrit les yeux, il ressentit une angoisse singulière. Hallucination, fièvre, ou réalité? Il avait la sensation d'avoir franchi le fleuve sombre et de se retrouver, porté par une force surnaturelle, dans le mystérieux royaume d'où l'on ne revient pas. Une odeur âcre empestait l'air et entre ses paupières il distinguait une lueur rougeâtre où s'agitaient dans la fumée des êtres aux formes indistinctes. Un fracas titanesque faisait trembler l'atmosphère et, comme apportés par des rafales, des hurlements de damnés, par bouffées, arrivaient jusqu'à lui. C'était un tumulte catastrophique et tel que le prédisent les Écritures pour l'heure du jugement dernier.

Il dut faire un grand effort pour ouvrir ses yeux complètement. Il distingua alors devant lui une Vierge au regard admirable, aux vêtements drapés en larges plis harmonieux. Il lui parut qu'elle le considérait avec mansuétude et qu'entre ses mains tendues elle lui offrait l'Enfant divin. D'autres personnages, presque invisibles dans la pénombre, étaient groupés à sa gauche et à sa droite.

Henri voulut bouger. La douleur de son front, les meurtrissures dont tout son corps était couvert lui rendirent conscience de lui-même. Il constata peu à peu qu'il était couché sur la soie d'une courte-

pointe, allongé sur un lit, et que la madone entrevue faisait partie d'une fresque ornant la muraille en face de lui. Il comprit alors qu'il avait échappé à la mort.

Il hésita d'abord à regarder à sa droite et à sa gauche. Tandis que, par degrés imperceptibles, la vie se réveillait en lui, les événements dans le tourbillon desquels il venait d'être emporté se dégageaient peu à peu de la brume ; il en vint à cette conclusion :

— Ils ne m'ont pas tué ; je suis leur prisonnier.

Et il n'osait tourner la tête de peur de voir fixé sur lui le dur regard d'un Esclavon ou celui d'un sbire. Rien, cependant, ne décelait une présence autour du lit. Il porta la main à son front et constata la fraîcheur d'un bandage soigneusement appliqué sur sa blessure. Et comme, assez vite, il retrouvait la plénitude de ses sens, il se rendit compte soudain que le fracas entendu était celui du canon.

Il y répondit comme à la sonnerie de la diane en sautant d'un bond en bas du lit, mais, pris de vertige, il dut s'accrocher à une colonne pour ne pas tomber. Sa chair, meurtrie de toute part, lui causait au moindre mouvement de cruelles souffrances et dans son crâne le cerveau semblait avoir fait place à une coulée de plomb. Après quelques instants d'angoisse, il releva lentement la tête et put regarder alentour. Il venait de quitter un vaste lit à baldaquin placé entre deux hautes fenêtres. La nuit était venue et la lumière éclairant la chambre venait d'un ciel rempli d'une fumée pourpre où montaient de toute part des gerbes d'étincelles. Vérone brûlait.

Henri alla vers une des fenêtres. Elle donnait sur une cour longue et étroite entourée d'une sorte de cloître. Personne. Le canon tirait avec rage, tantôt devant lui, tantôt plus lointain, vers la droite. Sans doute ces détonations venaient-elles, les unes du Château-Vieux, les autres du château Saint-Félix. Il devait donc se trouver à peu près au centre de la ville. Il s'imagina la situation telle qu'elle devait être : les Français surpris et massacrés ; les quelques survivants réfugiés dans les deux châteaux et faisant tête désespérément é l'assaut des révoltés. Il s'interrogea lui-même : comment suis-je là? Comment rejoindre mes camarades?

Henri commença par s'assurer du jeu régulier de ses bras et de ses jambes. Les uns et les autres fonctionnaient normalement, malgré les douleurs causées par chaque geste. Rien n'était cassé. Seul, le front était endommagé, pas au point cependant de lui faire craindre des suites fâcheuses. Certes une fièvre ardente le brûlait, mais il avait conservé toute sa vigueur et se sentait bien résolu à se défendre encore en cas de nouvelle aventure. Il chercha son sabre. Grâce aux lueurs de l'incendie il put faire le tour de la pièce et ne le trouva pas.

Cela confirmait sa première pensée : il était au pouvoir des rebelles, car, au moment de son évanouissement, l'arme était étroitement reliée à son poignet par sa dragonne ; il n'avait donc pu la perdre dans la lutte. Le fourreau, le ceinturon et la sabretache lui avaient également été enlevés. Par contre, sa bourse se trouvait toujours dans la ceinture de soie tissée d'argent qu'il portait sur son dolman. Celui-ci, déchiré en plusieurs endroits, avait été dégrafé, mais aucun de ses papiers ne manquait. Une intervention quelconque l'avait donc arraché à la populace, et il songea tout de suite au personnage du carrosse. Lui seul pouvait lui avoir sauvé la vie ; mais dans quel but? Sans doute afin de le conserver comme otage.

Une seule porte, très étroite, apparaissait à droite de la fresque, Henri tenta de faire jouer le pêne et constata qu'elle était fermée au dehors. Il retourna à l'une des fenêtres, l'ouvrit sans bruit, se pencha. Juste en dessous un soldat esclavon, le fusil incliné sur l'épaule, allait de long en large en longeant les arcades. Aucune chance de salut de ce côté. L'étage avait au moins vingt-cinq pieds de haut ; sauter de là sur les dalles eût été folie ; d'ailleurs au moindre bruit la sentinelle ferait usage de son arme ou appellerait à l'aide.

Henri ne put retenir un juron. Être là, inutile, alors que quelques toises plus loin les siens se battaient un contre cent. Des clameurs lointaines, une fusillade nourrie se mêlaient aux détonations du canon et augmentaient son angoisse. Quel drame se jouait au delà de ces murs sombres, de ce toit à l'arête déchiquetée ! Il sentit son âme identique à celle de l'officier de la porte San-Zeno. La révolte, victorieuse à Vérone, c'était la sédition se propageant comme la tempête sur toutes les provinces de Terre-Ferme ; c'était Venise jetant le masque et son armée de mercenaires, ses bandes de partisans se portant aux débouchés des défilés alpestres, en fermant la porte, emprisonnant l'armée d'Italie comme dans une nasse dont l'autre extrémité serait bouchée par l'armée de l'archiduc Charles. Toute la gloire accumulée en quelques mois s'effondrerait en quelques jours ; l'Italie, cette fois, aurait été vraiment le tombeau des Français. Être là, impuissant, enfermé dans ce palais aussi étroitement que dans les plombs de Venise, deviner l'agonie des quelques dizaines de braves encerclés dans les châteaux, et ne pouvoir les rejoindre pour triompher ou périr avec eux, quel martyre ! Penché dans l'ombre rouge, Henri ne sentait plus sa fièvre tant cette torture déchirait son cœur de soldat. Un bruit léger derrière lui le fit se retourner.

Il n'était plus seul. Du moins, il le crut d'abord ; puis, il douta de lui-même. Était-ce un fantôme évoqué par sa fièvre? Ou bien devait-il croire qu'aux instants tragiques de notre vie les morts que nous

avons aimés ont la faculté de revenir parmi nous? Les deux alternatives, en éclair, passèrent dans son esprit avant de laisser la place à cette troisième :

— Serait-ce elle, vraiment? Elle, vivante? Elle, plus belle, plus femme qu'au soir de Pavie?

En effet, debout dans l'embrasure de la porte, une jeune fille était apparue et cette jeune fille ressemblait à s'y méprendre à Mlle Fauche. Élevant de son bras nu un flambeau allumé, elle souriait. Nulle ironie dans ce sourire, nul orgueil, mais un rayonnement de joie. Là, en vérité, était la seule différence entre l'Antoinette d'autrefois et l'apparition actuelle. Son regard souriait également ; ce n'était plus, comme au soir de l'an IV, des yeux obstinément perdus dans une vision insaisissable ; ils se posaient au contraire sur le blessé avec l'allégresse que l'on éprouve au retour d'un être aimé. Les dernières appréhensions d'Henri s'évanouirent dès que l'apparition, ayant fait quelques pas vers lui, prononça ces mots :

— Ne craignez rien ; on ne vous veut aucun mal.

Car c'était bien la voix de jadis. Mlle Fauche posa le flambeau et avança encore. Merveilleux effet de son regard posé sur lui, Henri se sentait enveloppé de chaleur, emprisonné dans un réseau de tendresse. Comment hésiter à voir là un miracle d'amour? L'amour seul permet la perception intuitive des ondes unissant l'un à l'autre les êtres qui l'éprouvent ; lui seul donne cet entendement divin du silence, cette compréhension des choses inexprimées. Henri aurait voulu douter. Comment pouvait-il être possédé d'amour sans avoir pénétré le mystère enfermé dans cette âme? Et pourtant le désir n'était pas son seul maître. Le désir affole et précipite la bête ; l'amour seul peut créer l'envoûtement par la douceur, l'allégresse sans cause apparente, l'élan irrésistible d'un cœur vers un autre. Dans ces heures pathétiques où ils s'étaient connus à Pavie, l'amour avait déposé son germe et les mois d'éloignement, au lieu d'anémier la plante fragile, avaient agi sur elle comme la rosée et le soleil. La fleur s'épanouissait ce jour-là.

Henri sentait tout cela éperdument et jouissait de son bonheur sans en déterminer l'origine. Il ne s'en souciait point d'ailleurs. Il goûtait la sensation d'être ébloui d'une lumière surnaturelle qu'aucune ombre ne voilait, car cette lumière éclairait pour lui, avec une force égale, la pensée secrète de Mlle Fauche et lui révélait son cœur. Sans qu'elle prononçât une parole, il pressentait un autre miracle — miracle identique au sien — accompli en elle depuis leur première rencontre.

Il balbutia :

— On m'avait dit...

— Que j'étais morte? Voyez vous-même.

Et elle lui tendit ses mains. Il les saisit et y posa avec délices ses lèvres brûlantes de fièvre. Sous ses baisers, elles frissonnaient mais ne luttaient point ; elles s'abandonnaient avec pudeur et ravissement.

Il sentit la vanité d'essayer des paroles adroites et dit simplement :

— J'ai eu bien mal.

Dans les grands yeux noirs il lut une action de grâces, tandis que sur le visage naissait une vive rougeur.

— Et moi, dit-elle, comme j'ai pensé à vous, mon ennemi.

— Ne m'appelez pas ainsi. Si vous saviez... si vous saviez...

Elle retira ses mains avec douceur et dit :

— Je sais... j'ai su tout de suite.

Ils restèrent immobiles, face à face, gênés par la grande pensée qui se glissait entre eux. Après un instant, Mlle Fauche reprit :

— Mais vous, vous ne saviez pas ceci : depuis ce soir-là, je vis avec le remords de vous avoir sottement maltraité, de m'être montrée injuste envers vous ; je vis surtout avec la crainte, ayant mérité votre haine, d'être haïe par vous.

— Moi, vous haïr? Quelle folie !

— Quel droit avais-je de vous faire supporter une exécration vouée à d'autres? J'ai tant souffert, et vu tant de souffrance... cela rend aveugle, parfois. Je n'avais plus qu'un espoir, vous rejoindre, vous demander pardon. Voilà pourquoi vous me voyez si heureuse, ce soir, d'être pour quelque chose dans votre salut.

Ah ! pourquoi avait-elle prononcé cette phrase ! Après des minutes ineffables où rien ne lui rappelait l'horreur du présent, ces quelques mots avaient suffi pour le précipiter hors de son rêve. Il venait de vivre dans l'inconscience de tout ce qui n'était pas elle, mais maintenant les clameurs des combattants, le fracas de la fusillade et du canon frappaient de nouveau ses oreilles et, parmi ce tumulte, il lui semblait entendre comme un lamento désespéré, les reproches de ses frères d'armes. S'enliser dans cette torpeur, dans cette ivresse, tandis que la populace se ruait au massacre lui paraissait impie.

Mlle Fauche devinait-elle ce changement? Elle demeurait interdite avec, dans les yeux, une subite angoisse. Il l'enveloppa du regard. Alors, étrange revirement, elle ne lui parut plus la même femme qu'elle était l'instant d'avant, et, simultanément, il éprouvait à son égard une transformation totale. Aimait-il encore d'amour? Peut-être, mais il écartait cette possibilité comme négligeable à cette seconde même. Ce qu'il avait devant lui, c'était, avant tout, l'insurgée de Vérone, mais c'était malgré tout un être de chair, un corps har-

monieux et souple, à peine voilé par une tunique tellement légère qu'elle se glissait en mille plis autour de ses formes, Il serra les poings avec tant de force que ses ongles pénétrèrent ses paumes. Un éclair de raison traversa l'obscure folie de son cerveau et il distingua avec une précision aveuglante les deux seuls partis possibles : ici, c'était elle qui l'attendait ; là-bas, c'était la mort sans doute, mais la gloire.

Il se raidit et recula de quelques pas.

— Si vous m'avez sauvé, dit-il, ne soyez pas généreuse à demi. La vie ne m'est rien sans l'honneur. Laissez-moi partir.

— Cela, non.

Ces mots avaient jailli des lèvres de la jeune fille, précis et secs, comme deux coups de feu. Il y eut entre eux un silence uniquement rempli par le grondement du canon. Dans l'esprit d'Henri des pensées se succédaient, rapides : elle ne m'aime pas..., elle veut se servir de moi..., me faire trahir la cause de la patrie..., elle m'offre sa beauté comme on tend un piège. Il ne mettait pas en balance la vraisemblance ou l'impossibilité de ces suggestions, — il n'en avait point le loisir, — mais elles se dressaient devant lui, aussi inexorables que des certitudes. Dans son esprit, la lutte continuait entre son désir frénétique et un sentiment où entraient de la désillusion, de la crainte, du regret, et où une sorte de haine, sournoisement, se glissait.

Cependant Mlle Fauche poursuivit avec un calme affecté :

— Votre départ est impossible. Vous n'auriez pas fait dix pas hors de ce palais que vous tomberiez percé de coups. Le peuple assouvit sa vengeance ; il ne se connaît plus et nul ne peut le contenir. Tout ce qui est français, hommes, femmes, malades des hôpitaux, tout a été égorgé sans pitié. Seuls, quelques-uns des vôtres résistent encore dans les châteaux, mais ils tomberont comme les autres.

Ces paroles frappaient Henri comme autant de soufflets. Sous les coups sa haine se précisait, il en sentait son cœur gonflé à se rompre. Il rugit :

— Et vous, vous voudriez me garder ici !

Elle répondit sans colère, mais avec un léger tremblement dans la voix :

— Oui, je veux continuer à veiller sur votre vie comme je le fais depuis ce matin, comme je le fais, sans que vous le sachiez, depuis votre départ de Milan...

— Depuis mon départ de Milan !...

Ainsi, il n'était qu'un jouet pour elle ! elle le faisait surveiller par

ses espions ; il était, involontairement, un des personnages de l'abominable complot, et cette protection l'en rendait presque complice, au moins en apparence. Elle insista :

— Sans moi, vous eussiez été massacré, tantôt, piazza delle Erbe. Heureusement tous mes amis de Vérone savaient votre passage ici et c'est le comte Nogarola, l'un d'eux, qui vous a arraché au peuple soulevé.

Henri lui cria :

— Je ne veux pas de votre pitié et je ne vous reconnais pas le droit de me sauver malgré moi.

— Vous avais-je donné le droit de me sauver à Pavie?

Aucune parole, aucun raisonnement ne pouvait empêcher la fureur du jeune homme d'éclater. Elle éclata, en effet, brutalement, en phrases désordonnées, jetées comme des insultes.

— Laissez-moi partir. Si vous refusez je n'aurai plus de doute sur le but que vous poursuivez... Moi, être des vôtres? Jamais. Entendez-vous? Jamais. Un soldat ne met pas sa main dans la main d'assassins, de traîtres. J'avais cru pouvoir vous placer au-dessus des autres...

Il éclata d'un rire de dément.

— Imbécile !... Vous jouez parmi eux un rôle effrayant et dont je ne veux pas approfondir l'ignominie.

Avec avidité il épiait son regard avec l'instinctif espoir d'y voir une lueur de révolte. Elle ne le lui permit pas. Dès qu'il avait commencé son attaque, elle avait baissé les paupières comme pour élever un obstacle entre elle et lui et quand il se tut, sans répondre, sans se hâter, elle lui tourna le dos et sortit. Le bruit sec du verrou ne laissa aucun doute à Henri sur la prolongation de sa captivité.

Il essaya de mettre un peu d'ordre dans son esprit. Un instant, il eut quelque remords d'avoir blessé la jeune fille par un excès de brutalité et de l'avoir accusée sans preuves positives, mais il chassa cette pensée tout de suite comme une chose secondaire. Qu'importait s'il était allé trop loin ; la leçon était quand même méritée. Dans des tragédies comme celle qui se jouait, le temps manquait pour peser la valeur des mots comme on l'eût fait de sang-froid. Une seule chose s'imposait : sortir de la prison à tout prix.

Il courut à la fenêtre et, sans hésiter, enjamba l'appui. Au risque de se tuer il profiterait du moment où le factionnaire serait juste au-dessous de lui pour sauter. Il se laisserait tomber sur l'homme, l'assommerait sous son poids, au besoin le tuerait avec ses propres armes. Il endosserait son uniforme et tâcherait de gagner la rue. Pour le reste, il s'en remettait à la fortune.

Le soldat approchait, nonchalant, fredonnant quelque mélopée croate. Henri s'était assis sur le bord de la fenêtre ; les deux paumes appuyées à la pierre, retenant son souffle, il calculait son élan pour s'élancer. Un grand cri poussé derrière lui l'arrêta :

— Henri !

Adossée à la porte refermée, Antoinette le regardait avec des yeux d'hallucinée. Comme il y avait peu de fierté dans ce regard ! Comme on y lisait nettement l'alarme d'une profonde, d'une invincible tendresse. Troublé, le jeune homme était rentré dans la pièce et, devant ce visage bouleversé, il se sentait saisi d'une infinie détresse.

— Qu'alliez-vous faire? dit-elle d'une voix blanche. Vous cherchez donc la mort, une mort stupide, sans utilité pour la cause que vous servez?

— Antoinette, pardonnez-moi. J'ai douté de vous et je m'en accuse avec honte. Mais votre cœur doit vous faire excuser mes paroles. Comprenez-moi comme j'essaie de vous comprendre. Si je restais ici quand le sort de toute l'armée se joue à quelques pas, je serais indigne de vivre, indigne de vous.

Sans répondre, elle ouvrit la porte. Il regarda avidement. Un long couloir voûté s'allongeait de l'autre côté ; près du seuil une ouverture percée dans la muraille donnait accès à un étroit escalier.

— Approchez, dit-elle. Vous allez descendre cet escalier. Un moine franciscain vous attend en bas. Suivez-le en toute confiance. Il vous conduira dans la campagne au sud de Vérone en suivant un souterrain construit par les Scaligers et qui fait encore communiquer ce palais avec les ruines de leur château de Villafranca di Verona. Nos partisans signalent déjà de ce côté des cavaliers patriotes éclairant le corps du général Kilmaine. Vous pourrez les rejoindre et poursuivre votre rêve, combattre contre nous. Vous m'avez mal jugée. Jamais je n'ai songé à vous détourner de la cause que vous servez. Si je vous ai tout de suite admiré, Henri, et si je vous aime maintenant, malgré tout, c'est parce que vous vous êtes donné un idéal et que vous le poursuivez noblement, avec foi, jusqu'à la mort au besoin. Oh! comme j'envie votre gloire. Mais, pour moi, ma mission est autre. Et c'est ce qui nous séparera à jamais. Adieu..

Doucement, elle plaça ses deux mains sur les épaules de l'officier et le regarda comme si elle voulait graver pour toujours ses traits dans sa mémoire, puis, d'un mouvement brusque, elle se dressa sur la pointe des pieds et mit sa main dans la main du jeune homme. Pendant quelques secondes, Henri perdit la notion du temps, du lieu et de lui-même. Tout était oublié, rien n'existait plus dans le passé et dans l'avenir ; il ne restait que le fait adorable de ce geste

plein d'élan, mais déjà elle s'éloignait de lui. Il voulut tendre vers elle ses bras, retrouver contre lui, comme au soir de Pavie, la présence de son corps. Mais, fluide, elle échappa à son attente et s'enfuit. Devant lui il n'y avait plus que le vide insondable de l'ombre.

Henri s'engagea dans l'escalier en titubant. En bas une faible lumière brillait.

MARCEL DUPONT.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'ÉLÉPHANT ET LA BALEINE

Le fameux duel de l'éléphant et de la baleine va-t-il entrer dans une nouvelle phase aiguë? Voilà la question que pose la tension anglo-soviétique. Il en est peu de plus troublante. Une longue expérience nous enseigne, en effet, que des opérations de ce genre se font régulièrement sur le dos et aux frais des nations européennes.

A ne considérer que les manifestations apparentes, on serait plutôt enclin à ne pas prendre l'affaire au tragique. Les violences verbales trahissent plus d'appréhension que de résolution. La protestation britannique contre les intrigues bolcheviks est la sixième depuis la velléité d'accord de 1921. Cette simple constatation indique la futilité du geste. Sans doute le ton monte. Les récriminations se font plus acerbes. La dénonciation des griefs n'admet pas discussion. On dénonce une hostilité irréductible. Tout cela pour aboutir à quoi? La seule conclusion logique serait un acte. M. Chamberlain esquisse à peine une menace de rupture. Encore tout le monde sait-il qu'il ne s'y est résigné qu'à son corps défendant. De notoriété publique, la sommation du 23 février n'est qu'un compromis entre deux tendances qui se manifestent au sein du cabinet de Londres et du parti conservateur. Les partisans de la manière forte, qui n'ont que trop d'arguments pour justifier la nécessité de frapper, se heurtent aux modérés, qui n'ont que trop de raisons de souligner les difficultés et les risques de l'action. Ainsi la sommation tourne à l'aveu d'impuissance.

Les dirigeants de Moscou n'avaient pas besoin de ce constat pour discerner la faiblesse de la partie adverse. Les faits parlent. Les mains se sont tendues au-devant de leurs mains sanglantes parce qu'on croyait y voir des reflets d'or. Les portes se sont ouvertes toutes grandes. Les déboires de Gênes et de La Haye n'ont pas empêché l'expérience Mac Donald. Le cabinet Baldwin lui-même, ramené au pouvoir par un sursaut d'indignation contre les intrigues des Soviets, n'a pas trouvé dans l'élan populaire l'énergie de prévenir ou de châtier la propagande révolutionnaire. On se fâche maintenant parce que la débâcle du marché d'Extrême-Orient vient s'ajouter à tant de débouchés perdus. Vaine colère qui ne peut que se blesser elle-même. Comment étreindre un adversaire insaisissable? Comment atteindre la puissance destructive de la IIIe Internationale qui se dissimule derrière la fiction du gouvernement soviétique? On évoque la rupture. La riposte est venue directe, rapide : « Osez donc ! »

Ne nous y trompons pas cependant. Il y a dans cette bravade plus de cynique ironie que d'agressivité. De même que l'attaque n'a été qu'esquissée, la riposte s'arrête à la feinte. Les Soviets ne résistent pas au plaisir de narguer un adversaire timoré. Ils ne sont pas assez sots pour prendre l'initiative de modifier une situation qui est tout à leur avantage. Profiter des scrupules du libéralisme, donner des coups sans en recevoir, avoir accès dans la place même dont toutes les défenses sont tournées vers l'extérieur : on ne se prive pas de tels atouts pour le plaisir de relever le gant des bourgeois capitalistes. Des moutons sans doute, mais il faut se défier des moutons qui peuvent devenir enragés. Si d'aventure les champions de la civilisation s'avisaient de prendre une résolution farouche et d'engager la lutte à fond ! L'Angleterre a surmonté des crises au moins aussi redoutables et a trouvé le moyen de toucher des ennemis mieux placés pour se croire hors d'atteinte. Les gens de Moscou connaissent plus que nous les défauts de leur cuirasse. Ils en ont fait l'épreuve la seule fois qu'ils ont tenté une attaque brusquée contre l'Europe. La leçon n'a pas été perdue. On est revenu à la sape et aux manœuvres enveloppantes. Une réaction se produit-elle, on résiste juste assez pour amener l'adversaire à se découvrir et pour profiter des coups d'épée qu'il lance dans le vide, mais on refuse le fer.

Ainsi, entre les Anglais qui hésitent à s'engager et les Russes qui pratiquent les atermoiements calculés, le choc n'aurait pas plus de raison de se produire demain qu'hier, et tout se bornerait à un geste de plus si les événements ne risquaient pas d'être plus forts que les volontés. Il y a des entraînements irrésistibles. Quand une puissance est résolue à en ruiner une autre, il faut que celle-ci se décide à se

défendre ou se résigne à succomber. Le choix dépend de deux éléments : la clairvoyance qui découvre le péril et le courage du désespoir.

L'Angleterre a incontestablement franchi la première étape ; cela a été long, parce que les illusions sont tenaces quand elles trouvent la complicité de la lassitude et de l'atavisme. Les Anglais seront toujours des marchands et ils raisonneront toujours en marchands. C'est dans l'espoir de rouvrir des marchés qu'ils ont reconstitué l'Allemagne et qu'ils ont cru à la possibilité d'une conciliation avec l'anarchie russe. Avec une inlassable patience ils ont guetté la transformation des jacobins en conservateurs, frémissant d'espoir quand Lénine a avoué sa faillite, enregistrant les premiers balbutiements de la *Nep*, escomptant les discordes et les rivalités d'appétit. Vaine attente. La Révolution russe n'a pas réalisé les espoirs qui se fondaient sur d'illustres précédents, peut-être parce qu'on n'a pas su employer les moyens qui ont si bien réussi auprès de tant « d'incorruptibles ». Ce n'est certes pas le trait le moins curieux de la crise actuelle que le désarroi de cette Angleterre qui a su autrefois si habilement jouer des désordres, en Russie même. Pourtant les Russes n'ont fait que changer de tsarisme. Pour s'en aviser il faut autre chose que le médiocre discernement des mercantis et des parvenus. A ce trait peut-être plus qu'à tout autre, on voit combien le niveau politique a baissé depuis que le parlementarisme britannique s'est démocratisé.

Si bas qu'il soit tombé, les économistes les plus brouillés avec les réalités politiques sont obligés de comprendre quand le génie destructeur du bolchevisme s'attaque à la fois aux assises économiques de la Grande-Bretagne et aux fondements de l'empire commerçant. La double démonstration a été faite coup sur coup par la grève noire et par le cataclysme chinois. Pour compléter le tableau, est venu l'aveu de faillite des hommes comme sir Leslie Urquhard, qui avait cru à la possibilité du rapprochement par les affaires. Toutes les écailles sont tombées. Le péril ne peut plus être nié. Reste à savoir si et quand on se décidera à le prendre à bras le corps.

Les timidités n'ont pas encore cédé et elles ne sont pas en peine d'excuses. Que faire? Dénoncer le traité de commerce? Qui en souffrirait le plus? La Russie? Elle a trouvé moyen de vivre sans les crédits du dehors et même de réaliser des fonds pour subventionner l'agitation dans le monde entier. Si faible que soit le courant des échanges, sa suppression ne ferait qu'aggraver le chômage en Angleterre. Rompre les relations diplomatiques? Et après. Croit-on que cela gênerait beaucoup une propagande qui trouve ses meilleures

complicités dans les invraisemblables tolérances de la législation anglaise? En tout cas, il est absolument certain que la rupture ne ferait que redoubler l'ardeur des attaques menées contre tous les points sensibles de l'empire, en Chine, dans l'Inde, en Orient, partout où les Soviets ont déjà engagé tous leurs moyens de luttes. C'est ici que les partisans de l'action auraient la riposte facile. Si l'adversaire a donné son maximum, que risque-t-on à se défendre? Rien. Plus exactement, on ne risquerait rien s'il n'y avait pas les risques d'entraînement. Sait-on où l'on va quand on accepte ouvertement la bataille? Les Anglais ont toujours été embarrassés de lutter sur le continent, même quand ils se sont flattés de ne pas être contraints de mettre la main à la pâte. Or la dure expérience d'hier leur a laissé une amère déception avec une immense fatigue. Remonter sur le ring si vite? On ne s'y résignerait qu'à la dernière extrémité.

Est-ce à dire que nous allions nous retrouver après le dialogue comminatoire de la fin de février exactement dans la même situation qu'avant, avec seulement un peu plus de défiances et de haines réciproques, avec peut-être une rupture théorique? Ce serait méconnaître le trait essentiel de l'épreuve. Même dans les heures les plus troubles d'hésitation et d'incertitude, les Anglais ont certaines réactions d'atavisme quasi automatiques. Quand ils ont discerné nettement une menace, ils cherchent des soldats sur le continent. Comment la tradition ne jouerait-elle pas en face du péril bolchevik qui, plus que tout autre, appelle la coalition des efforts?

A vrai dire, les premiers appels de ralliement lancés en Extrême Orient ont été fraîchement accueillis. Seule la voix de M. Mussolini a répondu : « Présent ! » Certains ont raillé les trois petits bateaux qui portent dans le Pacifique la bannière de Savoie. Ils feraient mieux de se rappeler les conséquences lointaines de l'intervention de la petite troupe de La Marmora en Crimée. Au demeurant, le rôle assigné à l'Italie n'est pas en Extrême-Orient. Il est en flanc-garde dans la Méditerranée. Nous retrouvons ici une autre crise latente qui se manifeste par un accident aigu : l'affaire de Tanger.

Cet accident n'est survenu que parce que la France ne s'est pas entendue avec l'Italie. Le rapprochement des événements est frappant. En juillet, Paris conclut avec Madrid un accord qui semble liquider les dernières difficultés de la collaboration franco-espagnole au Maroc. En revanche, les invites du gouvernement fasciste tombent dans des oreilles closes. Au mois d'août, les Espagnols s'entendent avec l'Italie et aussitôt ils réclament la révision du statut de Tanger et l'annexion du port à leur zone. Nous avons cette chance que le coup, porté d'une main inexperte, est lancé trop fort et dépasse le

but. Pour la première fois, peut-être, l'Espagne commet la faute de se mettre à dos l'Angleterre et la France. Elle mécontente l'Angleterre en prétendant supprimer le régime international qui garantit la liberté du passage de Gibraltar. Elle inquiète la France en cherchant à l'évincer complètement de la façade méditerranéenne. Nous avons eu cinq mois pour profiter de cette erreur en mettant le maladroit en face de son isolement. Nous n'avons su que lui laisser le loisir de se reprendre. Ce n'est pas le moindre avantage des gouvernements d'autorité que de pouvoir redresser les fausses manœuvres, même quand elles sont poussées à fond. Dieu sait si les Espagnols s'étaient enferrés ! La Couronne elle-même n'était-elle pas découverte? On s'en est tiré en sacrifiant le seul ministre des Affaires étrangères, M. Yanguas. L'Espagne revient à la logique. Elle se rallie à la thèse anglaise : remplacer Tanger international avec prépondérance française, par Tanger international avec prépondérance espagnole. Mauvaise affaire. Nous nous mettons dans le cas de payer toujours et de payer tout le monde. Il faudra bien en effet en venir à régler les comptes avec l'Italie. Le seul résultat que nous ayons obtenu en tardant a été de rétablir les ponts entre Rome et Berlin. Le détail n'est pas sans importance au moment où l'Allemagne devient la pièce essentielle de la manœuvre anglaise contre le bolchevisme.

Pas d'hésitation possible. Que l'on se borne à revenir au système du barrage, que l'on aille jusqu'au blocus ou que l'on envisage même une tactique plus active, on ne peut atteindre Moscou, sans avoir pris des sécurités du côté de Berlin. La Pologne qui est à l'avant-garde se trouve paralysée et même menacée d'encerclement tant qu'elle est étreinte dans la tenaille germano-russe. Il faut donc briser la solidarité qui s'est affirmée publiquement par le traité de Rapallo et par le pacte de Berlin.

En théorie, deux moyens se conçoivent pour arriver au résultat : réduire l'Allemagne à l'impuissance ou acheter son concours. Pratiquement, le premier s'élimine de lui-même puisqu'il supposerait l'abandon de toute la politique suivie depuis trois ans : l'enterrement de Locarno. Ce n'est pas évidemment ce que lord d'Abernon est allé proposer à M. Stresemann à San Remo. La rencontre des deux compères au moment où l'Angleterre recevait le défi des Soviets est une de ces coïncidences qui éclairent les voies du Destin. Tous les indices sont d'ailleurs concordants. L'Angleterre se découvre une sympathie inattendue pour la Pologne. Elle presse de rouvrir les négociations germano-polonaises interrompues par le retour au pouvoir des nationalistes agrariens. En même temps, la presse catholique allemande se prononce en faveur du rapprochement. Il ne reste plus

qu'une chose à savoir, c'est le prix que réclameront les Allemands.

On pense bien que ce n'est pas pour l'honneur de contribuer à la défense de la civilisation que l'Allemagne lâchera ses amis du Kremlin ou même fera semblant de les lâcher. Elle est, en effet, parfaitement capable de continuer à jouer sur les deux tableaux. N'est-ce pas la pure tradition bismarckienne qui repose sur deux principes essentiels : l'entente avec la Russie et les contre-assurances? Nous recommandons ce souvenir aux méditations de ceux qui songent tout simplement à reprendre le projet présenté au lendemain même de la paix par le général Hoffmann, l'homme de Brest-Litovsk : l'Allemagne champion de la civilisation contre le bolchevisme. Cela supposerait quelques petites modifications au traité de Versailles. La révision de la frontière orientale revient sur le tapis. Comme compensation, on rejette la Pologne sur la Lithuanie. Ici encore nous avons dépassé le stade de la spéculation. L'éventualité d'un échange du couloir de Dantzig contre la Lithuanie a été nettement suggérée. Les arguments ne manquent pas. Memel assurerait le débouché maritime. On renouerait les traditions des Jagellons. Il ne manque que l'assentiment des Lithuaniens chez qui on a éveillé l'ardeur nationaliste et qui sont manœuvrés à la fois par Berlin et par Moscou. Ce ne serait pas un cadeau de tout repos pour la Pologne.

Les risques de l'aventure ne seraient pas d'ailleurs pour les seuls Polonais. Toute combinaison qui prépare le renforcement de l'Allemagne touche la France directement. N'attendons pas qu'il soit trop tard pour agir. La menace bolchevik n'est pas discutable, on comprend parfaitement la résistance de l'Angleterre. Il est tout à fait normal que la Grande-Bretagne fasse appel à la solidarité des défenseurs de l'ordre, mais des défenseurs, pas des destructeurs. On a déjà introduit les incendiaires dans la maison. Il ne faudrait tout de même pas aller, pour reprendre un mot fameux, jusqu'à leur remettre les pompes.

Saint-Brice.

LES LETTRES

LE ROMAN AMÉRICAIN D'AUJOURD'HUI

Parmi les littératures étrangères, la littérature américaine de notre temps est une de celles que nous connaissons le moins. Si de nombreux traducteurs s'attachent à nous mettre sous les yeux les plus marquants des écrivains russes, allemands, anglais, italiens, espagnols, les lettres américaines sont beaucoup moins représentées en France, surtout pour l'époque contemporaine. A défaut de traductions plus nombreuses et plus variées, voici du moins que M. Régis Michaud, professeur à l'Université de Californie, nous apporte, sur le *Roman américain d'aujourd'hui*, une étude à la fois documentaire et critique qui pourra nous éclairer sur ce monde à peu près ignoré.

Il faut dire tout de suite que les analyses et les citations qu'il nous donne de la production romanesque aux États-Unis ne nous font guère désirer des traductions intégrales des écrivains américains. La plupart de ces romanciers ont commencé par être, comme tant de leurs concitoyens, porteurs de journaux, manœuvres, cheminots, hommes de peine, garçons d'écurie. Ils ont appris à écrire tout seuls. Leur lecteur s'en aperçoit. Aussi un recueil de morceaux choisis suffirait-il à compléter les fragments reproduits par M. Michaud dans son livre et à illustrer l'exposé qu'il nous donne sur le mouvement des idées en Amérique.

Mais il nous est d'autant plus intéressant de connaître ce mouvement qu'il peut être comparé d'assez près à l'état actuel des esprits — tout au moins des jeunes esprits — en France et en Europe. Un

violent désespoir a saisi la jeunesse intellectuelle, aux États-Unis comme chez nous. Et si cette crise a son point de départ dans une situation propre aux Américains, elle a été accrue récemment par des causes qui ressemblent d'assez près à celles de nos inquiétudes. M. Régis Michaud, pour finir, en vient à écrire, à côté les uns des autres, les noms des jeunes générations de France et d'Amérique. C'est dire à quel point peut nous toucher, par certains de ses aspects, ce tableau de la littérature la plus récente d'outre-Atlantique.

Le malaise constaté par M. Régis Michaud daterait d'une vingtaine d'années. Il se serait aggravé depuis la guerre et l'armistice. Mais à l'origine il est issu de désillusions politiques et sociales qui auraient commencé à la fin de l'administration Roosevelt. Ce pessimisme est une réaction naturelle contre l'optimisme de la période précédente, contre la philosophie brutale du *struggle for life* et de la prospérité à tout prix, contre la tyrannie de l'opinion, contre l'excès du règlement, contre ce qu'on a appelé « le caporalisme moral ». C'est, nous dit M. Michaud, la révolte d'une élite désireuse de défendre ses droits, mais désarmée et perdue dans une masse amorphe de cent vingt millions d'habitants.

D'autre part, les générations nouvelles tentent de se dégager violemment du puritanisme qui fut longtemps, pour les États-Unis, un état d'âme collectif et national. Les adversaires du puritanisme, si le fanatisme ne les égare pas, ne nient pas que la mystique puritaine ait été une source d'émotions religieuses, qu'elle ait développé la vie intérieure, nourri les facultés poétiques. « C'est au puritanisme, note M. Michaud, que l'on doit en particulier ce sentiment de l'infini dans les circonstances et les milieux les plus humbles qu'Emerson a nommé le sublime familier. » Mais les modernes condamnent l'esprit puritain pour les ravages qu'il a exercés dans la foule des âmes moyennes. Il les a anémiées, découragées, desséchées, refroidies. L'Américain n'a pas l'âme qui devrait habiter son corps actif, énergique, expansif. Tandis qu'il se sent apte à devenir le maître de l'univers physique, « la disette de sa vie intérieure, observe M. Waldo Frank, a réduit ses forces spirituelles à des dimensions puériles. » L'énergie américaine, l'optimisme américain, borneraient-ils leur champ à des conquêtes matérielles? Nombreux sont ceux qui le craignent aujourd'hui. D'après certains critiques, le culte de l'action, la religion du succès, seraient même nés de l'effort pour échapper à cette indigence morale. Tout vaut mieux que de se trouver seul en face de soi-même, dans le désarroi. C'est une « fuite en avant » pour sortir de « l'angoisse flottante » et de la « crainte spirituelle ». Seulement, cette angoisse et cette crainte demeurent le domaine de l'écri-

vain. Ainsi une Amérique inquiète et tourmentée grandit en face de l'Amérique officielle, de l'Amérique fière et sûre d'elle-même, du pays de la prospérité et du Bon Dieu, *God's country*.

Les âmes comprimées et refoulées par la tyrannie puritaine sont des terrains d'élection pour le freudisme. Soit qu'elle se porte à la rencontre du psychologue viennois comme vers un messager attendu, soit qu'elle adhère de toutes ses forces à sa doctrine, l'Amérique abonde en écrivains freudiens, et des personnages freudiens peuplent ses romans. La maladie a commencé par un accès de bovarysme, dans de petites villes du Centre-Ouest, où des âmes repliées sur elles-mêmes examinaient douloureusement leurs troubles désirs. Puis elle a gagné les grandes villes, s'est répandue dans la jeunesse intellectuelle. Des livres venus d'Europe ont apporté l'écho d'un malaise analogue. Du coup, l'inquiétude a été portée à son plus haut point.

M. Régis Michaud voit dans le romancier Hawthorne, qu'il appelle le « détective des consciences puritaines », le premier exemple d'un écrivain américain amené par le puritanisme à la psychanalyse. Il nous explique très bien comment cela s'est fait. « La psychanalyse base ses recherches et ses définitions sur la duplicité et l'hypocrisie, inhérentes à la vie individuelle et sociale. Elle nous présente un univers psychique à plusieurs étages. En haut et à la surface, l'univers conscient. Au-dessous, une sorte de pénombre qu'elle nomme la préconscience. Encore plus bas, l'inconscient. De l'une à l'autre de ces sphères, la psychanalyse imagine un mouvement, un passage, un va-et-vient continu de montée et de descente, d'expression et de répression, de désirs, de refoulements. Entre chaque compartiment, elle dispose des antichambres, des seuils, des tourniquets, des guichets, des ascenseurs, un véritable *clearing-house*, une centrale pour la réception et le tri des événements intérieurs. Entre une telle représentation des faits de conscience et le puritanisme, il semble exister une harmonie préétablie qui n'a pas échappé aux critiques de la psychanalyse. » Aussi, après avoir étudié Hawthorne, et après avoir consacré, pour mémoire, un chapitre à trois écrivains représentatifs des anciennes écoles, — Henry James, l'artiste pur qui a trouvé un refuge en Europe, Edith Wharton, la romancière de l'Amérique aristocratique, W.-D. Howells, le puritain par excellence — M. Régis Michaud en vient immédiatement aux écrivains qui expriment les nouvelles tendances : Théodore Dreiser, Sinclair Lewis, Sherwood Anderson, J.-B. Cabell.

Théodore Dreiser, un Américain de race allemande, a été appelé par un de ses concitoyens le « Hindenburg du roman ». Ce mot s'applique à son art massif. Quant à sa philosophie, en voici l'essen-

tiel. Répudiant toute hypocrisie, il oppose à l'homme fictif et sentimental des romanciers puritains un être réel, physique et charnel. Dans la banqueroute de l'idéalisme, sombre tout le système moral qui justifiait celui-ci. La brutalité de la véritable Amérique étant ainsi dévoilée, le champ est libre pour sonder sa misère morale.

Cet examen sera, en partie, l'œuvre de Sinclair Lewis, dont deux héros sont célèbres aux États-Unis : Carol Kennicot, une Emma Bovary du centre Ouest, et Babbitt, l'Américain moyen, le citoyen tiré à cent vingt millions d'exemplaires, l'être écrasé par une oppression dont il n'a qu'une vague conscience, mais qui, chez des âmes d'élite, a causé l'agonie et l'exil d'un Poe, d'un Whitman, d'un Henry James, d'un Henry Adams. Les Américains, voici comment les juge un personnage de Sinclair Lewis : « Des gens sans goût, engouffrant de la nourriture sans plus de goût qu'eux-mêmes, pour s'asseoir ensuite, sans veste comme sans pensée, dans des fauteuils à bascule hérissés de ridicules dessins, écoutant de la musique mécanique, prononçant des paroles mécaniques sur l'excellence des automobiles Ford et se considérant comme le peuple le plus grand du monde. »

Sherwood Anderson, que M. Régis Michaud appelle le rêveur éveillé, est le type du romancier freudien d'Amérique. Si vraiment l'individu américain oscille entre deux mobiles, l'ambition matérielle et le désir refoulé, *ambitio et libido*, Anderson est le peintre de la *libido* toute pure. Les obsédés, les fous érotiques que sont ses personnages composent une galerie freudienne de tout premier ordre.

Enfin un quatrième romancier, James Branch Cabell, a trouvé une autre forme d'évasion. A la différence des primaires que sont un Dreiser ou un Anderson, c'est un homme instruit et un artiste. Il connaît l'Europe. Il est nourri des classiques anglais. Et son refuge pour échapper à la vie quotidienne est une ironie assez proche de celle du vieux monde. « Le roman, écrit-il, est l'expression d'une attitude qui considère l'existence avec une méfiance profonde, comme une affaire extrêmement banale et sans valeur. »

Mais, pour finir, c'est au freudisme qu'incline, de nouveau, la plus jeune génération, un freudisme exaspéré, reflet des mœurs déréglées par la prohibition, qui tourne facilement à l'excentricité érotique et sadique, à des explosions de neurasthénie. Les désillusions de la guerre et de la paix ont suivi celles qu'avaient donné l'impérialisme pratique de Roosevelt et l'impérialisme mystique de Wilson. Les esprits qui n'avaient pas encore perdu toute foi dans le vieil idéalisme ont été profondément déçus quand ils ont vu quels intérêts matériels recouvrait la guerre du droit, à quelles âpres discussions elle abou-

tissait. Et puis le contact s'est établi entre l'anarchie américaine et l'anarchie européenne. Le jeune esthète d'outre-Atlantique, tel que le dépeint par exemple M. Ernest Boyd, est venu à Paris. Il a fréquenté la Rotonde et les Deux-Magots. « C'est là, dit M. Boyd, qu'il a respiré le même air que les dadaïstes, là qu'il a rencontré Picasso et Philippe Soupault, qu'il a permis à Ezra Pound de le persuader que la nation française connaissait vraiment l'existence de Jean Cocteau, de Paul Morand, de Jean Giraudoux et de Louis Aragon. » Les nuances qui manquent à ce tableau succinct de la jeune littérature française ne montrent que mieux la confusion où sont tombés les jeunes Américains qui ont cherché dans ces milieux des amitiés et des correspondances. Il reste à se demander comment ils sortiront d'un tel état.

M. Régis Michaud, en arrivant aux conclusions de son étude, constate qu'une civilisation, si grande et prospère soit-elle, ne saurait reposer sur le refoulement des passions et la contrainte des émotions humaines. Il faudrait ajouter qu'elle ne peut se passer d'une solide substructure religieuse et métaphysique. L'aventure de la littérature américaine, telle que l'expose M. Michaud, montrerait justement qu'une erreur fondamentale est à l'origine du mal dont elle souffre. Si l'Europe est à la recherche d'un bien qu'elle a perdu, l'Amérique en poursuit un qu'elle n'a jamais possédé. Si l'on ajoute que la civilisation matérielle du type américain représente le poids mort de l'Occident, qui a trompé un certain nombre d'esprits sur la valeur des véritables biens occidentaux, on voit que d'un bord à l'autre de l'Atlantique la guérison de l'anarchie postule les mêmes remèdes.

André Rousseaux.

LES BEAUX-ARTS

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Fidèle au programme conçu par son intelligent et diligent administrateur général, M. Pierre Roland-Marcel, la Bibliothèque nationale continue de nous révéler ses trésors. Après l'exposition de Ronsard et son Temps, après le Moyen Age et les manuscrits italiens, notre grand Conservatoire de livres, d'estampes et de manuscrits présente aujourd'hui au public un vaste panorama du *Siècle de Louis XIV*, dont le succès est assuré, d'ailleurs autant que légitime. Avant que d'en signaler le très vif et très passionnant intérêt, il convient toutefois, croyons-nous, de prévenir un certain reproche que le titre même de cette exposition pourrait peut-être justifier, dans l'esprit du visiteur qui s'imaginerait trouver là un échantillonnage complet de ce siècle fécond entre tous : la peinture y est fort réduite, les bibelots, les armes, les costumes, le mobilier à peu près absents ou exclus. La raison de ces exclusions est juste, en principe, et parfaitement admissible : il s'agissait, pour la Bibliothèque nationale, de ne montrer du *Siècle de Louis XIV* que ce qui ressortissait au cadre de ses collections. Peut-être aurait-elle pu l'élargir un peu, par l'adjonction de quelques vitrines documentaires... Mais, dira-t-on, ceci n'était plus du domaine de la Bibliothèque, et ces manques ne servent au demeurant qu'à lui donner raison, puisque les lacunes dont elle ne saurait être rendue responsable ne viennent que seulement souligner la grandeur éclatante du temps dont elle

s'est proposé de nous donner la plus haute idée en ses manifestations différentes. Ceci dit, ne soyons pas plus exigeants qu'il n'est sage et rendons aux organisateurs de cette émouvante rétrospective l'hommage qui leur est justement dû, pour l'esprit dans lequel ils ont réalisé leur projet et la forte leçon d'histoire qu'ils soumettent à nos réflexions.

Politique, morale, religieuse, artistique et littéraire, toute l'activité intellectuelle du temps est évoquée dans cette Galerie Mazarine, si bien faite pour servir d'écrin à une exposition de ce genre : ce siècle est vraiment là chez lui. Les livres et les manuscrits y ont, comme il est naturel, la part la plus grande et la plus belle place : celles que d'abord méritent les témoins qui nous font connaître l'époque. Autant de témoignages, autant, au reste, de reliques. Voici la dernière acquisition de la Nationale : le manuscrit autographe des *Mémoires* de Saint-Simon (don récent de la librairie Hachette), ironiquement ouvert à la page fameuse où l'atrabilaire duc et pair nous apprend du Roi qu'il avait « l'esprit au-dessous du médiocre ». Voici, non loin, les manuscrits des Mémoires de Louis XIV lui-même et ceux de Retz, de Colbert, de Bussy, de Mlle de Montpensier ; les carnets illisibles de Mazarin, les papiers de Richelieu, où quelques croquis d'oiseaux interrompant le fil de sa rédaction marquent d'un trait inattendu la rêverie du politique... Ailleurs, ce gros recueil où sont collés pêle-mêle à pleine page ces petits carrés recouverts d'une écriture débridée, c'est l'autographe des *Pensées* de Pascal, telles qu'en ses nuits d'insomnie il les jetait « sur de petits morceaux de papier à mesure qu'elles lui venaient dans l'esprit ». Voici la correspondance de Descartes avec Huyghens, les *Maximes* de La Rochefoucauld, le *Télémaque* de Fénelon, des lettres de Corneille, de La Bruyère ou de La Fontaine, et le testament où Racine demande que « son corps soit porté à Port-Royal des Champs, dans le cimetière aux piés de la fosse de M. Hamon », bien qu'il se tienne pour « indigne de cet honneur par le scandale de sa vie et le peu d'usage qu'il a fait de l'excellente éducation reçue en cette maison »... Puis le registre de La Grange, ouvert au feuillet qui relate la mort de Molière... le registre de Mahelot, où nous sont conservés les plus précieux renseignements que nous possédions sur la mise en scène théâtrale aux premiers temps de notre art dramatique classique...

Pour n'émouvoir que les lettrés et la concupiscence des bibliophiles, les imprimés de choix, comme on peut s'y attendre en ce lieu, ne manquent pas : c'est le seul exemplaire des *Pensées* existant sous la date de 1669, les *Maximes des saints* corrigées de la main même de Fénelon, le *Boileau* annoté par Brossette, un des trois

exemplaires survivants des *Lettres* de Mme de Sévigné de 1725, un des deux exemplaires connus de l'originale des *Contes* de Perrault, les éditions princeps de tous les chefs-d'œuvre du temps, les *Réflexions de l'Académie sur le Cid* annotées par Richelieu lui-même... Nous avons vainement cherché dans ces vitrines le *Molière* de 1682 d'avant les cartons, que possède la Nationale, et qui aurait pu prendre place là, ouvert sur le passage de *Don Juan* que la censure fit disparaître du tirage... Mais il fallait bien se borner et c'est la moitié des textes et des reliures rares de la Réserve qu'il aurait fallu exposer pour satisfaire les amis des livres. Et il n'y a pas qu'eux, dans ce siècle ! Il y a les mœurs, l'histoire, ses événements, ses personnages, qu'il convenait de rappeler par des pièces d'archives, des images, des effigies... Chacune des pièces rassemblées parle à l'imagination autant qu'aux regards. Un placard de Turenne contre Mazarin « perturbateur de la tranquillité publique » suscite à l'esprit les jours tourmentés de la Fronde. Cette lettre de cachet, c'est l'écrou de Fouquet à la Bastille ; ce folio largement grossoyé enregistre la mort du mystérieux Masque de fer ; cette « recepte pour les yeux » constitue la preuve capitale, et signée d'elle, des crimes de la Brinvilliers ; et ce procès-verbal voisin rend compte de la question appliquée à son complice Maillard. Une autre vitrine contient ce qui reste du registre des galères de Toulon, avec le nom des condamnés et leurs méfaits, entre 1700 et 1703... Le texte original du Traité des Pyrénées fait pendant à la Révocation de l'édit de Nantes... Minces papiers, chargés de lourdes conséquences ! On aime à rêver sur ces vestiges : la pensée tourbillonne longuement dans la contemplation de ces témoignages et s'enivre délicieusement de cette sorte d'opium que l'Histoire distille à ses fervents, curieux de la vie abolie...

C'est cette vie de tout un siècle que nous prenons tant de plaisir à réinventer imaginairement sous ces lambris et dans ce cadre surdoré de la Galerie Mazarine. Les estampes, les dessins que nous y trouvons réunis, aident à cette étrange et saisissante illusion. Les uns reproduisent le décor des fêtes et leur pompe, les machines des apothéoses, les grands jeux des feux d'artifice et des eaux, Versailles sous tous ses aspects, ses jeunes jardins magnifiques, dont Louis XIV, de sa main, a ordonné lui-même la visite. Les autres rappellent les sièges, les combats, les entrées dans les villes conquises, et surtout, pour qui aime à comprendre le fond et la raison des choses, les visages mêmes des êtres qui les ont voulues. Autour du Roi, tous les serviteurs et tous les artisans de la grandeur du règne sont ici présents, peints par Rigaud, Philippe de Champagne, Mignard ou

Bourguignon, incisés sur le cuivre par l'admirable Nanteuil, par Edelinck ou par Drevet, taillés par Coysevox dans le marbre. C'est Colbert et c'est Turenne, Condé, Mazarin ou Villars, c'est Mansart, de Cotte, Le Tellier : fortes têtes, où le génie apparaît si calme, dans le repos de l'attitude d'apparat, dans l'assurance et la sérénité de l'œuvre utile... A côté de ces fiers visages, on a groupé utilement les traits divers qui soulignent le style et cernent la physionomie extérieure de ce temps : un paysage de Poussin ou de Claude, une architecture de Mansart ou de Perrault, une bataille de Parrocel, des fantaisies décoratives de Bérain, des scènes de mœurs d'Abraham de Bosse, les compositions si vivantes de Callot... Et puis, à l'autre extrémité du long règne, ce dernier venu, qui lui appartient encore, mais déjà marque une date nouvelle : Watteau, dont deux eaux-fortes et trois croquis entr'ouvrent hardiment le rideau qui va se lever sur le prochain siècle...

Une partie de cette exposition paraîtra nouvelle à beaucoup : nous voulons parler des Médailles, dont la Bibliothèque nationale possède, comme on sait, un cabinet incomparable. Peut-on dire qu'il n'est pas aussi fréquenté du public que sa beauté l'exigerait? L'exhibition présente aidera à faire mieux apprécier ce riche trésor artistique, qui dut à la passion du roi son existence, autant que la renaissance et le développement de cet art charmant et réservé, cher à Gœthe. La matière opulente de ces médailles, le nombre infime des exemplaires publiés, la nature même de ce travail si hautement intellectuel, non destiné aux contemporains, mais à la seule postérité, et la plus lointaine, implique par nécessité la collection unique et royale... En fait, sous le ciseau de maîtres admirables, dont les spécialistes seuls connaissent les noms (voir le beau livre de M. Jean Babelon, *la Médaille et les Médailleurs*), ces médailles constituent un étonnant abrégé de l'histoire du siècle, écrite et dessinée dans l'or, le vermeil et l'argent. Effigies de princes, de ministres, de guerriers, d'artistes, de poètes, événements dignes de commémoration, victoires, traités de paix à célébrer, on aimerait à déchiffrer longtemps, et à la loupe, ces extraordinaires miniatures de précieux métal. Toutes d'ailleurs, faites pour le Roi, tournent à son apologie, disent ses mérites, sa gloire. Médailles pour la guerre et la paix ; médailles à l'occasion des mariages, des naissances, des sièges, des entrées, des inaugurations, des alliances ; enregistrant la construction de tel palais, la pose de la première pierre de tel monument, l'heureuse guérison du roi ; ses décisions, réformes des monnaies, restauration de la marine, répression des duels, que sais-je ! Toute circonstance, tout prétexte est bon au graveur charmé de faire tenir

dans sa même plaque son inventive allusion à tant de sagesse ou de gloire du maître qu'il convient de louer.

Et en effet, ce n'est pas en vain qu'au seuil de cette exposition le visiteur est accueilli par l'armure ciselée du grand roi, ici dressée comme un symbole et un emblème ; ce n'est pas en vain que sa statue équestre domine cette réunion de vitrines dont toutes les reliques concourent à son apothéose. Il ne remplit pas tout son siècle, et pourtant, ce siècle, il l'absorbe en entier ; c'est vers lui que convergent tous ces efforts, toutes ces palmes, toutes ces trompettes, tous ces chants. On a là l'impression que tout le pays est un corps, dont la tête ceinte de rayons est la tête même du roi. Sa volonté porte sur tout : et le prestige exercé par le créateur de Versailles sur la totalité de ses contemporains, jusque chez ses ennemis eux-mêmes, le spectacle de cette salle où l'activité presque entière de son époque est étalée nous en donne aujourd'hui encore la plus décisive et significative explication. Et c'est sa grandeur, à nos yeux, que cette gloire personnelle se confonde si intimement en ce point de perfection, achevée en toutes ses branches, de ce qui constitue proprement la civilisation classique moderne. Il n'y a pas jusqu'à l'aveu des fautes même qui n'y contribue. « J'ai trop aimé la guerre... » On lira sur place la célèbre page du testament royal, où Louis XIV près de sa fin reconnaît l'erreur de son règne : elle vaut d'être mise en balance avec l'autre page de Saint-Simon, à laquelle nous faisions plus haut allusion, et avec tant d'autres pamphlets qu'on a bien fait de faire figurer dans ce tableau du *Siècle de Louis XIV*, comme les nécessaires touches noires qui donnent sa vigueur à toute peinture. Si lourdes qu'aient été ces fautes, elles sont au total largement absoutes et payées par la splendeur intellectuelle de l'époque dont le grand monarque fut l'âme, et à laquelle il a donné son nom. Son rayonnement dure encore ; et n'eût-il produit que cela, ce siècle et ceux qui l'ont fait ont droit à notre reconnaissance. Nous lisions l'autre jour les attachants *Mémoires* de François Hébert, curé de Versailles entre 1686 et 1704 : ce respectable ecclésiastique nous a laissé là un réquisitoire bien sévère contre son temps... La contre-partie de ce document, on la trouvera dans cette exposition de la Bibliothèque Nationale, où le siècle accusé plaide pour lui-même. L'issue de ce très vieux procès ne fait plus de doute à personne : c'est l'acquittement, et triomphal.

Émile Henriot.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. BIENVENU-MARTIN

Un jour, Sembat interrompit le vénérable M. Beauquier, qui avait été l'ami de Victor Hugo et qui était anticlérical comme on l'était au temps d'Eugène Sue, au moment où, dans un débat sur la restauration des monuments religieux historiques, il déclarait que Dieu, tout-puissant, pouvait se charger lui-même de restaurer ses églises; il lui dit : « Vous me faites vous-même l'effet, monsieur Beauquier, d'un monument historique. » On trouve généralement que Sembat allait un peu loin en traitant, avec cette rude gouaillerie, un vieux républicain loyal, pontife écouté du Café du Commerce et de la Loge.

Eh bien, malgré l'injustice que l'on reprochait à Sembat, malgré la peine qu'il a certainement faite au vénéré Beauquier, je ne puis m'empêcher, je l'avoue, de considérer un peu M. Bienvenu-Martin, lui aussi, comme un monument historique, digne, à ce titre, de considération, d'intérêt et d'attention. Je me représente M. Poincaré, qui a du respect pour les vieux républicains, recevant M. Bienvenu-Martin à la tête de sa délégation républicaine, laïque et démocratique, qui venait l'entretenir du scrutin d'arrondissement, et lui répondant, comme l'autre, mais sans ironie cette fois : « Ma troupe délibérera sur la demande de votre compagnie. »

A vrai dire, M. Bienvenu-Martin n'est pas tellement caduc et hors d'âge qu'il faille penser déjà à le vénérer comme une relique. Né à Saint-Bris (Yonne), en 1847, c'est tout au plus s'il a quatre-vingts ans; à cet âge, M. Louis Andrieux ne songeait pas encore à écrire ses mémoires

et M. de Freycinet, qui s'était cassé le tibia en tombant de bicyclette, écrivait à son neveu : « Cela se remettra avec l'aide de Dieu et des années. » M. Bienvenu-Martin, en pareille occurrence, n'invoquerait pas Dieu, — ce qui ne se fait pas à la gauche démocratique du Sénat, d'après les statuts de 1876, — mais il ne désespérerait pas des années, et il aurait raison. Disons-le très cordialement : nous souhaitons longue vie et bonne santé à M. Bienvenu-Martin. Lui disparu, qui donc présiderait la gauche démocratique du Sénat? Et ce groupe historique ne serait-il pas tenté peut-être de se mettre au fait de ce qui peut encore se passer dans la société moderne, et du mouvement des idées?

Aussi bien, l'âge de M. Bienvenu-Martin est indifférent à l'affaire. Nous l'avons dit : il est un vieux républicain, et les vieux républicains n'ont pas d'âge.

On naît vieux républicain, on ne le devient pas. M. Clemenceau n'est pas un vieux républicain, M. Louis Andrieux pas davantage, et M. Jules Roche, mort, comme on sait, à la fleur de l'âge, ne le fût pas devenu. J'ajouterai que M. Joseph Caillaux, non plus que M. Henry Bérenger, qui font une étrange figure dans la vénérable galerie d'ancêtres qu'est la gauche démocratique du Sénat, ne le deviendront probablement pas : ni peut-être M. Anatole de Monzie; à l'inverse, M. Jacques-Louis Dumesnil, malgré son mauvais début, tant d'apparences et de pronostics contraires, était un vieux républicain dès l'école.

M. Bienvenu-Martin est donc un vieux républicain. Cela est, sinon une profession, du moins une manière d'être, un statut, qui se suffit à lui-même, et qui définit celui qui le possède. Il est donc indifférent de savoir que M. Bienvenu-Martin fut sous-préfet et directeur de ministère, et même qu'il dut fut maître des requêtes au Conseil d'État. Ce passage dans un grand corps dont l'antiquité monarchiste et l'indépendance traditionnelle durent le chagriner secrètement ne mua pas en juriste le bureaucrate et l'administrateur qu'avait prétendu être M. Bienvenu-Martin. Il y fut vieux républicain, et trouva enfin sa voie en entrant au Parlement. Entendons-nous : on peut être vieux républicain en dehors du Parlement. Mais le Parlement est un terrain plus propice, si j'ose dire, à l'exercice, à la mise en valeur de la profession. Il y a au Parlement de bons drilles, de joyeux vivants, et même des gens d'esprit — et du meilleur. Mais il y a aussi des doctrinaires un peu sombres, et des naïfs incorrigibles — qui l'eût cru? — Et il faut, pour faire un vieux républicain, un dosage savant de doctrine, d'esprit démocratique et primaire, de sérieux bouffon, de suffisance, de crédulité, de despotisme, d'illusion qui finit par se rencontrer assez souvent pour que les débats ne perdent pas, avec ces dernières qualités, toute tenue, toute gravité, tout esprit de corps et toute raison d'être.

M. Bienvenu-Martin fut député à cinquante ans : ce n'est pas très jeune. Mais il sembla qu'il l'avait toujours été. Il représentait un curieux département : exactement le parti le plus curieux d'un curieux département : l'Auxerrois dans le département de l'Yonne. L'Auxerrois, autour d'une délicieuse ville d'art, est une région charmante et délicate, qui a été gâtée par le jansénisme. Nourris du jus des treilles généreuses, les gens de là-bas, un peu exaltés, avaient toujours été un tantinet sectaires, catholiques fanatiques et ligueurs fougueux, donc, frondeurs comme tous les vignerons : le souffle desséché et mortel du jansénisme passe sur la ville et sur le pays, transforma par une hypocrite offensive les heureuses qualités natives de la région, et, de gens élevés à l'école du bon Amyot, et dans les plus vieilles traditions intellectuelles (peut-être les plus fines de France), il a fait de quelques-uns des cuistres d'abord, et des électeurs de M. Bienvenu-Martin.

Non seulement des électeurs de M. Bienvenu Martin, mais — ce qui est plus grave — des hommes qui, nommant M. Bienvenu-Martin, croyaient avoir réalisé un progrès. Généreuse illusion de braves gens qui ont le tort de ne plus aller beaucoup à la messe, mais à qui il sera beaucoup pardonné parce qu'ils ont la tête près du bonnet, qu'ils sont sincères et loyaux, et qu'ils savent vider un pot et déguster des escargots : ce n'est point leur faute, après tout, si on les a faits un peu moins intelligents que leurs grands-pères.

A vrai dire, les électeurs de M. Bienvenu-Martin avaient, avant lui, nommé M. Doumer, qui venait de trahir si vilainement la république radicale en acceptant le baiser de l'adversaire — c'était, en l'espèce, le papa Méline — et le gouvernement général de l'Indo-Chine. Au même titre, l'excellent Varenne devait par la suite en user avec la classe ouvrière comme Doumer avec le Café du Commerce. Avant les électeurs et les partis, il s'agit de servir la France, comme disait M. de Talleyrand.

M. Bienvenu-Martin n'eut pas de ces faiblesses coupables, et il ne démérita jamais des électeurs radicaux d'Auxerre. Aussi, sagement réélu en 1894, *en* 1898, *et en* 1902, *il passa au Sénat en* 1905, *ce qui, à tout prendre, était de son âge, et assez conforme, au surplus, à son génie. Nous pourrions ne pas retracer la carrière ministérielle de M. Bienvenu-Martin — car il fut ministre — si la Providence — cette Providence qu'il nie systématiquement en dépit de toute évidence — ne lui avait réservé un jour un rôle historique. Mais oui. Ce ne fut pas en* 1905 *: M. Bienvenu-Martin passa sans éclat, au ministère de l'Instruction publique, montrant à la fois la souplesse désabusée qu'impliquait l'application du programme de* 1902 *et la diplomatie austère qu'exigeait la gestion des théâtres subventionnés. Ce*

ne fut pas en 1903, *où, se souvenant qu'il avait passé par le Conseil d'État, les vieux républicains, victorieux d'une tentative de réaction qui avait pour chef M. Barthou (tout arrive), firent de lui un ministre de la Justice. Ce fut en* 1914. *Après le retour offensif de la réaction, représentée cette fois par M. Ribot, les vrais républicains avaient repris le pouvoir, et M. Bienvenu-Martin était, par une sorte d'application du droit divin, à moins que ce ne fût par un juste sentiment de réparation démocratique, retourné place Vendôme. Et c'est là que l'Histoire — avec un grand H — s'abattit sur lui. Le garde des sceaux était vice-président du Conseil. M. Bienvenu-Martin, en cette qualité, était chef du gouvernement, tandis que M. Viviani, en croisière avec le président de la République, était absent. C'est M. Bienvenu-Martin qui reçut l'ultimatum de de Schœn. Il forma des vœux ardents pour le retour de son chef; visiblement, le rôle historique le dépassait. M. Viviani, pour qu'il ne fût pas trop en vue et qu'il revînt à sa vraie place, le remit ministre du Travail. Depuis, M. Bienvenu-Martin n'est point redevenu sous-secrétaire d'État — du moins il ne nous semble pas qu'il le soit redevenu. Il le fût redevenu sans murmurer : M. Bienvenu-Martin est un soldat discipliné de la démocratie.*

Aussi la démocratie sénatoriale en a fait un président de la gauche démocratique. En fait, le second personnage de l'État. Parce que la gauche démocratique, ayant la majorité absolue du Sénat, est la maîtresse, devrait être du moins la maîtresse de ses destins. Elle ne l'est point. Il était réservé à M. Bienvenu Martin de préciser cette impuissance risible de son groupe, en se présentant à la présidence du Sénat, et en se faisant battre par M. de Selves. Il fallait, de toute évidence arithmétique, que des membres de son groupe n'eussent pas voté pour lui. Un d'eux, soupçonné et avouant à demi, déclarait : « Il y a tout de même d'autres considérations que des considérations arithmétiques. » Ce n'est pas là le langage d'un vieux républicain. N'y avait-il donc pas que des vieux républicains dans le groupe? Hélas! non. Le diamant auquel M. Bienvenu-Martin donne présentement son nom n'est pas pur de tout défaut. M. de Monzie s'obstine à défendre le Vatican. M. Henry Bérenger se permet de montrer de la valeur individuelle. M. Caillaux n'aime pas beaucoup à exécuter les mots d'ordre et les consignes. M. le général Messimy parle avec irrévérence parfois de la cuisine sénatoriale. Et un autre sénateur du groupe — celui-là je ne le nomme pas — m'a déclaré à moi-même qu'il s'était écarté de l'union républicaine parce qu'elle renferme trop de gloires consacrées du régime, et être allé à la gauche démocratique où nul encombrement de valeurs ne risque de barrer la route à la légitime impatience d'un jeune.

Il y a donc des loups, dans la bergerie de M. Bienvenu-Martin. Plus

exactement, des moutons dans sa louveterie. Et ceci va tout de même, parce que ses moutons sont des moutons très malins qui savent se dissimuler au bon moment, et que ses loups sont édentés.

Cependant M. Bienvenu-Martin ne se consolait pas d'avoir manqué un rôle historique. Et il crut en trouver un à sa taille en prenant en main, en quelque sorte, l'affaire du scrutin d'arrondissement. Il se rendit donc, à la tête de quelques membres choisis, porter un ultimatum à M. Poincaré. Encore qu'ils ne fussent point en costume, on conte qu'ils furent reconnus, et que le peuple de Paris, pourtant sceptique, formait une haie respectueuse sur le passage de ces beaux vieillards, et murmurait : « Voici les sauveurs de la Patrie, les pères de la Constitution. »

Ainsi M. Bienvenu-Martin ne connut pas les épreuves que connut Mathieu Molé pendant la Fronde, et sa démarche ne sera point, sans doute, immortalisée dans un tableau célèbre.

En réalité, M. Bienvenu-Martin allait proposer à M. Poincaré de revenir au scrutin uninominal parce que la gauche démocratique en avait décidé ainsi : « Je suis leur chef, il faut bien que je les suive. » Mais M. Bienvenu-Martin est-il leur chef? Leur président tout au plus, ce qui est bien différent. Vieux républicain, il sait que toutes les dictatures ont pour condition préliminaire essentielle le scrutin d'arrondissement. Né en 1847, il se souvient que Gambetta flétrissait dans le scrutin uninominal la plus abjecte des institutions de l'Empire, proclamant que seule la bataille d'idées était digne d'un républicain. Mais M. Bienvenu-Martin passe ces choses sous silence, et il attache, soldat discipliné, plus d'importance à la mémoire de M. Soulié, sénateur-maire de Saint-Étienne, qu'à la mémoire de Gambetta. Gambetta a un défaut essentiel, pense-t-il, pour se consoler, c'est qu'il est mort. Mais comment M. Bienvenu-Martin ne se rend-il pas compte que la gauche démocratique du Sénat aussi est morte. Morte au point qu'il convient de la classer. ainsi que son président, parmi les monuments historiques. Morte, ainsi que la formule du radicalisme opportuniste, ainsi que les diligences, que la cuisine des comités radicaux et que les lampes à huile. Morte ainsi que tant de choses charmantes, dont il convient de ne pas perdre le souvenir parce que nos aïeux y ont cru et que beaucoup d'événements ont passé par-dessus, qui ont renouvelé les consciences, les mœurs, les institutions, et posé de nouveaux problèmes que ne connaîtront jamais, hélas, ni M. Bienvenu-Martin ni les vieux républicains de la gauche démocratique du Sénat. Et, somme toute, la démarche est assez touchante, de ce vieillard qui fait effort pour se rappeler à l'actualité et qu'après tout nous n'avons pas le droit d'ignorer, parce qu'il a été vice-président du Conseil et qu'il préside la gauche démocratique du Sénat, et parce qu'il ne soupçonne pas le mal, et parce qu'il évoque,

aux yeux des jeunes — qui sont de durs réalistes peu enclins à s'émouvoir — un passé désuet et futile, où l'on avait le temps — heureux temps! — de s'amuser à des formules et de leur trouver de l'importance.

***

Le Théâtre : *Deux pièces sur l'après-guerre.*

Certes non, l'on n'exagère rien quand on parle de la crise de l'art dramatique. Jamais encore depuis 1918 on n'avait vu une année aussi vide, une production aussi médiocre. Qu'une œuvre paraisse, comme celle de M. Steeve Passeur, qui révèle des dons tout à fait rares, cette hirondelle ne suffit pas à ramener le printemps. C'est la qualité moyenne qui baisse de telle sorte qu'il faut être taupe ou autruche pour n'y rien voir. D'ensemble, les auteurs qui donnaient des promesses marquent le pas ou reculent ; on chercherait en vain, d'un bout à l'autre du boulevard, non seulement une pièce digne d'intérêt, mais encore une pièce qui ne donne pas de nous une opinion fâcheuse ; les derniers théâtres respectables ne remportent de succès qu'avec des auteurs étrangers ; et les unes après les autres, les compagnies littéraires irrégulières, seules ouvertes aux débutants, tombent dans un demi-sommeil voisin de la léthargie, après avoir été si actives et si fécondes au lendemain de la guerre.

Dans cette brume qui s'épaissit, on se hâte de distinguer le moindre ouvrage honorable. En voici deux, celui de M. Noé et celui de M. Ferdinand. L'un et l'autre ont le mérite de tenter un tableau des mœurs d'après-guerre. Dans un esprit très différent : les intentions de M. Noé sont généreuses, celles de M. Ferdinand satiriques ; les unes et les autres sont louables. Reste à voir la réussite.

*
* *

M. Noé a débuté dans les compagnies irrégulières, il n'en est pas encore sorti. Sa pièce a encore été donnée en vase clos. Mais aussi, a-t-on idée d'aller choisir un pareil sujet? Qui cela peut-il bien intéresser? M. Noé s'est mis en tête de penser au destin de celles qu'il appelle *les Grandes blessées :* simplement les jeunes filles françaises qui ne seront pas épousées.

En comptant les veuves, elles seront au moins un million et demi de condamnées à la solitude, puisqu'il y a au moins ce chiffre de jeunes garçons et d'hommes qui ont disparu. Et si l'homme n'est pas fait pour vivre seul, la femme encore moins. L'homme est plus dur,

la société, les mœurs lui sont plus indulgentes, il est mieux armé pour la vie. Mais la jeune fille sans argent, sans protection et sans tendresse, M. Noé a raison, c'est un sort aussi digne de pitié que celui d'un blessé de guerre.

Il a inventé pour le montrer un drame assez poignant pour que la charpente n'apparaisse qu'à la réflexion. Un général est resté veuf avec deux filles ; l'aînée a accepté le sacrifice, soutenue par la foi. Mais la cadette n'a que vingt ans ; elle a envie d'être heureuse, elle a besoin d'être aimée ; elle a été un peu gâtée par sa sœur, elle n'est pas aussi forte ; et puis, le mal est plus aisé que le bien, le sacrifice n'est à la nature humaine ni normal, ni facile, et les mauvais exemples ne manquent guère dans la société bouleversée. Christiane est encore défendue par l'exemple et l'autorité de sa sœur, par une forte éducation familiale ; mais à côté d'elle, elle voit une malheureuse qui n'a pas voulu accepter la solitude, qui pour conquérir un mari malgré tout s'est laissée aller d'abord à des imprudences, puis qui, de faute en faute et de chute en chute, a roulé jusqu'à devenir l'esclave de cet amour auquel elle n'a pas su renoncer. Cet exemple devrait instruire Christiane ; au contraire, il l'attire : le cœur humain est fait de la sorte que le malheur ajoute au prestige de l'amour. Tout conspire à la troubler, celui qu'elle aime est un blessé de guerre envers qui elle imagine avoir une dette de reconnaissance qu'elle doit acquitter par générosité. Pour la retenir au bord du gouffre, il faut une catastrophe, la mort de cet homme, à cause d'elle. Alors la ferme main de la sœur aînée la saisit et la sauve.

Voilà un ton auquel on n'est guère habitué : M. Noé s'inquiète d'une noble souffrance et conclut en faveur d'un douloureux devoir. Évidemment, une telle pièce eût été déplacée sur un théâtre régulier.

C'est dommage, car elle eût été de nature à toucher par le mérite d'une action sobre et directe, qui manifeste la pensée sans prêche ni théorie. La sœur aînée arrache sa sœur à la tentation non par des discours moraux, mais par le simple effet d'une vertu agissante ; au contraire, celle qui a cédé au vice n'y a trouvé ni le bonheur, ni le repos ; ce n'est pas expliqué, c'est montré en acte. Christiane comprend que ce n'est même pas la morale qui la contraint de renoncer à l'amour, c'est la fatalité.

M. Noé est en grand progrès sur ses ouvrages précédents, et sans doute eût-il fait mieux encore s'il avait pu éprouver son art au contact du public. Il peut encore gagner en rapidité et en souplesse. Il a très intelligemment dissimulé les rouages sous la chair et le sang des personnages, l'œil exercé les découvre cependant dans les fonds. Sans même parler de mérite moral, sa pièce est déjà assez remarquable pour qu'un théâtre régulier lui ait demandé la suivante. Ce sera l'épreuve décisive, face au public, cette fois.

*
* *

Les intentions de M. Ferdinand sont moins tranchées que celles de M. Noé. Il montre, dans *Un Homme en or*, un combattant qui se sent dépaysé dans une société qui ne respecte plus que l'or. Sa femme même va lui échapper, parce qu'il n'est pas au nombre des malins. Il se décide à jouer la fable du *Chien qui porte à son cou le dîner de son maître*, et il se lance à son tour dans les affaires. Il y réussit, un peu vite. La fortune et la chance achèvent de le modeler : il devient généreux parce qu'il est fort.

M. Ferdinand a tourné autour de deux ou trois très bonnes idées sans oser aborder aucune en droit fil. Il y avait ce premier thème du combattant qui ne sera honoré dans la société nouvelle qu'autant qu'il saura forcer la fortune. Il y avait la caricature des jeunes brasseurs d'affaires à la moderne. Il y avait enfin l'étude d'un caractère qui, trempé fortement par l'épreuve de la guerre, n'est pas gâté par la fortune et puise au contraire la confiance dans la chance, la générosité dans la confiance. Chacun de ces sujets pouvait nourrir une satire ou une étude excellentes ; faute d'avoir choisi entre eux avec hardiesse, M. Ferdinand n'a donné qu'une pièce un peu grise, un peu lente, mais qui paraît encore fort honorable au milieu de la désolation universelle.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

France. — *Expulsion de l'Allemande Agnès Eggemann, à la suite d'une campagne de l'*Action française *révélant l'origine des fonds mis à la disposition du parti autonomiste alsacien* (17 *février*).

— *La Cour d'appel de Paris réintègre l'ex-capitaine Sadoul, rayé du barreau parisien en juillet dernier* (18 *février*).

— *La réponse française aux États-Unis, concernant le désarmement naval, est mal accueillie en Amérique. On recommence à parler de nos dettes* (18 *février*).

— *A la Chambre, débat sur la stabilisation. Personne, déclare M. Poincaré, ne peut dire que cette mesure soit réalisable avant la fin de la législature* (18 *février*).

— *Dans le Tarn, M. Couderc, radical-socialiste, est élu député en remplacement de M. Simon, même nuance* (20 *février*).

— *Le versement à l'Angleterre d'un acompte sur nos dettes de guerre,*

sans que l'accord Churchill-Caillaux ait été ratifié, sert de prétexte, aux groupes du cartel, à une manœuvre contre M. Poincaré. Lettre de M. Vincent Auriol à M. Malvy, président de la Commission des finances de la Chambre (21 *février*). *M. Poincaré, dans une lettre à M. Malvy, répond qu'il n'a pas outrepassé ses droits* (22 *février*).

— *Jugement de la* 10e *chambre correctionnelle dans l'affaire des décorations : Ruotte, trois ans de prison et* 95 000 *francs d'amende; Dumoulin, dix-huit mois de prison et* 125 000 *francs d'amende; Camuset, un an de prison et* 95 000 *francs d'amende* (23 *février*).

— *A la Chambre, débat sur les dettes. Il est révélé que les Anglo-Saxons peuvent exiger le paiement à vue ou à très court terme de leurs créances. Nous payons sans ratifier, déclare M. Poincaré* (24 *février*).

— *Dans la Sarthe, trois candidats modérés sont élus députés en remplacement de deux socialistes unifiés et d'un radical-socialiste* (27 *février*).

— *Le Conseil national du parti socialiste S. F. I. O. se prononce pour le retour au scrutin d'arrondissement* (27 *février*).

Les événements de Chine. — *Les Cantonais s'emparent de Hangtchéou* (17 *février*) *et menacent Shang-haï où la grève générale est déclarée* (29 *février*).

— *L'Angleterre, particulièrement menacée en Chine, envoie une note aux Soviets pour protester pour la sixième fois contre la violation des engagements pris par ceux-ci de s'abstenir de toute propagande politique au dehors* (23 *février*). *La réponse des Soviets, adressée le* 26, *constitue une fin de non-recevoir et même un défi.*

Espagne. — *Démission de M. Yanguas, ministre des Affaires étrangères. Le général Primo de Rivera prendra lui-même le portefeuille des Affaires étrangères* (21 *février*).

A. M.

TABLE DES MATIERES

TOME XXVIII — JANVIER-MARS 1927

MARIUS ANDRÉ	*Antilia ou le premier voyage de Christophe Colomb.* II.....	42	19
—	— III.....	175	20
—	— (fin).....	315	21
FERDINAND BAC	*L'Impératrice Eugénie au Cap Martin*.....	680	24
JACQUES BAINVILLE ..	*Jaco et Lori* (roman). II	64	19
— ..	— III	214	20
— ..	— (fin) ...	340	21
CAMILLE BELLAIGUE..	*A travers le répertoire lyrique :* VII. *Lohengrin*.....	202	20
JEAN-MARIE CARRÉ....	*Trois mois dans une Université californienne.*	443	22
LÉON DAUDET.....	*Études et milieux littéraires.* I.	385	22
—	— — II.	513	23
—	— — III.	662	24
TRISTAN DERÊME.....	*Sous les plateaux de la balance* (poème).....	37	19
PIERRE DEVOLUY	*La nationalité de Nice*.....	402	22
MARCEL DUPONT	*Gloire* (roman). I.....	461	22
—	— II.....	584	23
—	— III.....	714	24
M.-S. GILLET	*Paul Valéry et la pensée pure.*	424	22
G. JUVET	*La vie des étoiles*.....	150	20
A. DE LAMARTINE....	*Lettres à mes nièces.* I.....	129	20
—	— II.....	283	21
ROBERT LAUNAY	*Un règlement de comptes après Thermidor*.....	696	24

Pierre LYAUTEY.....	*La révolution monétaire dans l'Europe contemporaine...*	300	21
Jacques MARITAIN ...	*Saint Thomas d'Aquin*.....	257	21
Henri MASSIS.....	*Orient et Occident*.....	531	23
Charles MAURRAS....	*« Quand les Français ne s'aimaient pas » : après dix ans.*	1	19
Jean SEGRESTAA.....	*Le poème de Daphnis*.....	578	23
H. WICKHAM STEED.	*L'Angleterre au seuil de la guerre* (souvenirs).....	554	23
***	*L'expérience financière de M. Poincaré.* II.....	17	19
—	*Les associations patriotiques et militaires en Allemagne...*	641	24

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

Saint-Brice.....	*La leçon de Genève*.....	88	19
—	*Comment l'Allemagne travaille à la paix*.....	230	20
—	*La réponse des faits*.....	359	21
—	*Réflexions sur la crise allemande*.....	484	22
—	*Le coup de Washington*.....	614	23
—	*L'éléphant et la baleine*.....	741	24

LES LETTRES

Robert Kemp	*La vie des termites, par Maurice Maeterlinck...*	98	19
—	Livres nouveaux : *Baudelaire; O toi que j'eusse aimée! Nicolo-Peccavi, Marcel Schwob et son temps*.....	490	22
André Rousseaux.	*M. Henri Deberly*.....	94	19
— .	*Deux critiques*.....	236	20
— .	*Les origines du romantisme*.....	364	21
— .	*Deux romans russes*.....	495	22
— .	*Gérard de Nerval*.....	620	23
— .	*Le roman américain d'aujourd'hui*.....	747	24

L'HISTOIRE

Paul Ballaguy...	*Philippe-Égalité, Madame de Staël*.....	101	19
— ...	*Le Beau Montrond*.....	242	20
— ..,	*Un Italien en France au début du seizième siècle*.....	626	23

LES SCIENCES

Alphonse Berget.	*La matière et les basses températures*.....	112	19
—	*Les ultra-radiations*.....	499	22

LES BEAUX-ARTS

Émile Henriot...	*Expositions; les nouveaux Corot du Louvre*....	371	21
— ...	*Le siècle de Louis XIV à la Bibliothèque nationale*.....	752	24

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

***	*M. André Renard*.....	117	19
—	*M. Alfred Smith*.....	248	20
—	*M. Fernand Bouisson*.....	376	21
—	*M. Justin de Selves*.....	504	22
—	*M. Léo Bouyssou*.....	633	23
—	*M. Bienvenu-Martin*.....	757	24
André Cœuroy...	La musique : *Trois aspects du drame lyrique*...	123	19
Lucien Dubech...	Le théâtre : *la crise : la réponse de l'État*.....	120	19
— ...	*Le théâtre idéologique*.....	251	20
— ...	*La crise et la réponse des jeunes*.....	381	21
— ...	*Le mal et les remèdes*.....	508	22
— ...	*Pas encore*.....	637	23
— ...	*Deux pièces sur l'après-guerre*.....	762	24

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 34803.